

Yves Navarre

Carnet de bord¹

Semaine 1.

Tout sombre. Gare à celle ou celui qui dit je sans jouer. Si vous cherchez de la rancune, lisez autre chose. Si vous avez un trousseau de clés dans la tête, qui est qui ? lisez autre chose. Ce sont bien des *choses* dont il s'agit alors. Je serai libre jusqu'au bout. *Vendredi 29 août*, j'ai achevé la nuit dernière un roman intitulé *Maman*, que j'avais intitulé *Les Cent Pas avec le vent* et qui s'intitulera *La Fête des mères*². J'ai encore une fois, et peut-être la dernière, créé une famille voisine, cousine et cependant lointaine, étrangère. On ne s'arrête pas d'écrire du jour au lendemain. Le sentiment d'inachèvement est lacérant. 23 heures, je quitte Petit-Pont³ dans dix jours. Ce soir, Jean-Luc & Hervé sont venus dîner. Pour l'adieu, je leur ai fait boire de bons vins. Avant le repas nous avons fait le tour de la maison pour voir ce que je pouvais leur donner en souvenir de nos rencontres, des couverts, des assiettes, de bonnes bouteilles que j'avais oublié de noter sur la liste de la cave bradée ce matin, un panier, une couverture de fourrure que j'avais rapportée de Patmos, la liste serait longue et douce. L'amitié régnait. J'ai éclairé le chêne une dernière fois avant de les raccompagner à leur voiture. En relisant ces premières lignes, encore si maladroit au stylo, j'ai lu *crié une famille voisine*. Je note ceci, fragile, si peu une règle : le roman n'est qu'une forme dévoyée du journal intime. *Samedi 30 août*, il fait beau, le mistral souffle, j'ai froid aux doigts. J'ai donc vendu Petit-Pont, vite et mal, à des étrangers. Ils se sont présentés à Jean-Luc, mon voisin du moulin qui, pendant deux mois, a suivi pas à pas ma Claire Bréville que je voudrais tant pouvoir considérer comme mon ultime roman-roman, comme les « nouveaux acquiescés ». Il y a de l'inquisition, dans l'air, partout, jusque dans l'humour involontaire. Le journal du jour publie une photo d'anciens combattants de la guerre d'Algérie, couverts de médailles, saluant les dépouilles mortelles de quatre poseurs de bombes racistes, victimes de leur propre bombe. C'est le début de l'après-midi. Je suis seul, c'est dur et c'est tant mieux. Je partirai le mardi 9 septembre. J'attends la visite de Juliette et de Jacques, la semaine prochaine. Ils m'aideront à franchir le gué. Henri, le père de Juliette, à qui j'ai dédié *Killer*⁴, m'a écrit la semaine dernière qu'il prenait sa retraite l'an prochain. Je lui ai répondu que je prenais d'ores et déjà la mienne, à Paris, dès septembre. Tybalt, le nouveau chat qui m'a adopté il y a deux mois, fait le fou dans les arbres, je ne l'imagine pas à Paris, dans l'appartement. J'avais, ici, à Petit-Pont, rêvé de finir mes jours. La vie, c'est toujours le début de la fin et, depuis mon accident, un quatrième âge que je n'avais pas prévu. Le sentiment de mort, personne n'en veut, les gens fuient. Les hôpitaux sont des prisons. L'expérience de l'accident n'est rien, alors, en regard de l'expérience humaine, absences de signes, désertions, rumeurs ou, pire, les rares visites quand elles sont imprévues, on vous assigne facilement à résidence, on vient vous voir comme ça, « je ne te dérange pas », et il faut entendre des « mais tu vas très bien », des « tu as bonne mine », des « tu t'en es bien sorti », des « tu m'appelles quand tu veux » ou des « tu sais que tu peux demander une aide ménagère à la Ville de Paris » ou enfin « j'avais honte la semaine dernière de voir qu'il n'y avait rien dans ton réfrigérateur ». La solitude vire à l'isolement, la prison de chez soi,

¹ Carnet de bord est la septième partie de *Romans*, un roman, publié pour la première fois par Albin Michel en 1988.

² *Fête des mères* est sorti en 1987 chez Albin Michel et en 1988 au Livre de Poche.

³ Un lieu porte ce nom en France. Il se situe à quelques encablures de Fontainebleau.

⁴ Paru en 1975 chez Flammarion.

convalescent, devient encore plus exiguë. On reçoit des cartes « sursum corda, Michel », « moi je vais très bien et toi, sais-tu toujours aussi bien souffrir, François » ou « de tous mes amis tu es le moins visible, Michel ». Que faire ? A l'Assistance publique succède une assistance privée, Jean-Luc, Anne, Didier, Émile et surtout Fanny & Charli⁵. Un chat est revenu dans ma vie, brave Tybalt que j'avais d'abord baptisé Mimi croyant à une belle et qui porte désormais le nom du frère de Juliette dans Roméo et Juliette, celui qui tue Mercutio. Il est sur mes genoux, il me tient chaud et il ronronne très fort. Dès le retour à Paris, il faudra que je le fasse châtrer. Les arbres lui manqueront, il n'aura plus qu'à rêver de sauterelles et de lézards verts. Ce soir, en prenant mon bain, une araignée noire est tombée dans l'eau de la baignoire. J'ai eu peur. Il y avait de l'eau partout dans la salle de bains. C'est la première araignée que je vois dans la maison. Ridicule, j'essayais de l'écraser avec une éponge. Il y avait des pattes d'elle un peu partout, après. J'ai un projet dans la tête, *Carnet de bord* en est la clé de voûte, tout comme un puzzle qui petit à petit se recompose. Pour Petit-Pont, c'est le compte à rebours, dix jours. Aujourd'hui j'ai fait du courrier, et un texte pour Noëlle qui se lance en littérature, contre mon gré, car, déontologiquement, je m'interdis d'être romancier et critique, et avec foi, car son recueil de nouvelles est d'une beauté rare, comme elle. Puis je suis allé au jardin, mon coeur, tout mon coeur était là, j'ai taillé des lavandins, des romarins, des iris, un rite, je crains fort que les « nouveaux acquiescés » n'aient pas la main verte. La nuit tombe. Je vais aller me coucher dans cette chambre où j'ai eu mon accident il y a deux ans, empruntant ce couloir où, à moitié dans le coma, on m'emmena sur une civière et où je vis Tiffauges et Tiffany pour la dernière fois. Si tôt le matin. Milieu de la nuit, c'était un rêve et dans le rêve c'était la seconde et féconde partie d'une nuit. Une douleur me traîne encore dans la tête, qui cette nuit m'a réveillé. Je me suis levé, je suis là, au bureau, rivé, à ma place. A la radio la *Mephisto Waltz* de Liszt et, un peu avant, Alain Vanzo, grande voix que la France, usage commun et ordinaire, reconnu au tard de sa carrière, chantant le *ô toi, soleil ardent, qui chasses les étoiles*, du Roméo et Juliette de Gounod qui s'achève par un majestueux *lève-toi! lève toiiaaaa!* à l'aigu. Quand je me suis réveillé, douleur en forme de barrette dans le crâne, sur le haut un peu à droite, j'ai guetté l'aube, nuit noire dans la chambre, j'ai regardé le réveille-matin, je connais la distance et le bouton de la petite lueur sur le dessus, c'était le milieu de la nuit. Repos triomphant et absurde, j'ai pris une pilule pour dormir et bu un thé parfumé accompagné de chocolat, biscottes, framboises, poire coupée en petits morceaux et yaourt, le tout poudré de faux sucre. Maintenant je fume cigarette sur cigarette, en écrivant. « Une cigarette et vous mourez », m'ont répété des médecins après ma sortie du quatrième hôpital. « Une cigarette et tu crèves », m'a dit un proche. Je ne peux pas écrire sans fumer. Je sais ce que je vis, le fameux instinct de conservation est aussi un instinct de mort. J'ai troublé le sommeil enfantin de Tybalt, il croyait à l'heure du véritable réveil et de la pâtée du matin. Je lui ai donné un peu de gâteau, il s'est régala, léché les pattes. A nouveau il dort dans un des fauteuils de grosse laine. Se rêve-t-il dans le ventre de sa mère, bien au chaud, quand tout encore peut arriver ? Je n'ai jamais été aussi grandiose qu'au berceau. Il y avait déjà des barreaux, on me veillait, je n'avais besoin de rien, j'étais sage et j'étais propre. Ou alors on me nettoyait mais sans dégoût. Très vite on m'a mis sur le pot. *Pipi, caca, popo* a titré un critique lors de la parution de *Biographie*⁶. Je vais rejoindre le lit avec frayeur et confiance. Le prochain matin sera beau. J'irai au jardin. *Dimanche 31 août*, soleil blanc, ne surtout jamais attendre qui que ce soit. J'ai toujours attendu quelqu'un. Ne surtout pas relire ce qui précède, au risque de l'abandon si projet il y a. Il sera dévoilé en temps voulu, tout s'imbriquera, chaque mot est un saccage en soi. Le scandale n'est ni dans le sujet ni dans son

⁵ Voir *Les fleurs de la mi-mai*, tiré également de *Romans un roman*.

⁶ Paru en 1981 chez Flammarion, puis chez Ex Libris à Lausanne la même année.

traitement, il est dans le fait même de l'écriture. La livrée pas forcément pour le livre, la livraison, distribution urgente. C'est le milieu de l'après-midi. Emile, mon voisin, est passé, nous avons fait le tour des placards. J'ai trouvé encore quantité de choses, des bricoles, à lui donner et dont il aura l'usage. Ce soir je dîne chez lui. Ensuite j'ai à nouveau jardiné, je me suis remis à tailler les romarins et les lavandins. J'ai tellement peur que les « nouveaux acquiescements » oublient ou n'aient pas le temps de le faire. J'ai aimé ce jardin jusqu'à m'y perdre et m'y fondre. J'ai aimé cette maison, comme celle de Joucas⁷, pendant vingt ans, au point de n'y supporter personne d'autre que moi-même. Oui, je, je, je, je ne joue pas, je ne joue plus, je n'ai jamais joué, je suis hors jeu, hors de moi, furieux. Je l'ai écrit cent fois, cela n'a servi à rien. Ou alors au secret des lectures de grands partages lointains, des festins inconnus, des étreintes singulières. Cet isolement, aussi, m'a mené à l'accident. L'écrivain qui se croit utile flagorne, parade et somme toute ment. Il se conserve bien. Fin de journée. Une vie ne suffit pas pour faire preuve d'intégrité. Il y a toujours quelqu'un de plus blindé, et de plus blessé ou de plus fort, pour vous évacuer en disant que vous avez le goût du malheur. *Sans aucune rancune* était la devise de Louise Croisé, dans *Louise*⁸, roman. Ce pourrait être la mienne. Rien ne m'a plus aidé à surmonter l'épreuve de mon entière vie et plus particulièrement de ces derniers mois que l'évidence d'une rancune, ce fiel, ce mal dévorant de l'âme qui fait virer l'encre bleue au noir. Les ambitieux m'inspirent un sentiment de deuil. Jean-Luc est passé, en partance pour Strasbourg où il vit, afin de dire l'adieu à la maison. Ce fut bref et vrai. Je vais dîner chez mes voisins. *Lundi le 1^{er} septembre*, j'attends Juliette & Jacques, Jacques est médecin, Juliette est architecte, ils sont jeunes mariés. La maison est vide de livres et je n'ai jamais eu non plus de livres de moi chez moi, si ce n'est, parfois, le dernier paru, terrible question qui me fut si souvent posée, « alors Y. N., c'est votre dernier roman? » Dédicace de *Killer*, à Henri B., le père de Juliette, à *Henri B. qui m'a montré le chemin des cahiers*. Curieusement, et pas par hasard, Henri est la seule personne dont j'ai changé le prénom dans *Biographie*, je l'ai appelé Antoine. Dans ses courriers à mon père il lui manquait la connaissance de ma sensualité et, épisodiquement, de ma sexualité, d'où une incompréhension un peu ridicule dans son analyse d'alors, quand je le vénère, quand je lui dois d'être tombé dans une bouteille d'encre. Juliette & Jacques me tiendront compagnie le plus longtemps possible cette semaine. Je souhaite le beau fixe. La maison à moitié vidée n'est pas triste mais ce n'est plus le nid d'avant. Le 9 septembre, je partirai directement de chez le notaire avec le chat, un sac et une valise. Fanny & Charli m'attendront à l'arrivée. Comme tout se complique déjà, ici, à ces lignes. Le roman ne serait-il qu'une mascarade de prénoms ? Le roman, danger, ne supporterait-il pas le journal intime, que je qualifie de carnet de bord, le titre ? Tout sombre même si tout est clair dans ma tête, il faut que je sorte sauf de cette entreprise dont il me reste encore à livrer le projet, lequel projet ne va pas sans l'évocation de l'accident, lequel accident fut une étape pour une renaissance. Chaque page tournée, ici, verse la page précédente à l'oubli. Il y aura des redites et peu de brochage, le projet doit l'emporter sur la forme. J'ai assisté au mariage de J. et de N. J'allège pour les prénoms. Le mariage, à la mairie, assez triste il faut en convenir, est réapparu dans plusieurs de mes romans dont *La Fête des mères*, c'est le mariage de Claire Bréville. J., en son temps, a créé une de mes pièces, il dirige désormais un théâtre. Nous avons quelques projets précis. Depuis trois saisons, rien. Des signes amicaux, vrais, importants. Mais pour le théâtre, plus rien. Ce matin, au courrier, le « Journal » de son théâtre annonce la prochaine saison et un éditorial de J., le tout adressé avec ses compliments. Il cite trois auteurs vivants, pas moi, tant pis. Première réaction, lui renvoyer le tout et sa carte avec P.S. *Pourquoi ne partagerais-tu pas ma peine ?* et

⁷ Joucas se trouve dans le Vaucluse près de Gordes et de Roussillon.

⁸ *Louise* a paru chez Flammarion en 1986.

pour texte, ensuite, sous ses « compliments », *cher J., citer mon nom ne t'aurait rien coûté. Affection. Y.* Seconde réaction, jeter le tout, récupérer le timbre, n'y plus penser, le noter ici. Combien de lettres ai-je pu écrire ainsi, dans l'élan, et ne pas envoyer ? Des centaines ? Timbres récupérés. J'ai écrit une chanson, *le bonheur c'est ce qu'on en fait, ce n'est rien d'autre, tu le sais.* Pour qui ? Judith ? Zizi ? Je ne sais plus très bien. J'écrivais des chansons, j'écrivais des poèmes, j'écrivais des lettres, j'écrivais des romans, j'écrivais. Tant de projets qui n'ont pas vu le jour, tant d'amitiés qui n'ont pas résisté à l'épreuve du temps, tant de demandes et tant d'exploits. « Continue », me disait Jean-Louis. Jean-Louis est mort. Le récit de notre dernière rencontre fait un chapitre du *Temps voulu*. Une histoire de graviers. « Tu es sur la bonne route », me disait François. François est mort. Le récit de notre dernière rencontre fait une lettre de septembre de L'Espérance de beaux Voyages. C'est le secret de ce carnet, le secret d'ici, où finit la vie, où commence le roman ? Je ne le saurai jamais. C'est le risque de la lisière. J'ai jeté toutes mes archives au mois de juillet, l'an dernier. Chaque fois que j'apportais le sac de poubelle de 150 litres au village, il y en avait deux. J'ai jeté le texte de la chanson, je me souviens du refrain. *Mardi 2 septembre*, milieu de l'après-midi. Juliette & Jacques prennent le soleil. Il faut que je me calme. La peine rôde. La maison commence à tenir de tristes propos. J'attends aussi ce bien improbable courrier de mon nouvel éditeur. Un éditeur a de nombreux auteurs, il est pressé, submergé. Un auteur, lui, n'a qu'un éditeur. Surtout s'il ne vit que de sa plume. Gare à l'auteur s'il pose ne serait-ce qu'une question, comment vit mon livre ? Je vends aussi cette maison pour ne plus être l'otage des débits des éditeurs, être libre d'écrire sans subir les harcèlements du système éditorial, les silences, les absences d'informations. J'ai connu plusieurs éditeurs. Partout je suis passé pour un « auteur impossible », partout j'ai retrouvé des pères ou des frères agacés, pressés, parce que je posais la question de savoir combien. Ils osent me dire que je « crée mon propre malheur ». Cela fait vingt ans que j'explique cela à mes proches qui ne me croient pas. L'auteur ne sait rien, ou alors par bribes, oralement, jamais par écrit, les comptes une fois l'an sont invérifiables, les éditeurs ne laissent pas de traces. « A toujours se plaindre », disent-ils. La cause ne sera jamais entendue. L'artiste ne sera jamais que le mendiant et le prétendu mauvais coucheur de son marchand. L'auteur n'a qu'à se taire. Le cœur arraché, écoeuré, il ne doit surtout pas parler des coulisses où de plus en plus on le tient pour la chose inestimable et pour un être méprisable. Fin de journée, je me dis « dans une semaine, tu seras dans le train, le chat Tybalt miaulera », je me dis « dans une semaine, tu seras à la gare, Charli t'attendra ». Et si je ne jardine pas, si je n'écris pas ici, à ces lignes, je parle à voix haute, comme je le faisais, enfant, comme je l'ai fait toute ma vie durant. Le projet, préparer le dîner pour Juliette & Jacques. Le temps employé pour les autres réconcilie. *Mercredi 3 septembre*, une lettre du Canada, *lac des Commissaires, 16 août.* *Bonjour Yves*, Biographie. *Pourquoi ne pas l'avoir lu plus tôt? Depuis deux ans déjà, offert par une amie, il sommeillait dans ma bibliothèque. Cet été, départ pour les vacances, je le prends, sans intention particulière. Un ami me dit : oui, c'est à lire. Qu'ai-je lu auparavant?* Le Petit Galopin de nos corps, Kurwenal, Le Temps voulu, Le Cœur qui cogne, Le Jardin d'acclimatation, Romances sans paroles. *Chaque fois, sauf pour le dernier, autre parce qu'il vient après, sensiblement la même impression : écriture vive qui me plaît, personnages attachants et vrais, émotions qui me touchent de près. Belle et riche lecture, signifiante. Et chaque fois, pendant et après, la sensibilité à fleur de peau, celle-là même qui jaillit des romans, la petite crise existentielle. Un malaise mal défini, là, quelque part entre la tête et le cœur. Quel est le rôle que je joue, moi, dans ces romans ? Car, de toute évidence, j'y circule parmi toutes ces personnes, en filigrane de leurs histoires. Sans le savoir probablement, j'attendais. Non pas cet « autre roman » comme les éditeurs, j'attendais mon roman, celui où Yves Navarre s'adresserait à moi, m'interpellerait nommément, me dirait, tout en se disant lui-même. Biographie. Il y a une*

semaine j'ouvre le livre. Premier soir, près de cent pages, vertige, frisson. Que sait-il de ma vie pour la raconter ainsi ? Comment peut-il, mieux que moi-même, révéler cette cohorte d'émotions, de sensations qui tapissèrent mon enfance ? Les jours suivants, lecture fébrile. Insomnies, angoisses, c'est presque insoutenable. Les pages me brûlent les doigts, je ne peux m'en détacher. Pourquoi va-t-il si loin ? Comment peut-il raviver tous ces souvenirs ? Et les miens qui remontent, remontent, me prennent à la gorge, la gorge du loup. En cinq jours je me projette les images aux multiples facettes qui me hantent sans cesse. En accéléré et en tellement plus intense, c'est l'équivalent de ces deux ans d'analyse que j'ai interrompue sans avoir « touché le fond » selon l'analyste. Qu'en résultera-t-il ? Je l'ignore. Encore en état de choc, je me sens incapable de réagir. Tout ça doit décanter. Biographie, le livre le plus questionnant, le plus révélateur, au sens photographique, que j'ai lu. Pourquoi ce livre plutôt qu'un autre ? Pourquoi toi plutôt que Tournier ou Yourcenar que je fréquente assidûment ? Pourquoi ce tutoiement que je viens de glisser alors qu'il serait tellement plus convenable de dire vous ? Sans doute parce que je m'adresse à Yves plutôt qu'à Navarre. Serait-ce excessif de dire que j'ai lu ce livre comme si je l'avais écrit ? Non. C'est mon livre, lecteur, autant que le tien, écrivain, puisque tu me l'as offert en partage. Et je me suis senti, en le lisant, plus proche de toi que de tant de gens, amis même, qui logent dans ma vie. J'ai su que tu me décrivais autant que moi je t'apprenais. Il est à la fois précieux et douloureux de constater que quelqu'un nous comprend sans même nous connaître, uniquement parce que la sensibilité s'est affûtée aux mêmes pierres. Cette communion, je l'ai goûtée presque parfaite jusqu'aux douze ans d'Yves environ. Jusque-là, les milieux, famille, école, sont semblables. Par la suite, bien sûr, peu de points communs dans nos vies factuelles. Particulièrement l'acceptation et la jouissance de la sexualité autre qui, chez moi, seront vécues bien plus tard. Mais jusqu'à la dernière page la sensibilité au même diapason. Le sentiment de te sentir tout proche. Le goût de te dire, en partageant au fil des pages le fardeau de cette écriture nécessaire, continue, il te faut continuer. Les questions lancinent, quel a été l'accueil en 1981 ? Je ne me souviens plus des critiques. Comment as-tu surnagé dans cette entreprise ? Comment « le milieu littéraire » et aussi « l'autre milieu » te considèrent-ils depuis ce temps ? Il faudra que je fouille, je vais le faire. Vas-tu toujours à Joucas ? Pourquoi as-tu changé d'éditeur ? Tes chats, qu'en est-il de tes chats ? En rentrant, c'est certain, je cours acheter Une vie de chat. Je parle beaucoup de moi, de mon rapport à ton livre. De façon plus dégagée, qu'en dirais-je ? Non, c'est impossible de me dégager. Ce livre m'a empoigné et me tient. C'est peut-être déjà beaucoup pour toi de savoir cela. Il n'y a pas de démesure dans ce livre, il n'y a que la vérité. Des lettres de ce genre tu as dû en recevoir des centaines, des milliers depuis Lady Black et, plus particulièrement, depuis Biographie. Qu'importe, celle-ci est la mienne. C'est ma réponse, de l'autre côté de l'Atlantique, au signal que tu as émis il y a six ans. Il était essentiel pour moi de le transmettre, soulagement, je dormirai sans doute mieux cette nuit. Je m'endormirai, comme je le fais depuis une semaine, avec ta présence près de moi, légèrement teintée de désir et, surtout, réconfortante, comme celle du jumeau qui sait tout de moi et ne me peut aucun mal. Là où je suis, présentement, c'est un peu mon Joucas à moi. Une manière de refuge et de tremplin. Le lac, ce soir, ne s'apaisera pas. Le temps est lourd, il va pleuvoir. Blaise, mon chat, s'est endormi sur les vieilles photos que j'ai dérobées à l'album familial. J'ai 33 ans. Je lirai tous tes livres. Ecris encore pour moi. Ecris pour tous ceux qui ne mesurent pas la vie en équations et en formules toutes faites, pour ceux qui tentent de vivre les yeux ouverts. Et n'oublie pas d'écrire pour toi. C'est ce qui donne les plus beaux livres. Merci pour Biographie. Avec tendresse. Robert. P.S. Mon adresse. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas une lettre anonyme. Aussi parce que j'ai appris que toujours, vaguement ou désespérément, on attend une réponse.

Une lettre parmi tant de lettres, à ce degré-là il n'y a plus de vanité, le message est passé. Il s'inscrit dans le corps du texte, je l'incruste. Tout est dit, les autres tourments s'estompent, voilà qui me réarme. Je tiens plus que jamais au projet. Le projet ? Le texte s'intitulera *Sept romans*, au pluriel, et ce sera un roman, singulier. Six romans, et celui-ci, septième, *Carnet de bord* en train de s'écrire. Trois romans d'abord, *Lorsque le soleil tombe*, *Drummond* et *Le souper des loups* écrits il y a plus de dix ans, rescapés de l'an dernier quand, en juillet, j'ai jeté l'ensemble de mes archives, dix-sept premiers romans, poèmes, nouvelles, pièces de théâtre, textes de chansons, correspondances, petit à petit, sac après sac, à la poubelle du village. Trois romans ensuite, *Les Fleurs de la mi-mai*, *Lukas* et *La Fête des mères* que je viens de terminer. Ce *Carnet de bord* s'achèvera avec la correction du sixième roman. Je vais ici écrire mes relectures et les corrections, le rapport au vécu, l'incidence biographique, le cheminement depuis tant d'années, l'obstination, la coulisse, les images, les obsessions, les aveux, tout ce qui touche le lecteur Robert qui m'a écrit ce matin. Je vais essayer. Combien de fois ai-je pu noter en dédicçant un livre *écrit en fait qui lit* ? En route donc, à l'abordage, cette lettre me décide. La vraie suite de *Biographie* sera là, contenue. En cours de texte, je donnerai plusieurs définitions du projet, mais la structure est ici. *Carnet de bord* vient après, pour le désir, il ne s'agit pas d'une expérience mais d'un acte. Après mon accident, le premier roman écrit fut *Les Fleurs de la mi-mai*, refusé sans aucun commentaire par mon éditeur d'alors. Je lui ai demandé une lettre d'explication. Je l'ai obtenue, cette lettre, durement. Il me disait vouloir du « romanesque pur ». Il voulait que je reprenne l'ébauche de Louise, je l'ai fait, accepté sans commentaire. Les éditeurs ont une subtile manière de refuser en acceptant. Les éditeurs ont également une subtile manière de renvoyer l'auteur, fou d'inquiétude, à lui-même et à une solitude qu'ils croient féconde, laquelle solitude vire souvent à l'isolement et à la rage. L'auteur, seul, parle alors à voix haute et tance son éditeur de lui dire sa conviction, ce qui ne fut pas le cas pour *Louise*. Je me suis entendu dire, pas écrire, que *Les Fleurs de la mi-mai*, c'était « cruel pour les autres ». J'ai ensuite écrit *Lukas*. À l'automne, j'avais pour projet ce que j'appelais une tétralogie, *Louise*, *Lukas*, *Tiffauges* et *Yves*. L'éditeur m'a congédié, « tu ne feras jamais 20 000 », l'ordinateur prenait la parole, plus de sous, la rééducation après l'accident, sombre automne, sinistre hiver. J'ai achevé *Lukas*, j'ai écrit *Tiffauges* qui sera publié peu après *Louise* chez un autre éditeur, l'actuel, sous le titre d'*Une vie de chat*, le livre a dépassé les 20 000. Je me suis arrêté devant *Yves*, roman. J'ai écrit une pièce de théâtre, *Villa des Fleurs*. Je l'ai adressée à J. & N., pas même un petit mot, rien. Ils sont venus, ici, à Petit-Pont, cet été en visite. Aucun commentaire. Et en moi aucune rancune. Le nouvel éditeur, ami, veut un autre roman à publier avant *Lukas*, j'ai passé l'été nuit et jour, jour et nuit, Jean-Luc peut en témoigner, à écrire *La Fête des mères*. La boucle est bouclée. Ce n'est pas seulement *La Fête des mères* que je confierai à mon nouvel éditeur mais *Sept romans, roman.*, *Yves Navarre*. Il faudrait que je parle de l'accident. *Jeudi 4 septembre*, je cite Jocelyne, *ce qui ouvre sur la douleur n'est pas perdu*. Jocelyne a « eu » le Femina, quand j' « ai eu » le Goncourt, ce qui nous valut un titre de journal, *le Goncourt à un pédé, le Femina à une lesbienne*. À 20 h 02, à la télé, sitôt après la nouvelle du prix, « alors Y.N., c'est une victoire pour l'homosexualité ? » Peines inutiles qu'une seule lettre de lecteur ou de lectrice atténue, voire carrément efface. L'accident, c'était ici, à Petit-Pont, un dimanche 11 novembre, il y aura deux ans cette année, Benoît était descendu de Savoie pour passer deux jours avec moi, je le connaissais à peine. J'ai eu quelqu'un à appeler. J'avais écrit le jeudi à une amie « je vais enfin chercher quelqu'un à la gare ». Le samedi soir, bras croisés devant son assiette, au dîner, Benoît ne mangeait pas ce que j'avais préparé. Il m'avait dit « je veux voir jusqu'où je peux aller pour que tu te fâches ». J'avais répondu « je ne me fâche plus » et j'étais allé me mettre au piano. J'avais joué pendant deux bonnes heures, comme jamais je n'avais joué. Tout venait sous mes doigts, je n'avais aucun mal à déchiffrer. Benoît était allé se coucher

dans une chambre d'amis. Tiffauges écoutait, Tityre était cachée derrière le pupitre. Pendant la journée, j'avais pris, comme nous avons beaucoup jardiné, une seconde pilule de Survector destinée à me redonner des forces. Je me suis réveillé le dimanche matin coincé entre le pied du lit et le mur, les oreilles sifflantes, appelant Benoît qui a appelé un médecin. Le médecin me fit une piqûre et appela une ambulance. Je revis les chats une dernière fois, dans le couloir, sanglé sur une civière. Après ce fut le coma. Une voix me dit le lendemain « c'est Marguerite Duras qui a eu le Goncourt ». J'avais froid : tout le côté droit. Le côté gauche, jambe, bras, main, ne répondait plus. L'hôpital d'Apt, un hôpital de Marseille, un hôpital de Paris, un centre de rééducation proche de Paris, j'ai fui d'hôpital en hôpital, de prison en prison, sauvé, dès Paris, par la présence quotidienne de Fanny & Charli. Tiffauges était mort, Tityre se laissait mourir. Je me suis retrouvé devant la machine à écrire, ce que j'écrivais à la main était illisible, et j'ai tapé à un doigt *Les Fleurs de la mi-mai*, lettre par lettre, n'y voyant plus très bien. Diagnostic : ischémie cérébelleuse, congestion cérébrale du cervelet due à un kyste « de naissance » et à une brusque montée de tension dans la nuit. Je mis longtemps avant de me rendre compte que la rumeur courait d'un Sida. Le premier été, ici, à Petit-Pont, ça allait mieux parce que ça allait moins bien. Le second été, cet été, ça allait moins bien parce que ça allait mieux, plus je fais des progrès plus le handicap prend du relief, mesurer son équilibre à chaque pas, et ça tanguera toujours désormais, écrire au stylo clairement, lentement, parler avec diction, et surtout redonner confiance à cette main gauche qui ne fait plus rien ou presque, qui ne répond plus. Or je suis gaucher, sauf pour le style, gaucher contrarié ! comme on dit. L'été dernier, j'ai fait transporter le piano à Paris, pour l'exercice. L'hiver fut si tumultueux que j' ai à peine joué. Les doigts tremblent. Voilà pour l'accident, voilà pour le projet, deux premières approches. C'est le milieu de l'après-midi. Juliette & Jacques lézardent au soleil. Je vais aller saluer le jardin, le soigner, faire comme si. Fin de l'après-midi. Parler au jardin avant de le quitter. Au secret également, tous ces arbres que j'ai plantés sur des lettres de lectrices et de lecteurs, voilà qui, donne de la sève et recycle, la peine viendra plus tard. L'adieu est cordial, affectueux. J'ai taillé la sarriette qui était en fleur et qui prolifère depuis que je l'ai dégagée des ronces et des broussailles, j'ai coupé en couronne les feuilles basses des yuccas de l'entrée qui viennent de chez mon amie Saubade, tendre souvenir, dans mon jardin, alors que je vivais à Joucas, j'ai écrit chez elle *Le Petit Galopin de nos corps*. Tout sera propre et net mardi matin.

Semaine 2.

Vendredi 5 septembre, je ne dors plus, rêves fixes. L'actualité, elle, est un cauchemar fixe. Je n'aime pas ce qui se passe dans le monde non plus que dans le pays, il y a de la lame dans l'air. Heureusement, je peux appeler Charli chaque jour, il a de la distance, il est de bon conseil. Hantises cependant il y a, toutes légitimes, même si elles ont l'air de peu d'importance face à l'hypocrisie politicienne qui gère cette horreur dans la jouissance et l'impuissance. La cause de soi équivaut à la cause universelle, c'est à peine dicible. Dix lignes de Madame Bovary dans leur richesse, leur justesse et leur impertinence me clament le contraire et me calment. *Samedi 6 septembre*, Jacques & Juliette restent un jour de plus, pour ne pas me laisser seul, ce soir. La maison se vide de plus en plus. Ceci à l'une, cela à l'autre, des meubles vont encore partir ce matin, et la vieille 4L, 1899 QA 84, de Joucas, donnée. Maniaque, je le suis à l'extrême. Le désordre du monde me cantonne. Je ne peux plus ouvrir le journal sans avoir un autre vertige, rien de romantique et de sentimentique, diraient nombre de mes personnages, jeu de mots de mon enfance, constat d'une fin en soi, d'un terrible chambardement et de l'impuissance humaine à stopper l'inhumain. Au privé et dans la solitude, je fais en revanche, pauvre revanche, régner de

l'ordre autour de moi, soif de quiétude, au moins un peu. *Dimanche 7 septembre*, 11 h 30, le ciel s'est couvert, nuages fins, lumière tamisée blanche. Juliette & Jacques sont repartis, la voiture bondée. Ils gardent surtout la belle série de lithos *Théocrate* de Fassianos⁹. Voilà qui va accompagner leur vie, des objets remis en circulation. Plus que deux jours. Je classe encore et trouve dix, vingt choses oubliées qui feront la joie de Marie-France, d'Émile et de leur fille Nathalie, mes voisins. Un bel ordre règne dans la maison. Je me suis gardé d'y laisser entrer la tristesse. Les rosiers du jardin sont en fleur, le jardin est aussi rangé que la maison. J'ai écrit à mon nouvel éditeur, je lui ai parlé du projet ici en cours qui se heurtera forcément à l'idée qu'il se fait d'un succès dit commercial. *Sept romans, roman., Y.N.*, cela ressemble à un défi. Dans ma tête c'est obligatoire, nécessaire, logique et fier pendant de *Biographie*. Au petit déjeuner Juliette me racontait qu'un de ses oncles, un peu distrait, philosophe toujours plongé dans ses pensées, a reçu un coup de téléphone de sa banque « allô, monsieur Untel, ici la B.N.P. » et a répondu « bonjour mon père ». Nous avons ri de bon coeur. À Fanny, hier, que j'appelais à Deauville où, tourmentée, elle est allée se reposer quelques jours, je n'ai pu que dire « tu as besoin de toi », je n'y avais jamais pensé auparavant. Je n'ai rien relu depuis le début, *Carnet de bord* ira de lui-même, j'attends avec hâte de me retrouver à Paris confronté au premier des six romans, *Lorsque le soleil tombe*, jamais relu non plus, écrit il y a si longtemps que je n'en ai même pas la mémoire globale, vaguement celui d'une transposition du voyage en Espagne que je fis au début des années 60, séjour révélateur qui m'inspira *Niagarak* et surtout les plus ardentes pages de *Biographie*. Peut-on reprocher à un auteur de ne penser qu'à son travail en cours, surtout s'il ne se sent que mortel et périssable ? La vieille 4 L est partie hier. Même pas un merci. Cet après-midi, le chauffeur de taxi qui me conduira mardi et son épouse viennent chercher la R5. Pendant deux nuits je dormirai sans voiture devant la maison. Pendant que Jacques chargeait sa voiture, avant le départ, des Témoins de Jéhovah se sont présentés, Jacques leur a demandé de revenir dans huit jours. Les « nouveaux acquiesceurs » auront donc de la visite. Je vais déjeuner à Joucas chez mes amis qui m'invitèrent à découvrir la région il y a plus de vingt ans. Delphine & Stéphane, autre jeune couple, viendront en fin de journée pour l'adieu. Mais les amis de toujours, M.-C. & J.-J., J.-J. & M., B. & A., M. & T. et tant d'autres de se signalent pas, effet de l'accident ? Qui d'entre elles et eux a dit « on ne le revoit pas pour qu'il soit confronté à la maladie » ? Adios amigos, compañeros de mi vida. De retour de Joucas où j'ai fait mes adieux à Céleste, vente de la R5, plus de voiture devant la maison, Delphine & Stéphane m'attendaient avec Marguerite. Elle était émue. Je lui ai offert le vase et le bouquet d'immortelles qui se trouvaient sur mon bureau, le seul bouquet jamais réussi. Au dernier moment, comme je les raccompagnais à leur voiture, Marguerite a pleuré. Je suis donc rentré dans la maison en sanglots. Je pleure, mais seul. Dans mes romans, quand quelqu'un pleure, je biffe. Il est 19 heures, j'attends Emile pour un dernier tour de la maison et d'objets à donner. Il laissera son camion devant chez moi, cette nuit et la nuit de demain à mardi, par précaution. Je dîne chez lui, ce soir, en famille. 22 h 30, le dîner fut doux et amical. Le camion veille devant la maison. Je viens d'appeler Fanny, à Deauville, un peu trop tard, je lui ai fait peur. Nous avons parlé calmement de la vie. C'est quoi, au fait, parler calmement de la vie ? Faire comme si ? Se distraire ? Éviter les sujets de tourment ? Je vais me coucher pour des rêves que je crains. Cette maison est aussi le lieu de l'accident, elle n'y est pour rien, la maison. Souvent, depuis, j'ai pensé que c'était la rançon de *Biographie*. Ce *Carnet de bord* serait-il une fin de parcours ? Il ne s'agit même plus d'une comédie que l'auteur pourrait se jouer à lui-même. Sur le bureau, il y a une photo de ma mère jeune fille, signée M. Coulon, Agen. Elle

⁹ Alekos Fassianos (parfois aussi prénommé Alexandre), a illustré plusieurs ouvrages d'Yves Navarre dont *Poudre d'or* et *Portrait de Julien devant la fenêtre*.

est la gardienne. Elle est vraiment morte le dernier jour de *Biographie*, le jour de mes quarante ans, au petit matin, j'étais né au petit matin. J'avais écrit en dernière ligne, *ces choses-là n'arrivent que dans la vie*. Puis je l'ai barré. La vie vraie est une source dure. Le roman ne supporte pas la décalcomanie. Pourtant le sujet est là. *Lundi 8 septembre*, la peine viendra plus tard, force est d'y croire. C'est la fin de l'après-midi. Les « nouveaux acquiseurs » vont se présenter vers 16 heures, dans une heure à peine, pour les dernières instructions. Emile & Marie-France viendront également, pour la connaissance et le voisinage, parce que je leur confiais les clés aussi et parce qu'ils veillaient. Je n'ai pas quitté la maison de toute la journée, j'ai peur de revoir les jardins, les adieux, ce n'est pas mon genre. Maudite famille qui a toujours prétendu qu'on ne pouvait pas m'adresser la parole, qu'on ne pouvait rien me dire, subtile manière de se donner bonne conscience, ni bonne ni mauvaise, j'ai de la conscience tout court et cela me tient. Maudites familles sociales, famille éditoriale, famille homosexuelle militante, famille des proches qui vous disent écorché vif ou ayant le goût du malheur afin de garder une distance qui ressemble fort à du mépris, de l'égoïsme farouche qui fleure le racisme ordinaire, l'insidieux, le quotidien, l'indécelable, celui qui ronge et qui écarte. Et il faudrait pouvoir lire ceci sans aucune rancune, je n'ai ni haine ni tristesse, je maudis par instinct de conservation, je ne joue pas les prolongations, je vis une prolongation. Barbara vient de m'appeler de Berlin. Elle est heureuse de ces décisions, elle les comprend, bon signe d'amitié. Demain, taxi à 10 h 30, notaire à 11 heures, train à 14 h 53, arrivée à Paris à 18 h 40, Charli m'attendra, l'amitié est rare, elle règne. Les bagages sont faits, tout est prêt. Il y aura le camion d'Émile devant la maison, cette nuit aussi. Quand j'écris « les nouveaux acquiseurs », je ne fais que les présenter comme ils se sont présentés. Quand je maudis telle ou telle famille, je ne fais que les renvoyer à elles-mêmes. Quand je lis le *Foucault* de Deleuze, je me dis que tout est pensé. Quand je lis *Madame Bovary*, je me dis que tout est écrit. Pourtant, je continue ma petite musique, elle n'est pas plaintive mais farouche et tenace, je m'arrêterai au premier mot. Il y a *mot* dans *mort*. Je m'achèterai un beau costume dès mon retour à Paris, pour aller au concert et au théâtre: *Mardi 9*, 10 heures, les bagages sont prêts, Tybalt pleure dans son sac, j'ai oublié de lui donner le calmant, il va voyager à la dure. Les calmants m'ont toujours rendu plus anxieux. Tiffauges, non plus, ne les supportait pas. Pauvre Tybalt qui se débat dans son sac. Je vais aller au jardin. De là, je guetterai le taxi. Adieu maison aimée, jardin rêvé. *Mercredi 10*, Paris, il fait soleil. Tybalt fait connaissance avec l'appartement. Il est sage, enjoué, épuisé par dix heures de miaulements d'affilée dans le sac du transport. Lu dans le train, dans *Madame Bovary, qui donc écartait 4 tant de distance le matin d'avant-hier et le soir d'aujourd'hui ?* Comment peut-on faire de telles lectures quand on est jeune et insensé ? J'ai lu ce roman, point sublime, lorsque j'avais treize ans et une seconde fois quand j'avais vingt ans. Je considère que cette troisième lecture est la première. Il est trop tard, il est trop tôt, je ne sais plus, je sais seulement que le regard d'Emma Bovary sur la nature est bouleversant, et sur le monde, essentiel. Rien ou trop à dire sur le retour d'hier, le cérémonial chez le notaire, la réelle gentillesse des « nouveaux acquiseurs », la pluie fine sur la route d'Avignon, ma place à contresens dans le train, le bonheur de Charli à l'arrivée, la découverte de ma chambre repeinte de manière claire, rideaux blancs, j'ai fait arracher le tissu de billard vert qui l'ornait et l'assombrissait depuis l'achat de cet appartement, une nuit brève et tourmentée, les voisins du dessus de ma chambre recevaient copines et copains, fonctionnement incessant ou presque des toilettes à broyeur électrique, fond de musique pop, punk, éternelle et sombre palpitation, et depuis ce matin je range, je trie, je voudrais vite être à l'ouvrage du premier des six premiers romans. Demain, je réceptionne tout ce que j'ai conservé de Petit-Pont. Ce sera le bazar, le vrac de l'emménagement. Il faudra que l'appartement absorbe tout cela. Mes amis le savent, je donne tout, tout le temps. Il y a toujours trop d'objets, trop de vêtements, trop de tout, je ne peux pas travailler envahi. Il faut que tout soit

parfaitement en place, dans les moindres recoins et en accord. Je suis rentré à Paris comme on va au bordel. J'ai traîné vers minuit, la nuit dernière, je suis allé voir les garçons. *Jeudi 11*, M. L. est venu hier soir, tard, avec son fils, pour m'aider à vider les placards, vaisselle, verres, objets divers et aussi quelques meubles. Je place le tout en dépôt-vente dans son magasin de la rue des Templiers. Ce que j'ai conservé de Petit-Pont est arrivé ce matin. Avec l'aide de Sally, future belle-fille de Fanny & Charli, j'ai rempli les placards, autre vaisselle, autres verres, et j'ai pu dans la journée tout ranger avec elle, à la hussarde et à la manière fourmi. Rémi, fils de Fanny & Charli, était là pour emporter ce qui était en double et qui leur servira pour leur installation de jeune ménage. Je me faisais plaisir, en fait il ne s'agit que de la remise en circulation d'objets qui auraient pu dormir ci et là, oubliés, et de leur bonheur. Sam m'a rendu visite en fin de journée. Je ne l'avais pas vu depuis quatre ans. Il m'a parlé de ses voyages lointains, il a d'immenses projets. Il réalise ses rêves. Il vient de partir, tout est rangé. Un autre ami, le curieux Jim, devait m'appeler « entre 20 heures et 24 heures » pour un « happening » littéraire en direct de l'université d'Aarhus au Danemark, il ne l'a pas fait. J'avais préparé une phrase, une seule, *who can tell the extent of a sentence punctuated by words ?*, qui peut dire l'immensité d'une phrase ponctuée par des mots ? Je tiens cela de Marguerite Duras. Peut-être Jim a-t-il appelé pendant que Sam et moi étions allés dîner en vitesse au self-service du coin. Tant pis pour lui, il faut être précis. J'ai hâte de me mettre à la correction de *Lorsque le soleil tombe*. Tybalt est sage. Combien de temps durera pour lui la découverte de cet appartement ? C'est un chat malin, gracieux, très attentif. Je ne voudrais pas qu'il se sente enfermé.

Semaine 3.

Vendredi 12 septembre, Paris tout gris, Paris la pluie, il fait froid. C'est décidé, je ne raccrocherai aucun tableau moderne. Ils sont tous contre le mur, dans le coin du salon qui me sert de bureau. Maître B., commissaire-priseur, viendra mardi prochain pour les emporter et les vendre aux enchères en septembre. Je dénude les murs, je me calme ainsi, je fais des projets d'avenir. M. L. m'a parlé d'un tableau XVII^e en cours de restauration, une *Sainte Famille*. Il y a déjà, derrière mon bureau, un beau *Saint Sébastien*, il retire une des deux flèches, son extase n'est pas sacrée. Je n'y puise pas de la douleur, j'y mets de la douleur. Je doute de ma santé pour l'hiver à venir. Ça tanguera encore beaucoup. Je fume cigarette sur cigarette parce que j'écris. Sur mon bureau, sept ou huit lettres de lectrices et de lecteurs, tous me disent à l'aveuglette, de *continuer*, une lectrice me dit même de faire attention à ma santé. Le projet de *Sept romans, roman.*, s'impose et me captive, je suis sur ma voie, là je demeure et me tiens. Il me reste à classer les papiers de l'été. Sophie, fille aînée de Fanny & Charli, se marie lundi, j'irai à 11 heures à la mairie. Il pleut très fort. Paris se fâche. 19 heures, ce vendredi, Tybalt a pris l'habitude de dormir sur mes genoux quand je suis au bureau. C'est moi qui ne suis pas habitué, je suis vraiment adopté. J'ai trié, jeté, classé, il n'y aura jamais assez d'ordre pour la reprise quotidienne de l'ouvrage, la soumission au projet, la jubilation de l'entreprise. Pour la conscience, il n'y a pas de lisière. Le quotidien, quelle peine à écrire chaque mot pour qu'il soit lisible, va de pair avec l'universel. J'ai écrit, il y a quelques mois, un texte pour les otages du Liban. Ils sont toujours otages à ce jour. J'y ai pensé plusieurs fois aujourd'hui. L'habitude est la peste de notre fin de siècle. En triant les papiers classés scrupuleusement pendant le dernier été à Petit-Pont, je retrouve ce court texte écrit pour accompagner un dessin de Picasso dans une revue d'art, *l'incertain et le magistral, l'emporte-clair et le capte-obscur, le jeté et le précis, cet homme et cette femme feront toujours les cent pas avec le vent, l'un guerrier d'une inquiétude, enrôlé, marqué de je ne sais trop quelle croix, l'autre, elle, la femme, encarrassée, porteuse ou receleuse de vains trésors, elle a la beauté des intrigues les*

plus sombres. C'est la petite histoire de ce que je vois, ici. Reste l'histoire du lavis et de son emploi, un univers en soi, la verve de l'auteur, son incroyable humeur perspicace, cette manière qui échappe à l'analyse et au narratif. Le lavis est incisif, sa maîtrise également, comme une enfance de l'art toujours recommencée. Cet art-là, pertinent, en damier, ne supporte pas la broderie. Il y a de la rencontre inopinée, de la bataille futile, de la chamaillerie amoureuse et un tragique « juste-démasqué » que rien ne commande, une sagacité carrément brutale que l'encre sert, accuse et ne cerne jamais. Ici, encore, le maître de son siècle lutte, joue, éclate de rire et frappe. Il provoque cette admiration qui n'a plus rien à voir avec la convention de l'extase esthétique. Je ne « récupère » pas ce texte, je ne lui prête aucun bienfait. Pour la petite histoire seulement, l'été dernier, j'achetais un fromage, une brousse comme chaque mardi, le jeune marchand m'a dit « tiens, j'ai lu un texte de vous sur un dessin de Picasso, je n'ai rien compris ». Faut-il obligatoirement décrire, recopier, décalquer ? Je croyais avoir écrit ces quelques lignes au lavis. 23 h 30, ce vendredi, je suis allé au cinéma. Peu importe le film, rien de marquant et cependant le plaisir de l'image qui se déroule sans qu'on ait à tourner la page. En sortant de la salle, l'habituel tournis, je suis loin, si loin, dans ma tête et dans mon corps, peut-être plus encore si ça ne paraît pas. Je suis allé dans un fast-food manger un pain avec du chien, de la baleine ou du singe, comment savoir, et un chocolat chaud, sans oublier la pilule pour dormir et la rue Rambuteau avec ses ordures et ses clodos pour rentrer. Quand je marche, je titube un tantinet, je cherche mon équilibre à chaque pas, les médecins appellent ça un *état ébrieux permanent*. Dans la boîte aux lettres, j'ai trouvé un courrier déjà renvoyé de Petit-Pont, une invitation à participer le 13 novembre à un débat sur le langage, on verra, je vais accepter, que tout se trame ici, à ces lignes, encore plus. Ce sera aussi, à la date annoncée, entre moi et moi, le second anniversaire de l'accident. Je suis plus que jamais décidé à me tenir à cet ouvrage. C'est la trajectoire du javelot, je l'ai déjà écrit, où et quand ? À Mme Truc de Machin qui, la voix festonnée, me demandait hier si je voulais écrire pour son magazine style papier glacé, j'ai répondu « j'ai déjà donné ». Il y a quelques mois, la quatrième fois que j'appelais son comptable, m'inquiétant d'un non-paiement, je me suis entendu dire « monsieur Navarre, vous avez vraiment besoin d'argent ? » Et j'ai reçu un chèque de 1888 F pour un texte qui courait sur huit pages. De quoi l'écrivain vivra-t-il s'il ne tire profit de ce qu'il écrit ? De la vente de Petit-Pont ? C'est déjà une liberté. À Baby Doll Stroumf Machin, à qui j'avais donné aussi un texte, il y a un an, parce qu'une amie commune était venue, elle, me voir aux pires heures du second hôpital, texte reproduit sur une affiche aux USA, affiche vendue à des dizaines de milliers d'exemplaires, pas de copyright, j'ai répondu « j'ai déjà donné ». Il ne s'agit pas de gain mais d'un gain de cause. Il ne s'agit pas de droits d'auteur mais du droit de l'auteur. Je ne fais qu'écrire. Je ne vis que d'écrire. Je dois les libertés d'entreprendre, de refuser ou d'accepter, à ce jour, au sacrifice d'un jardin bien-aimé et d'une maison où j'envisageais de vieux jours heureux avec le paysage. *Samedi 13 septembre*, zéro heure ou bien minuit, les murs de l'appartement sont nus, les tableaux contemporains sont entassés, tournés vers le mur. Il faudra, demain, que je les trie. J'ai eu peur, en début d'après-midi, de me retrouver seul. J'ai appelé la tribu U. René, Eliane, Isabelle, frère, belle-soeur et nièce d'Emanuel que je compte si fort revoir cet hiver, cet automne, et nous sommes allés aux Puces. J'ai fait, avec l'argent de Petit-Pont, l'achat d'un petit tableau remarquable et peu coûteux ainsi que l'achat d'un plus grand tableau, séduisant et catastrophique, qui ne va pas dans l'appartement. Il y eut livraison et paiement ici vers 19 heures. J'ai tout de suite compris que le second tableau était une erreur, la porte était refermée, trop tard. Le petit tableau fait merveille. L'autre, je ne veux plus le voir, je l'avais décadré, je vais le remettre dans son cadre, l'emballer, demain j'irai l'échanger contre un curieux paysage avec nu qui au moins ne ment pas sur son époque. Demain, dès le lever, pourvu que l'homme accepte l'échange. Le petit tableau, lui, peu coûteux, est beau. Il y a eu dans la

circulation de l'argent, de la tromperie, un élan de bonne humeur avec la tribu U., nous étions si heureux en rentrant des Puces. Je devais aller au théâtre, j'y ai emmené Fanny, radiuse. Le souci du tableau ne me quittait pas. La pièce était sauvée avec bonheur par le jeu des acteurs. Une bonne soirée. Même si ma copine voisine F., qui vend ses romans bien ficelés par centaines de milliers, faisait semblant de ne pas savoir que notre ancien éditeur commun m'avait flanqué à la porte, et même si J. son ami, acteur qui déplace les foules, a dit d'un ton docte « tout est pourri ». Je leur ai trop parlé. F. est blindée, caparaçonnée, tout l'atteint, elle ne laisse plus rien paraître. En accompagnant Fanny chez elle, j'ai pris les paquets des trois romans sauvés par Emile, expédiés de Petit-Pont il y a un mois. Demain, sitôt l'échange de tableaux effectué, je commencerai la relecture de *Lorsque le soleil tombe*, puisque j'ai, par l'argent de Petit-Pont, la liberté d'écrire. *Dimanche 14 septembre*, je n'ai pas dormi, levé dès l'aube j'étais dès 9 heures du matin à la terrasse d'un café des Puces avec mon tableau trompeur et renié sur la chaise voisine, précautionneusement enveloppé. J'ai lu le journal du jour, flaque de promesses vaseuses, de déclarations incolores, de nouvelles sanglantes et de promesses politiciennes auxquelles on ne croit plus. Sans noter les minauderies d'autres dont les noms ne me disent plus rien. Le marchand a ouvert son stand à 11 h 15. L'échange avec le paysage et son nu s'est fait sans que l'homme dise un mot. Je suis reparti avec l'autre tableau sous le bras. Mister X., bouffi, méconnaissable, qui n'a jamais été un ami et qui a laissé de terribles cendres partout où il s'est posé, gâchant la vie de l'un, brisant la vie de l'autre, voulait me parler, je l'ai fui. Il a crié « ton adresse est la même ? Je vais t'envoyer mon dernier livre ». J'ai répondu « je ne lis plus ». Il est 23 heures, je vais inaugurer et relire *Lorsque le soleil tombe*, écrit il y a longtemps. Il y a des tranchées dans ma mémoire. *Lundi 15 septembre*, j'ai simplement écrit *Sept romans, roman., Yves Navarre*, j'ai lu les premières lignes du premier roman et je retrouve Abel Devilsworth, mon Faust, qui fut aussi le personnage de deux romans, *Panier de plumes* et *Un village à la place du coeur*, jetés. Paul m'a dit posséder encore un des exemplaires du second. Il est devenu éditeur. Je l'ai fait l'an dernier légataire de ce texte que je croyais jeté et dans lequel se trouve *Satanese Hotel*¹⁰, fragment de roman, qu'il tenait pour proche de ce qu'il prisait, un tiroir dans un tiroir, et tous ces textes à vif, oubliés, à l'abordage, c'est déjà dur d'aborder quelqu'un. J'ai assisté au mariage de la fille de Fanny & Charli. Les deux familles ne se connaissaient pas. Le déjeuner fut de bonne humeur et joyeux à la fin. Le quartier était bouclé, des immeubles évacués, la rue de Moussy où se trouve la poste était déserte. Au sortir du restaurant, la police, une voiture avec haut-parleur, une ambiance de guerre et les habituels badauds, qui donc croira enfin que tout chavire et que nous avons tout bradé ? Reste soi, et l'encre. J'ai noté, la nuit dernière, *le romancier joue aux dés avec les prénoms, il les change, il met L., V. ou bien X., il peut alors se dire au jour le jour*. Pourquoi ici, même ici, encore ici, à ces lignes, ne puis-je pas mettre tous les vrais prénoms ? Qu'est-ce qui m'en empêche ? Qui m'interdit encore ? Abel Devilsworth m'attend. 19 heures, Paris m'arrache le coeur, Paris m'écoeure, je suis bien à Paris, je me bats pour un calme qui est une exaltation. *Mardi 16 septembre*, peur, mille peurs, de l'universel à l'intime, de la frayeur à l'effroi. Je ne sais rien de *Lorsque le soleil tombe* dans le détail, plus rien, vaguement où ça se passe. J'ai passé des heures à relire les premières pages, les deux premières pages, le style aussi, le présent de l'indicatif. 23 heures, mettez un peu de piano, au théâtre, et tout devient beau. Paris, je sors, ainsi on voit que je ne suis pas mort. Qui « on » ? Des amis ? Des relations ? Nombreux sont celles et ceux qui m'avaient rayé d'une mémoire futile. Sans « aucune rancune », la devise, un renouveau, ma renaissance, j'affiche un sourire en serrant la main de celles et ceux qui m'avaient déjà répertorié au Père-Lachaise. Fanny m'accompagnait, je lui rends un peu de joie pour tant de bienfaits. La

¹⁰ Peut-être première ébauche d' *Hôtel Styx*.

pièce était mélancolique à souhait. L'auteur ? Un monsieur qui trouva en son temps, chez un éditeur, plaisir à refuser quinze de mes dix-sept premiers romans, les jetés de la poubelle de l'été dernier. Les acteurs ? Un vieux couple sublime et un jeune homme radieux. Il y avait du piano, c'était mélancolique. Tout ce que je prise et qui me fait le double effet de la gourmandise, le sentiment de tentation qui va de pair, sang mêlé, avec celui du danger, le résultat est inutile. Il faut que je plonge dans *Lorsque le soleil tombe*, il faut que j'ose et que je m'ébroue. Une page, au moins, ce soir, avant d'aller dormir. Demain je revois Guy, Mag, et le soir Aryn, Bettina, Emanuel. Il faut, pour la santé, que j'admette, enfin? de paraître pour être. Je me remets en circulation. *Mercredi 17 septembre*, déjeuner chez Guy, l'amitié, souper chez Aryn, le faste. Les retrouvailles avec les premières pages de *Lorsque le soleil tombe* sont rudes, phrases hachées, redites, longueurs, tout le bonheur d'alors quand j'écrivais sans être mon propre censeur. J'ose à peine retoucher l'esquisse. Je me dis que tout va s'estomper. Le projet, l'ensemble, le désir me tient. La lettre que David écrit à son père, je l'ai écrite au mien, la distance était notre preuve d'affection. *Jeudi 18*, il y avait du faste chez Aryn, un bonheur de retrouvailles amicales, si peu mon monde, la fascination d'un goût à son extrême, la présence d'Emanuel et de Bettina, belle, vraie, éclipsant les autres femmes parce que précise, nette, jamais médisante. J'ai écrit pour elle, et pour un autre magazine sur papier glacé, un texte qui s'intitulait *femme flattée, femme perdue d'avance*, texte enseveli comme tant d'autres¹¹. L'émotion, ici, persiste. J'ai préparé le dîner pour Emanuel, ce soir, à la maison, nous pourrions parler. Je hais les restaurants et leur rite quand il devient menaçant. Dehors, dans la ville, c'est, aussi la menace, le terrorisme, comme une guerre, je me terre à ces lignes. Le faste et l'horreur. A celui-ci, snob, puant, faux dandy, qui me disait ce matin, avant une émission, à la Maison de la Radio, « alors tu écris en ce moment? », j'ai répondu « quelle question idiote ». Il s'est fâché, tant pis pour lui, tant mieux pour moi, je le laisse à son personnage et à ses illusions. Je voudrais tant pouvoir mettre à nu la personne, en moi, une fois pour toutes. Tout débute, j'avance en aveugle, lentement, dans *Lorsque le soleil tombe*, fragile écriture d'alors. Abel Devilsthworth n'était-il qu'un personnage ? Il faut que je remplisse le stylo.

Semaine 4.

Vendredi 19 septembre, l'expérience de la conférence de presse, cet après-midi, m'associant à une initiative de S. O. S.-Racisme, proposition d'une heure, lundi prochain, pour dire *non à la terreur*. Chaque tribun y allait de ses états d'âme et de ses règlements de comptes. Chacun venait vendre sa salade. Alors, pour ce baptême du feu, je fus bref, trop bref, et véhément, trop véhément ? Diction, lutte contre les séquelles de l'accident. Un ami d'il y a longtemps m'a entraîné ensuite pour un tournage, dans les jardins du Palais-Royal, parmi les colonnes de Buren. Il fallait que je parle en marchant. J'ai dit, avec trop de vigueur et sans rigueur, mon mépris de tout ce qui est politicien. Je me suis placé en conservateur de gauche, j'avais le vertige, à quoi servent tous ces commentaires ? Je l'avais dit à la conférence de presse, flaflo, blabla, et que me feront-ils dire au montage? L'ami responsable du tournage, après, m'a dit « pourquoi es-tu si en colère ? » avec un sourire imbécile. J'ai répondu « je l'ai toujours été ». Les tribunes, c'est forcément le spectacle. Et le tournage, c'est ce que « fait dire » le montage. 21 heures, je suis exténué. J'ai fait ce que ma conscience me disait de faire. Le reste n'est que bavardage. Ici, à ces lignes, la parole circule, c'est déjà ça, c'est tout et beaucoup. Je corrige lentement, cinq jours pour les treize premières pages. J'ai faim, j'ai besoin de dormir, je suis pressé parce que j'ai peur de ne pas tenir le cap jusqu'au

¹¹ Pas si sûr : ce texte, également cité dans *Les Fleurs de la mi-mai*, est reproduit dans *L'Espérance de beaux Voyages : été/automne*, lettre du mercredi 16 novembre <http://www.yvesnavarre.ch/htm/Espérance.htm> .

bout. C'est quoi *le roman romanesque* ? C'est quand on fait semblant de raconter une histoire qui n'est pas la sienne ? Je suis le David des premières pages de *Lorsque le soleil tombe*. J'ai rencontré Abel Devilsworth un peu partout dans le monde, quand je voyageais. Rachel vient tout droit de la lecture des *Thibault*¹². S'appelait-elle Rachel dans *Les Thibault* ? J'aurais tant voulu que ma mère quittât mon père, comme Jeanne, à ces pages relues, quitte Henri, le père de David. On n'invente rien, on se livre, on ne se délivre jamais. Je corrige les minauderies et il en reste. Je mets tout au passé simple et c'est très compliqué. *Samedi 20 septembre*, soleil, j'ai marché dans Paris. Dans un café, j'ai entendu un client dire au barman « tu connais le proverbe arabe : les anges et les démons ont ceci en commun, ils sèment la désolation et ont l'air étonné ». Je l'ai capté, pillé, mémorisé, je me le suis répété jusqu'à l'écrire à ces lignes, un exercice, j'ai perdu la mémoire immédiate. Je ne touche que peu à *Lorsque le soleil tombe* et j'ai l'impression, le doute, l'illusion, la certitude, de l'écrire pour la première fois. Dans la vie, on écoute tout avec différence, et tout revient au roman en cours. C'est ce qui m'est arrivé cet après-midi en entendant cette remarque qui eût pu être d'Abel Devilsworth. Hier, tard, j'ai corrigé treize pages. Je croyais n'avoir travaillé qu'une heure. Je me suis couché. Il était trois heures du matin, j'étais resté au bureau quatre heures sans m'en rendre compte. Maintenant, je sais que le projet prendra du temps, il me colle à la peau, il m'écorche. *Dimanche 21*, soleil, je n'ai rien relu et corrigé hier. Yvon ouvrait sa nouvelle galerie. J'ai revu tant d'amis que je n'ai pas senti passer le temps. Il est 13 heures, j'attends Noëlle, nous allons marcher aux Puces. J'ai aussi le projet d'achat d'un autre tableau du XVII^e, pour marquer le territoire du nouvel appartement, domicile unique, un regard sur le travail à entreprendre. Fanny & Charli viendront dîner ce soir, tôt. Je travaillerai après. Rien n'est plus rebelle et tendre, furieux et demandeur, qu'un texte d'il y a longtemps, que l'on veut mettre en forme sans pour cela le déformer, auquel il ne faut pas toucher et que l'on désire élaguer, purifier, la technique du tamis. *Lundi 22*, midi, un beau soleil, au risque de la répétition, puisqu'ici, à ces lignes de *Carnet de bord*, je ne relis pas au fur et à mesure, le journal au vif s'ensevelit chaque jour, je le relirai ensuite, quand j'aurai corrigé les six premiers romans, et tout s'achèvera au brochage sans outrage de celui-ci, à ce risque donc, je répète le dicton *qui a deux femmes perd son âme, qui a deux maisons perd la raison*. Sans Petit-Pont j'ai l'esprit moins divisé. Le nouvel éditeur ne me donne pas signe de vie. Tout me clame, depuis que je publie, que le traitement de l'auteur est désolant. Ici ou là, partout, c'est la même comédie éditoriale, avec un brin d'amitié en plus ou en moins, c'est tout. Pourquoi font-ils tant de mystères autour d'un livre et de sa vie ? La moindre question les offense. L'auteur voudrait savoir, voilà qu'il doit se taire. C'est même ici déjà trop dire. L'auteur n'a pas le droit à la parole, il doit se contenter de ce qu'on lui annonce, quand on le lui annonce, si on le lui annonce, et il ne peut rien vérifier. J'ai bradé Petit-Pont pour ne plus être face à eux, comme depuis vingt ans, demandeur, mendiant, puisque je ne vis que de ma plume. Petit-Pont, c'est aussi le prix de la liberté d'entreprendre *Sept romans, roman*. qui fera, sans en copier le système, pendant à *Biographie, roman*. Je passe déjà mes nuits, captif, inquiet, féroce, à reprendre le premier des sept romans, *Lorsque le soleil tombe*. J'ai récupéré du bien, du grain, et cela me protège, ce sera *Sept romans, roman*. ou rien. J'avance à l'aveuglette. Abel est un personnage trop fictif et, pourtant, j'ai connu ce surveillant général. Henri, le père de David, est un personnage vers lequel Abel se précipite dans le vide, avec une avidité qui fut tellement la mienne face à mon propre père, et ainsi de suite, je ne connais pas la suite. Je suis, à cet ouvrage, redevenu mon propre lecteur. J'ai peur. C'était donc ça, ma vie, quand mon père vivait encore, quand ma mère se tenait auprès de lui, fidèle, rivée, silencieuse ?

¹² Magnifique fresque romanesque de Roger Martin du Gard (1881-1958). Un merci tout particulier à Maurice Joly, enseignant secondaire à Tramelan pour la découverte de cette œuvre.

C'est donc ainsi que j'écrivais, *pas touche, on ne se délivre pas avec des livres, on dénoue un peu, c'est tout, c'est peu, et c'est beaucoup pour la lectrice ou le lecteur. Pour eux, un vrai prénom est un nom de fiction, seule compte la retrouvaille, l'identification, l'identité, le sentiment d'être deux au moins un temps, nulle démagogie*¹³. Ma peur est celle du chantier. Ce sera *Sept romans, roman*. ou rien. *Mardi 23*, il y eut, hier, un beau dîner chez le commissaire-priseur qui va vendre tous les tableaux contemporains qui accompagnaient mes regards ici et à Petit-Pont, pas vraiment une collection, des souvenirs, je veux et vais changer d'horizon. J'ai trop parlé pendant ce dîner, trop conté d'histoires et, sitôt que je laissais parler les autres, je n'entendais qu'amicales perfidies. J'étais le plus vieux. Il y avait un trop beau jeune homme, si jeune et qui porte le nom de cette poétesse qui dans l'herbe, sur sa tombe, a fait mettre l'épithète *au secours*, il ne le savait pas. Dans la nuit j'ai relu la lettre d'Henri à David, c'est bien une lettre que mon père m'a envoyée, le style du père. Je suis son fils dans la folie, la rigueur et le verbe. Les phrases le perdaient et m'égarèrent. J'ai revu aujourd'hui mon docteur Claude, et son chien Laryx, j'ai fait le résumé de l'été. Tout va, je fais aller. A Fanny & Charli, j'ai dit en rentrant à la maison que je vivais mieux qu'avant l'accident. Un grand tri s'est fait en moi et autour de moi, comme un bienfait. *Mercredi 24 septembre*, c'est mon anniversaire. J'ai quarante-six ans, quelle importance ? Il y a six ans ma mère mourait. C'est important. Un jour comme un autre et pourtant. Tybalt est un vrai chat d'intérieur, attentif, finaud et bien éduqué. Fin d'après-midi, les coups ont cessé au-dessus de mon bureau, il y a des travaux. L'immeuble palpète. Ma main tremble un peu. *Sept romans, roman*. m'exalte. Je travaille tard dans la nuit. Je mets un ordre féroce dans mon appartement et dans ma vie. Mille et un détails sont ici passés sous silence, il faudrait cent pages à chaque page. Le travail sur un texte accapare, fascine et donne à tout un relief, une précision, qui font penser à l'illusion et au mirage. Ce soir, rien de prévu, je travaillerai, j'ai répondu à toutes les lettres, je ne peux pas me mettre à l'ouvrage avec du courrier en souffrance. Même si c'est un échec, *Sept romans, roman*. sera une réussite, je me sens happé, un sentiment d'inévitable me tient. Le souvenir de Rachel est celui de Rupture n° 1 pour lequel j'ai écrit une pièce de théâtre et quelques autres par la suite. J'étais blessé alors, comme David. Sentiment de peu d'importance désormais. Il y a de l'anéanti dans ce que je relis et peaufine. Trop de « et », trop de « alors », trop de « mais » et, ici, trop de « trop ». *Le jeudi 25 septembre 1986, je soussigné Navarre Yves demande le respect scrupuleux des volontés suivantes : 1) en cas de réhospitalisation - aucun soin de prolongation, aucune visite de qui que ce soit de ma famille; 2) en cas de décès - pas de cérémonie religieuse, pas de cérémonie civile, incinération de mon corps au lieu le plus proche de mon décès, ni frères alliés, neveux, nièces, donc aucune manifestation d'aucune sorte, de ma famille de naissances, aucun communiqué de presse par qui que ce soit, mes cendres seront laissées au lieu de l'incinération et jetées de manière ordinaire, seul mon légataire universel assistera à l'incinération. Ce sont mes dernières volontés.* En post-scriptum, j'ai ajouté *Original figurant avec le testament chez mon notaire. Copies à mon légataire universel, à un témoin de moralité de mon choix, ami que je remercie et à chacun de mes deux frères.* Voici le vrai journal du jour. Avec le testament que j'irai déposer mercredi prochain,; j'avais besoin de cet ordre-là, en plus, que tout soit clair, que tout soit dit, même si certains y lisent de l'offense, même si d'autres y trouvent de l'exhibition. Le moindre mot exhibe. Ils m'ont imbibé jusqu'à l'asphyxie. J'ai perdu ma famille quand j'ai perdu mes parents, ma mère d'abord, mon père ensuite. je n'ai plus personne devant. Nommer la mort, c'est désigner la vie. Aucun autre commentaire, au roman !

Semaine 5.

¹³ Mise en italique manquant dans l'original publié.

Vendredi 26, tout dire est impossible mais qui ne s'expose pas ne donne guère. Je suis happé par le texte en cours, confondu par l'étroitesse du sentiment de passion qui lie Rachel à David dans *Lorsque le soleil tombe*, alors que ce fut dévastateur entre Rupture n° 1 et moi. Comme cela est à la fois vif dans le texte et effacé dans ma mémoire. Or il faut que tout demeure intact, tel quel. Déjeuner pour le énième anniversaire de Marcel Bleustein-Blanchet à Publicis, ce fut une fête pour lui, et pour moi vingt ans plus tard, tous ces hommes d'affaires pressés, ambitieux, touchants, tant d'amies et d'amis, un beau soleil, un costume neuf, un grand mélange de modes passées, de courtisans et d'artisans, de modes à venir, et la puissance de l'argent, je viens d'abord d'écrire la puissance de l'urgent, tout cela consternant, épatant et bouleversant, et j'étais debout, debout avec le secret du texte en cours, obstinément. J'ai rendez-vous, ce soir, avec un jeune homme. *Samedi 27*, en Russie, quand on passe un examen, on vous dit « ni duvet ni plume », il faut répondre « allez au diable ». J'ai entendu dans un café le barman dire à un jeune homme « ça s'est passé comment, ton examen ? », le jeune homme a répondu d'un air penaud « j'ai mangé ma casquette ». J'attends la tribu U., les frères, la belle-soeur, la nièce, amis, pour un dîner de famille. Le texte examine. Mes nuits sont minées, je vais encore plus lentement à relire qu'à écrire. L'arbre élagué doit être intact, alors il se coiffe de nouvelles feuilles. J'ai écrit à mon ancien éditeur pour lui demander de me rendre le manuscrit du *Jardin d'acclimatation* qui n'a plus sa place chez lui. Qui a outragé l'autre? J'ai écrit à mon nouvel éditeur pour lui demander des nouvelles de la vie de ma *Vie de chat*. J'ai écrit à mes frères, tout est en ordre, je peux travailler. *Dimanche 28 septembre*, 10 heures du soir, le dîner tribal fut heureux hier, un bouquet de quarante-six roses en boutons, un très bon vin de Bordeaux et l'humeur vagabonde des propos, la vraie famille est là. Fanny & Charli viennent de dîner, ici, ce soir, nous avons beaucoup parlé, cette fois, plus de leurs soucis que des miens, avec de la franchise et un bonheur certains. La famille vraie est là, on se fait confiance, on se fait des échanges, on atténue, on s'enthousiasme. Préparer un repas m'a toujours enchanté. Je me suis fait aussi un cadeau aux Puces, tableau que j'allais voir et revoir depuis trois semaines, Anne m'accompagnait. Je lui dois beaucoup aussi. C'est elle qui m'a remis un bâton de craie pour que je dessine des ronds sur un tableau noir, c'est elle qui m'a remis devant une machine à écrire. Je me recompose, ici, un horizon, avec l'argent de Petit-Pont. Ma pièce *Lucienne de Carpentras* va être créée à Bruxelles sous son titre d'origine *Meet me in New York City*, ma pièce *Le Butoir* pourrait être créée au printemps prochain, ma pièce *Villa des Fleurs* devrait être créée en septembre de l'année prochaine, comme David Donovan je deviens un auteur joué. Sur le tard, dirait l'un, sur le tôt, je réponds. Le rapport de David à Rachel, intimement tissé, tramé, calqué sur mon rapport à Rupture n° 1, me paraît dérisoire. J'ai provoqué ce drame absurde, emporté par une passion de peau, je me sens coupable d'un jeu amoureux, meneur de ma propre revue, ce dont j'étais alors encore capable. *Lundi 29*, la passion désarme et fait de vous le pantin de l'autre, personnage grotesque. Les retrouvailles avec « » ce qui s'est passé » à cause de Rupture n° 1, au travers, pourquoi ai-je transposé ? des rapports de David à Rachel, me Consternent. Blessé, l'aimant devient le bourreau furieux de, l'aimé ou de l'aimée. Floué, trompé, il rend tout encore plus irréparable. Cette naïveté désastreuse, je la retrouve dans les premières pages de *Lorsque le soleil tombe* avec étonnement et gravité. Comment peut-on ainsi se mettre dans tous ses états? Je ne me suis jamais relevé de cette première « tombée en amour ». *Mardi 30*, noté ce matin, *quand les éditeurs ne disent rien, on finit par s'imaginer de grandes cuisines*. J'ai confié à Dominique le secret du projet de ce roman, c'est un « bon à imprimer » que je remettrai à mon nouvel éditeur, dans quelques mois, et elle va, brosse, préparation, m'accompagner dans cette entreprise, comme Suzanne va taper l'ensemble, au travail. Par le secret du texte relu, j'ai retrouvé, hier, ma mère au piano. Les romans sont ainsi

faits qu'ils proviennent d'images et d'impressions de la vie vraie. Jeanne, mère de David, dans *Lorsque le soleil tombe*, c'est ma mère, Adrienne, et moi la guettant. Je suis exalté, happé, je jubile. Tybalt, chat peureux et joueur, dort sur le bureau. Lui aussi me tient compagnie, la solitude de l'auteur est nombreuse. *Mercredi 1^{er} octobre*, je travaille la nuit, très tard, lentement. Je viens de retrouver dans *Lorsque le soleil tombe*, transcrit, mot pour mot, fidèlement, ce que mon père tentait d'écrire dans son Mémoire et qu'il laissera inachevé sa mort, deux ans après ma mère, deux ans après la dernière page de *Biographie*. Il en parlait encore sur son lit d'hôpital, il aurait voulu faire plus, faire mieux, définir par écrit une morale de l'action, de la modestie à l'effort. Ces pages retrouvées me bouleversent, je les laisse, intactes, vivaces, courant à leur propre perte, méritant de l'attention à un extrême, de la bonté, tant la phrase, heureuse, méandreuse, repliée sur elle-même, contient le meilleur et l'indécis. Chaque fois que je touche à mon père, que je considère ce qui pouvait nous lier et nous délier, nous unir et créer l'affrontement, je suis pris de rages de dents ou de gencives. Quand je lui rendais visite, à sa fin, à l'hôpital, j'avais l'impression de l'humilier. J'en avais parlé à des proches, psychologues, amis qui ont pris la distance de la coupure depuis l'accident, ils me répondaient que ce sentiment n'avait pas lieu d'être, que mon père était heureux de me revoir. Quinze jours après son enterrement, je fus réveillé au milieu de la nuit par une rage de dents. Je me revois dans la salle de bains, prenant de l'aspirine et brusquement comprenant qu'à son arrivée à l'hôpital on lui avait retiré des prothèses dentaires qu'il m'avait toujours cachées, soucieux de sa netteté et de son apparence, coquetterie qui allait de pair avec son bel orgueil. La rage de dents, ce soir-là, disparut instantanément, j'avais compris. Ce n'était pas l'effet de l'aspirine, mon père se sentait vraiment humilié. Il n'avait pas son pareil pour l'exactitude. Avec un père, c'est toujours le milieu de la nuit. Je relis des bribes de ce qu'il a écrit dans son Mémoire devenu « Mémoire » dans *Lorsque le soleil tombe*, et j'ai une rage de gencives. Ainsi, par la bouche du fils, le père parle encore. Il écrivait comme il parlait, recalé à l'écrit et cinglant à l'oral. *Jeudi 2*, je deviens le lecteur de mon propre texte. J'avais une idée globale, un souvenir d'ensemble de *Lorsque le soleil tombe*. Or, à chaque page, je me sens traqué. Le jugement objectif est impossible, l'est-il d'ailleurs jamais pour l'autre, lectrice ou lecteur ? Je sais seulement, en parfaite solitude, de plus en plus happé par l'ouvrage en cours, que, subjectivement, chaque page relue, broyée, doucement élaguée, me restitue une intimité de la vie réelle d'il y a quatorze ans. Jamais je n'ai autant parlé à mon père que dans ce livre-là. Il n'a jamais non plus aussi longtemps pris la parole. J'aurais sans doute souhaité que ma mère quittât mon père comme Jeanne a quitté Henri, ils étaient furieusement attachés l'un à l'autre, ma mère, déjà, ne parlait plus. J'ai commencé vraiment à écrire, à être publié, le jour où elle s'est tue.

Semaine 6.

Vendredi 3 octobre, douce soirée avec le jeune homme. Il est vif, il sait de quoi il parle, il a de merveilleuses connaissances qui ajoutent à son charme. Emanuel, à qui j'en parlais, l'a surnommé Boris. Nous nous verrons, sans l'avoir décidé, une fois par semaine. La semaine dernière nous sommes allés dans un restaurant russe, hier dans un restaurant polonais du côté de la place des Abbesses. Tout cela est si fragile que je n'ose pas le nommer. Mon ancien éditeur m'a rendu enfin, après quatre demandes, le manuscrit en sept cahiers du *Jardin d'acclimatation*. À ma grande surprise, j'ai retrouvé le titre original, *Le Signe de vie*, que j'avais oublié. Une journaliste me téléphone pour me demander si je garde des manuscrits non publiés, « une enquête », dit-elle. Stupéfait, je n'ai pu que lui répondre « c'est le sujet du roman en cours ». Elle m'a demandé d'être plus précis. « Parler d'un projet tue le projet », ai-je répondu, et j'ai ajouté « le roman n'est qu'une

forme dévoyée du journal intime ». Elle ne comprenait plus rien, elle était déçue. Je suis sur la bonne voie, il fait grand soleil, le manuscrit du *Jardin* est revenu. Comme je l'avais écrit à mon ancien éditeur, il n'avait plus sa place chez lui. J'en ferai cadeau à Jean-Luc. *Samedi 4*, une chaleur, comme un printemps: Petit détail, je préfère *vérandah* avec un *h* que sans. J'ai toujours mis un *h* dans mes manuscrits, cela fut toujours corrigé après les secondes épreuves d'imprimerie, quand l'auteur est complètement dépossédé du corps physique de son texte. J'ai lu partout *vérandah* avec un *h*, tant dans Thomas Woolfe que dans Faulkner et Duras. Ce *h* me fait rêver, le mot se met à soupirer. Je n'ai jamais pu obtenir qu'on l'écrivît ainsi, avec son âme. Au quotidien du jour, j'ai longuement parcouru les Puces avec Emanuel. Je viens de vendre ma maison du Sud, il vient d'acquérir, non loin de là, celle dont il rêvait. Il y a de la fringale à voir tous ces objets et du régal à en parler ensemble, j'ai retrouvé un ami. L'accident lui avait fait peur, il m'a aidé, lui aussi, avec les siens, bien plus que ma propre famille. Aller avec lui est une reconquête. Le soir, je suis exténué. Est-ce l'effet des antibiotiques que je prends pour le traitement de mes gencives ou bien la relecture de *Lorsque le soleil tombe*, j'ai l'impression de m'y crever les yeux. Je ne conçois ce texte que dans la rêverie, c'est une promenade, un portrait en creux, du père, pour la gravure, dans une mémoire. *Dimanche 5 octobre*, un printemps. J'ai vu un bien mauvais spectacle de théâtre, hier, je suis parti à l'entracte, terribles pièces que l'on rabote, vide de leur sens et livre¹⁴ à un cabot pour le plaisir du plus grand nombre qui, floué, prend l'habitude de la médiocrité. Mais le plus grand nombre a toujours le premier mot, fût-ce tardivement, il sait reconnaître. Reçu de Toronto, au courrier d'hier, ouvert ce matin seulement avec le café et le soleil, une critique du *Jardin d'acclimatation* récemment paru en langue anglaise. Il y est question de Faulkner, comme par hasard. J'ai pensé à *vérandah*. Je fais une oeuvre, c'est tout, un projet, je vais jusqu'au bout, je tiens farouchement au texte en cours, un inachèvement de plus, un pas en avant encore, une « mise en abîme », comme disent les autres. Je suis avec Pilar, David et Henri, à Cuelga, voyeur d'un texte enseveli. J'admiraïs mon père, ses colères, sa terreur et la grâce de son orgueil. Grâce à lui j'ai lutté, il y a de l'affection et de la confiance dans l'affrontement. Début de l'après-midi, je vais aller me promener aux Puces, à nouveau, avec Emanuel. Ce soir, pour l'amitié Fanny & Charli viendront dîner, ici, à la maison. Tybalt est un parfait chat d'intérieur, mutin, obéissant et rigolo, un bonheur de plus à ces jours de reconversion. *Lundi 6*, une journée est un roman en soi, ce n'est pas une idée, ce n'est pas un truc, ça n'appartient ni à celui-ci ni à celui-là, le grand oeuvre du quotidien échappe au journal intime. De même le roman échappe-t-il au journal. Le texte n'est qu'une surface, le tissu qui recouvre la chair, la chair qui enveloppe le corps, pour l'âme restent les pores. Le texte ne devrait pas être tissé trop serré-serré. Je vis la relecture de *Lorsque le soleil tombe* comme une promenade. L'oublieux, en moi, est surpris. Pilar vient de quitter Henri et David. Naïvement, je ne peux ni ne veux le croire. *Mardi 7* octobre, Jean-Luc me cite Foucault au téléphone, *on a beau dire ce qu'on voit, ce qu'on voit ne loge jamais dans ce qu'on dit*. Ainsi, des phrases questionnent et vrillent. Nous sommes loin des maximes qui brillent et des proverbes qui chantent. Mon impatience à l'ouvrage est dans cette pensée de Foucault. Nuits pesantes, lourdes, ahurissantes. Je me crève les yeux au travail. Fanny a lu *La Fête des mères*, elle a été captivée. Dominique a lu *La Fête des mères*, elle a été portée par le texte. Suzanne a emporté, hier, les deux cent sept premières pages de *Sept romans, roman*. pour les taper. Je fais le ménage, je range, je continue, j'ai la tête lourde, il faut que j'apprenne à accueillir chaque jour comme un bienfait, un jour de plus, une chance. J'ai fait hier deux heures de rééducation. Je suis courbatu, fourbu. Tybalt dort sur l'autre page du cahier. Il n'y a pas de courrier en souffrance. *Mercredi 8*, Jocelyne a été opérée hier d'une tumeur à la colonne

¹⁴ Probablement « vidées de leur sens et livrées »

vertébrale qui s'est révélée être une cristallisation osseuse d'une hernie. Au réveil, son côté droit ne répondait plus. Claire ce matin, au téléphone, était bien inquiète, et moi impuissant. J'ai envoyé un mot doux à Jocelyne, avec pour texte ce que Jean & Hervé m'avaient écrit aux heures sombres, *contre toute attente tenir*, et qui m'avait tant aidé. Ce matin, plus que jamais, je ressens le privilège d'être debout, allant. Hier, j'ai vu Claude, mon docteur. Nous ne ferons plus aucune analyse de ceci ou de cela, pas de surenchères de psychoses, je vivrai le temps qui me reste à vivre, tout me ramène au privilège et au bienfait de l'effort. J'achève la relecture de *Lorsque le soleil tombe*. Il y a de la naïveté dans ce texte, un chant qui a l'air futile, une interrogation au père, le souvenir d'un beau voyage, le souvenir de Pilar qui fut mon initiatrice, j'avais treize ans, bribes de poèmes qu'elle m'avait enseignés et, derrière Rachel, l'ombre de Rupture n° 1, passion furieuse et, somme toute, après tant de temps, sans aucune importance. Reste Jeanne quia fui, et ma mère qui n'a pas fui, seul et unique personnage, l'éternelle laissée pour marge, si peu un règlement de comptes, pour elle un appel. *Jeudi 9*, 22 h 30, pouvoir raconter l'incident à l'ambassade des U.S.A. où j'allais pour le visa sur mon nouveau passeport, ai-je donc une tête d'escroc ? Pouvoir raconter le déjeuner avec mon nouvel éditeur, ici, à la maison, je lui ai parlé en détail du projet en cours. Quand donc cesserai-je d'être si naïf ? Le repas fut cordial. Comment raconter ma leçon de brossage de dents chez ma dentiste, c'est ça, ou des prothèses un jour, comment parler d'Emanuel, dans un studio, au labeur, travaillant sur les toiles de vêtements somptueux, comment dire que j'ai pleuré de fatigue, de retour ici ? J'ai achevé hier, tard, dans la nuit, *Lorsque le soleil tombe*. J'étais ému, le texte est ténu, sa trajectoire lui donne force et sens, il y a là de l'ingénuité, de l'appel et de la tendresse. C'est dangereux, la tendresse, il ne faut surtout pas en parler. Déjà *Drummond* me hante, je veux dès ce soir en aborder les premières pages. Mon ami Henri, père de Juliette, avait écrit une belle préface à ce texte inclassable. Je lui donnerai, ici, place et parole.

Semaine 7.

Vendredi 10 octobre, milieu de l'après-midi, prise de vue, on me photographie au bureau en train d'écrire, on m'a demandé de mettre, de jour, la tenue, babygros façon aviateur, que je porte de nuit, avec chaussons. Comme toujours, les photographes déplacent tout. Maniaque, il me faudra tout remettre en exacte place si je veux travailler. Demain je vais en province, toute la journée, jour vide, vidé de sens, une foire pour « signer » des livres, j'aurai rude conscience. Tard le soir, minuit, l'éditeur hollandais du *Jardin d'acclimatation* m'a rendu visite. Nous avons fait le plan de mon séjour là-bas, fin novembre. Je vais donc retrouver ma petite ville qui sombre, ma Sin King City des années 70. Nous sommes allés au théâtre. Je ne travaillerai pas demain, il faut que je travaille ce soir, question de contact. Tybalt ronronne sur ce *Carnet de bord*, mordille les pages, essaie d'attraper les mots. *Samedi 11*, tôt le matin, le roman s'intitulera *Sept romans*, virgule, *roman*, point, soit *Sept romans, roman*. C'est plus beau, exactement le projet, je l'ai rêvé cette nuit. Le matin on entend les oiseaux. Tard le soir, K.O., Tybalt a mis sens dessus dessous tout ce qui se trouvait sur le bureau. Il a cassé, lacéré, joué en mon absence, et je joue maintenant au fâché en sa présence. Que dire des « trains d'écrivains », des municipalités communistes, des messages de la C.G.T., du tralala des foires, du geste instinctif de la passante ou du passant qui lit d'abord la quatrième de couverture, du brouhaha, et du piège de ces prétendues fêtes du livre où se perdent celles et ceux qui ont peur de ne pas être, derrière la table, considérés comme des « écrivains » ? J'ai perdu une journée là-bas, même s'il y eut quelques brèves rencontres, trois petits mots et puis s'en vont. Il faut que je donne tout mon temps à *Sept romans, roman*. Le propos de *Carnet de bord* est à grand-peine tenu, il y a tant d'intimités dans *Lorsque le soleil tombe*, je ne l'ai pas assez saisi, souligné, inscrit. Et déjà, dans *Drummond*, roman né d'un rêve de

ventre lisse et d'une poupée qui m'avait été offerte, enfant, par Mme Lalanne, marraine de ma mère dont il est question dans *Biographie*. Tout se recoupe. Le journal intime cisaille. Un train d'écrivains, ça piaille, c'est l'horreur, ça porte des jugements et, en parlant de Tiffauges, « une vie de chat c'était tellement beau », question « comment va-t-il ? », je réponds « il est mort », puisque Tiffauges est mort. L'écrivain épinglé s'est fâché, outré, gesticulant, tout de suite le fiel. Je n'ai plus qu'à me replier sur *Sept romans, roman*. *Dimanche 12*, minuit, je viens d'achever le courrier en souffrance, j'irai le poster avant de me coucher. J'ai acheté aujourd'hui un nouveau bureau que j'inaugurerai le 9 novembre, lendemain de mon retour de la mystérieuse île Turquoise où je serai dans deux semaines. Ainsi je recompose mon univers. Fanny & Charli sont venus dîner avec Emanuel, nous avons ri de bon coeur. La vraie famille est amicale. J'ai de la peur à corriger *Drummond*, l'histoire elle-même et son pourquoi, gare à celle ou celui qui peut dire le pourquoi d'un roman. *Lundi 13*, lettre reçue ce matin, *Dominique à une interrogation d'Yves*, « pourquoi avons-nous toujours besoin d'une famille ? » *Parce que nous aurions toujours besoin d'un espace mental où bouger, penser, évoluer. Choisi par analogie : celui où, pour la première fois, nous avons été mis en demeure de bouger, penser, évoluer. Elu par antithèse : celui-là même qui, jadis, nous empêcha de. Nous en aurions le manque et le roman, sans cesse, le recréerait, par amour ou par haine. Haine de l'analogie. Amour de l'antithèse. Parce que l'écrivain danserait éternellement autour du point aveugle de sa raison. Cet espace mental, ce point aveugle serait, pour vous, celui de la famille. Histoires d'une famille. Histoire de familles. Et le récit s'obstine. Mais là où Pedro se lève et quitte le café de la rue Vivienne, Claire Brévaillé se lève et abandonne Sylvie à ses achats. S'obstine. Mais là où Bruno est plein de dureté, Neguib laisse en sa dureté place à la douceur. S'obstine. Mais là où Louise est soustraite, Claire Brévaillé revient se joindre. Le récit s'obstine à mouvoir, à déplacer le donné. Il y a bien du jeu possible dans les familles. En revenant chez elle, Claire Brévaillé met la clé dans la serrure. La porte s'ouvre. Je ne peux qu'imaginer que c'est elle-même qui referme, d'un geste volontaire, la porte derrière elle. Amitié, Dominique.* Au même courrier une lettre d'un de mes neveux. Il insiste pour me revoir. Je ne l'ai pas revu depuis mon accident, je ne lui répondrai pas, je laisse ma vraie famille à ses bonheurs et à ses usages. Suzanne tape à la machine *Sept romans, roman*. Dominique, au fur et à mesure, prépare le bon à imprimer, c'est ainsi que je présenterai ce roman qui me tient à mon nouvel éditeur. Je flanche un peu, parfois, mais je suis dans le sujet, la lettre de Dominique me le prouve, elle est le jalon, elle exhorte. La séance de rééducation, cet après-midi, fut épuisante et féconde. Je fais des progrès, lentement, et je les fais. Les journées passent trop vite. Je chasse aussi de cet appartement les objets de lisière qui constituent la frange des souvenirs de famille. Je ne garde que l'essentiel, ce qui dit l'obstination, juste celle que nous avons à nous détruire et à nous aimer. *Mardi 14*, mariage de Rémi, fils de Fanny & Charli. *Dimanche*, ce sera la fête de famille. Aujourd'hui, c'était la fête des copains. Après la mairie j'étais ému, la fatigue de la foule aussi, du groupe, de la fête. Parfois, j'oublie le handicap. L'oubli est vite sanctionné par un geste maladroit qui me rappelle à l'ordre. J'appelle Jocelyne, à l'hôpital, où elle est clouée au lit, un peu comme moi il y a deux ans. J'essaie d'atténuer. Hier au milieu de la nuit, je suis allé me perdre dans un bar louche, au fond, en bas. Quelqu'un s'est approché de moi, « pourquoi avez-vous l'air toujours aussi sinistre ? » J'ai répondu « nous ne sommes pas dans un salon de thé », puis, sans réfléchir, « les imbéciles me rendent sinistre ». Je suis rentré, j'ai repris mon travail, si lentement. J'avais oublié que *Drummond* était le récit du docteur Donovan. Encore ce nom, celui d'un amant que j'eus à Oxford. Détail futile ? C'est ainsi, le nom de Donovan revenait de roman en roman, hantise et fascination du souvenir de ferventes étreintes d'adolescents. Il est temps que je quitte Paris. A l'île Turquoise, dans deux semaines, je travaillerai plus calmement. L'amitié multiplie les familles. Ou je deviens fou ou je renais à tout chambouler et entreprendre encore.

Mercredi 15 octobre, couché tôt, levé tôt, c'est un printemps en automne. D'où vient que les autres croient à la fécondité du malheur et vous parquent dans l'idée qu'ils se font d'un drame, nécessaire et savamment entretenu, dont l'artiste, l'écrivain public, le poète, le peintre, le musicien, l'ébéniste tirerait systématiquement profit ? Je suis l'ébéniste de *Drummond*. On n'a pas l'idée d'un livre. Une émotion, oui, peut-être, une image surgie d'un rêve dont on a gardé le souvenir. Ce qui fut le cas, bébés sans sexe, ventres lisses, pour *Drummond*, à une époque où le sexe triomphait, tabou piétiné, adulé, c'était au milieu des années 70. Rupture n° 1, la Rachel de *Lorsque le soleil tombe*, s'offrait des amants dans mon lit, chez moi, en leur lisant des extraits de la pièce que je venais d'écrire pour lui et qu'il créerait quelques mois plus tard, dans le *drama*. Moi j'étais en croisière sur le Nil, j'écrivais *Drummond*, sans doute effaré par la passion qui me tenait parce qu'elle se résumait à l'obsession d'un corps et d'un sexe. Je gommiais. *Jeudi 16 octobre*, la nuit dernière, au lit, Boris, surnom donné par Emanuel qui ne le connaît pas, jeune homme que je vois une fois la semaine, qui approche et me charme, me réveille en sursaut, « il y a un tremblement de terre ». J'ai répondu « ce n'est pas important ». Au petit déjeuner, il ne se souvenait de rien. Ma réponse, je me la rappelais et ne l'explique pas. Après-midi consacré à l'enregistrement d'une forte-émission sur les droits de l'homme. Ce fut dru, touffu, rude. Quand la politique verse au politicien ou au politicard, tout est perdu. Pour ce problème-là, il n'y a qu'une entrée de secours, pas de sortie, tout est toujours à recommencer. Il pleut. Ce soir je m'assigne à résidence. A bras-le-corps *Drummond*, l'ouvrage solitaire qui lui aussi défend le droit d'être ce que l'on est. Epuisé, il me tarde de partir pour cette île Turquoise, au repos, à la gym, et à l'ouvrage.

Semaine 8.

Vendredi 17 octobre, milieu de l'après-midi, je suis K.O., est-ce trop entreprendre ? La relecture de *Drummond* me hante et me cisaille le coeur, d'où vient le cauchemar de ce texte ? J'étais floué par Rupture n° 1, inquiet de l'usage que je faisais de mon sexe ainsi que de la publicité que l'on faisait alors du sexe en général. La préface pour *Drummond* écrite par Henri, la voici, *ce récit que je transmets ici à la connaissance du public m'a posé de bien troublants problèmes. A commencer par-celui de son apparition, qui à elle seule, justifie mon intervention personnelle dans ses lignes. C'est en effet à la Combotte de Chameyrat, propriété de famille près de Tulle en Corrèze, qu'il m'est parvenu dans des circonstances assez étranges pour que j'en fasse mention au moins brièvement. Près de la maison centenaire de notre Combotte, contre des murettes de soutènement, se dressait une sorte de guérite en planches, genre W.-C. rustique ou resserre à outils. Fort laide et triste, elle était promise à la démolition dès que nous aurions pu sortir de nos apathies vacancières. Or, dans la semaine de congé scolaire de février dernier, il n'y avait aucune chance que ce fût le cas : j'étais alors seul sur nos terres, à me remettre de bien autres fatigues et à ruminer de bien autres soucis. Le lendemain de mon arrivée, je me réveillai par une matinée à la lumière exceptionnellement éclatante, dans un air cristallin où toute forme revêtait une décoration de métal; et justement, à ma sortie de la maison, je fus saisi par l'impression, d'abord confuse, d'un manque, puis par la stupeur quand j'en perçus clairement la cause : l'absence totale de la guérite en bois. Il n'en restait pas une écharde, pas une écaille de peinture, pas même une trace sur le sol : à sa place en effet, une surface de terre géométrique, rigoureusement plane et nette, d'une qualité radicalement différente de l'environnement familial, portait exclusivement un paquet emballé de papier. Je soulevai avec prudence le colis mystérieux, que je défis précautionneusement dans la vieille maison. Il s'y trouvait, on l'aura deviné, 235 feuillets dactylographiés en anglais qui sont devenus ce livre. La longue-matinée fut*

consacrée à leur traduction cursive, l'après-midi à leur méditation, la nuit à des cauchemars variés. Car que penser de cette singulière découverte ? Je suis universitaire et (faut-il le préciser, tant les deux choses vont souvent ensemble) très fortement dépourvu d'imagination. Aimant et recherchant comme un peu tout le monde ce qui me manque le plus, j'ai beaucoup lu de science-fiction, et même commis sur ce type de littérature un petit ouvrage didactique auquel fut en son temps réservé un accueil généralement sympathique. C'est dire que mon premier réflexe de lecteur fut de voir dans le récit de « Doc », un échantillon de ma chaire mais mes premières réflexions d'universitaire, elles, remirent fondamentalement en question ce postulat. J'avais pourtant fait très vite le rapprochement entre les « drummonds » et les mutants nés en Angleterre, d'extraterrestres, et dotés de pouvoirs extraordinaires, tels que les présentent le récit de J. Wyndham, Les Coucous de Midwich et son excellente adaptation cinématographique par W. Rilla, Le Village des damnés. J'avais aussi pensé au beau roman d'A. Clarke, Les Enfants d'Icare, même si le sacrifice de l'humanité au bénéfice de sa descendance inquiétante s'y faisait dans l'amour. J'avais enfin rapproché la situation de « Doc » de celle de R. Neville dans le saisissant ouvrage de R. Matheson, Je suis une légende, où ce personnage reste le dernier humain de type normal, dans une population post-atomique contaminée par le vampirisme et dans laquelle il se rend compte enfin que c'est lui qui est devenu le monstre. Voilà donc des cautions mieux que bourgeoises pour la science-fiction. Mais, je l'ai dit, la réflexion n'avait pas tardé à m'éloigner de ces analogies comparatistes un peu rapides. L'apparition des mutants n'est ici en rien liée à l'intervention ou à la volonté d'extraterrestres tout-puissants, comme c'était le cas chez Wyndham et Clarke, et si la brillante hypothèse du type de mutation mérite bien le terme de « fiction », son affabulation n'autorise pas à lui joindre le terme de « science » : la seule explication esquissée pour l'apparition du phénomène (l'appartenance de la « Chef » à cette nouvelle espèce) ne pourrait jouer que pour « Number One », en aucun cas pour la masse de ses semblables. On pourrait alors penser que, faute de « science-fiction », le récit ressortit à la « politique-fiction », les mutants n'offrant qu'un prétexte à la peinture des travers des diverses sociétés humaines et au scénario de leur autodestruction inéluctable. Mais la « politique-fiction » requiert un minimum de réalisme détaillé dans l'engrenage des mutations sociopolitiques ; la mention, désinvolte d'une prise de pouvoir par les scientifiques en toute espèce de régime, indistinctement, relève de la magie narrative, non de l'affabulation politique. Reste donc, en guise de fiction, l'hypothèse d'une fable idéologique ou d'une allégorie moraliste ; mais l'idéologie s'évanouit avec la condamnation successive de toutes les formes que nous lui connaissons ; quant à l'allégorie, elle reste close sur elle-même, avec l'hermétisme d'un mythe qui ne déboucherait sur aucun schéma connu. Apparenté un peu à toutes ces formes de fiction, le récit leur échappait à cause de la personnalité du narrateur. La fiction aurait privilégié son élément moteur, le phénomène des mutants, même à travers l'optique d'un témoin particulier. Or, notre récit subordonnait très vite ce phénomène à l'appréciation, au jugement, aux obsessions de « Doc » ; l'intérêt glissait de plus en plus vers ses réactions et ses commentaires. Dans cette perspective se profilait une possibilité singulièrement équivoque. Ou bien j'avais affaire à une affabulation délibérément orientée vers le psychopathologique, où le héros, comme souvent dans les romans de J. Sternberg, méprisait sa propre espèce au point de se sentir complice de ceux qui la détruisent, opérant ainsi le passage de la haine de soi autodestructrice à celle de l'humanité dont l'individu porte en soi l'entière condition. Mais alors, pourquoi m'avoir choisi comme dépositaire d'un type d'oeuvre auquel rien ne me montrait prédisposé, contrairement à la S.F. dont mon opuscule me montrait épris ? Ou bien ce que, par déformation universitaire, je prenais pour un récit de type littéraire était un authentique « document » clinique, délire vécu mentalement et fixé par un malade ; l'habileté peu commune de sa plume n'y contredirait pas : on

sait qu'entre les ténèbres de sa folie Nerval en rédigeait le compte rendu dans ce pur chef d'oeuvre qu'est Aurélia. Or, à quelques kilomètres de notre Combotte, de l'autre côté de la vallée de la Corrèze, près du bourg haut perché de Cornil, se tapit un asile abritant de mystérieux réprouvés. Il suffirait que l'un d'eux, un Anglais, affolé par le besoin de communiquer, ait pu s'enfuir avec ces feuillets dactylographiés, parvenir près d'un logis notoirement habité par des universitaires, et déposer là ce message halluciné à leur intention. Mais alors, pourquoi la disparition de l'affreuse guérite ? Et surtout, « comment », cette disparition ? Avec quels instruments ? Comment prévus ? Où dérobés ? Comment portés avec le paquet du récit ? Et qu'avoir fait des débris, dont ne subsistait pas la moindre trace ? Comment avoir créé sur le sol cette aire irréductible ? A vrai dire, ces mystères peuvent aussi être objectés à tout auteur (ou transmetteur) des types d'ouvrages que j'ai précédemment écartés. Sans doute ai-je eu tort jusqu'ici d'y voir seulement un problème d'individu. Tout se comprend autrement mieux s'il y a une interférence de deux « mondes », l'un déposant un peu de son espace avec le message à transmettre et reprenant en échange la totalité de la guérite en bois. Univers parallèle et non intrusion d'extraterrestres, qui n'auraient eu aucun besoin d'échange pour opérer leur dépôt, univers parallèle, où se reconnaissent pays, villes ; moeurs, êtres d'origine, tous si semblables aux nôtres ; univers différent puisque l'humanité que nous connaissons en a déjà disparu ainsi que les traces de sa civilisation identique à la nôtre ; auquel cas nous ne pouvons que plaindre nos doubles (ou peut-être admirer leurs successeurs). Mais si l'inteférence s'était faite, non entre deux mondes parallèles, mais entre deux « temps parallèles » de « notre » monde, de ce qui nous attend ; notre futur relativement proche, en échange d'une cahute délabrée nous tendrait le terrible miroir de notre suffisance et de notre impuissance. Notre malheur vient-il de notre division par le sexe ? Notre destin est-il corrigible ou inéluctable ? En toute occurrence, il était bon que, fatale ou salutaire, cette mystérieuse voix marginale, parallèle, perpendiculaire, nous sorte du sommeil béat de l'autosatisfaction génétique. Henri B, maître-assistant de littérature française à l'université des langues et lettres de Gr. Je dois bien des remerciements à Yves Navarre, qui a traduit les feuillets d'origine, évidemment rédigés en anglais par celui qui se désigne sous l'appellation de « Doc ». Je viens de redécouvrir la préface d'Henri, son humeur, sa précision. Me voici aussi dérouté que lui. La phrase *notre malheur vient-il d'une division par le sexe ?* pourrait servir d'exergue à l'ensemble. On ne sait pas de quoi naît un roman quand celui-ci n'est pas « fabriqué d'avance », pur produit de consommation. Le roman s'impose, sommation arbitraire et capitale, on ne sait rien de lui, en bloc, on ne peut en expliquer que quelques détails ou dire dans quel état on se trouvait quand on l'a écrit. Je fuyais Rupture n° 1, je descendais le Nil, sur le pont du bateau j'écrivais *Drummond*, c'est tout ce que je peux dire. Ce texte, aujourd'hui, m'effraie. J'étais vraiment divisé. Je le suis toujours. Nous dansons tous sur notre tombe, fuyards ou fidèles. *Samedi 18*, fin de journée, j'écris une chanson pour Jean. Demain, c'est grande fête chez Fanny & Charli pour le mariage de leurs enfants. Le nouveau bureau sera livré jeudi prochain, veille de mon départ pour l'île Turquoise. Je suis allé fouiner aux Puces, la marche et le bonheur de petites trouvailles qui modifient l'horizon de la maison. Je ne vais pas chercher là-bas des objets pour me raconter une autre histoire que la mienne, mais des fragments de beauté pour penser avec moi, aller mieux, considérer l'impasse sans issue au mur de laquelle je me suis cogné. De la beauté comme un baume. cela va de pair avec le travail sur le texte, on chamboule tout et on recommence. Je voudrais tant achever, au sens le plus boucher du terme, *Drummond* et sa relecture avant mon départ. Comme par hasard, en plus, le troisième roman, *Le souper des loups*, a lieu dans une île des Caraïbes, imaginée alors, et où je me rendrai vendredi pour de vrai. La relecture de *Drummond* me laisse pantois, gare à celle ou celui qui ne peut pas dire d'où vient le texte qui s'écrit ou s'est écrit de sa main. Comme Henri, dans sa préface, je me

pose des questions et je suis bien incapable de donner une réponse. *Dimanche 19*, jour gris, début de l'après-midi, je fais des rêves immobiles, l'habituel rêve d'un message à délivrer auprès d'un auditoire vaste, et je n'ai rien préparé, je n'ose pas monter en scène, seule la coulisse me convient. Un peu, et même très exactement, comme Claire Bréville dans *La Fête des mères*. Les cartes de *Carnet de bord* sont brouillées, je doute de l'entreprise. Plus je doute d'elle, plus elle me tient dans son étau, plus j'y crois. Doc, dans *Drummond*, sait qu'il sera tué à la dernière page de son texte. Dans une première version, il y avait une cérémonie pour cet ultime sacrifice d'un sexué. Je l'avais modifiée, c'était trop une messe. Chaque roman est une petite mort. J'ai écrit la chanson pour Jean dont j'aime la hargne et la voix, je vais la lui porter tout à l'heure. J'irai à la fête que Charli & Fanny organisent pour le mariage de leurs enfants, je rejoindrai Emanuel, un moment en famille avec sa famille. Je devrais commencer à faire ma valise pour vendredi. Voici la chanson écrite pour Jean. *Le bonheur / C'est ce qu'on en fait / Ce n'est rien d'autre / Tu le sais / Et tu continues / Tout dans l'émoi / Toi, toi, et toi / Pauvre p'tit con / C'est foutu / C'est fini avant même d'avoir commencé / La loi / C'est chacun pour soi / Le bonheur / C'est ce qu'on en fait / Ce n'est rien d'autre / Tu le sais / Tu le sais et tu continues / Allez, vas-y pour la romance / Traîne ton derche là où c'est rance / Tu peux t' donner deux fois / Cent fois / L'amour côté cul n'existe pas / T'as même pas cette excuse / Fous le camp / Tu pues l'amoureux frileux / Le bonheur / C'est ce qu'on en fait / Ce n'est rien d'autre / Tu le sais / Tu peux continuer / Tu es du genre Niagara / Tu vas faire plouf dans tous les bras / La foire au sexe / Tu comptes tes ex / A chaque fois / C'est l'amour fou / Tu tombes en amour / Tu tombes / Ça fait mal, alors ? Le bonheur / C'est ce qu'on en fait / Ce n'est rien d'autre / Tu le sais / Tu le sais et tu continues / Amours fous et amours flous / Toujours la tête la première / On ne sort de la gueule du loup / Que par la gorge du loup / Et tu y crois à chaque fois / Je suis comme toi / J' résiste pas / Moi pas vouloir savoir / Que la loi / C'est chacun pour soi / Le bonheur / C'est ce qu'on en fait / Ce n'est rien d'autre / Tu le sais.* Le refrain est de Jean-Louis Bory, un petit mot qu'il m'avait adressé du temps où j'écrivais *Lorsque le soleil tombe*, *Drummond*, effrayé de ma capacité de *tomber* en amour comme il était tombé lui-même, comme il tomberait lui-même, une ultime fois, sans pouvoir trouver d'autre sortie de secours qu'une balle dans le coeur, amitié. *Lundi 20 octobre*, j'attends Didier pour la séance de rééducation, il pleut, c'est l'automne gris. Un coup de rafale vient d'ouvrir une fenêtre mal fermée, de mon bureau. Des pensées m'étreignent, variées, contradictoires. À quoi sert-il d'écrire pour toujours recommencer, jamais achever ? La comédie du malheur, pourquoi parler de mon handicap puisque je ne suis pas mort et que tant d'amies et d'amis ont disparu, eux, rayés du carnet d'adresses, vite oubliés par tant ? À quoi sert la comédie littéraire, la petite cuisine à chaque publication, l'amabilité quand il s'agit d'avoir le texte en question et, après, un silence que plus rien d'aimable ne gère, laissant l'auteur encore plus seul à sa page blanche et à ses tracasseries ? Ce soir, au théâtre, je vais revoir *Rupture* n° 1 dans le rôle le plus périlleux du répertoire shakespearien, je ne savais pas qu'il faisait partie de la distribution. Son ombre passait dans *Lorsque le soleil tombe*, passe dans *Drummond*, j'étais tombé en amour comme dans la chanson écrite hier, j'étais tombé très bas. Je me fatigue vite, je veux achever *Drummond* avant mon départ. À quoi sert-il de parler des Droits de l'homme aujourd'hui ? À quoi sert-il de dire la difficulté de vivre ? À l'autre ? Un peu ? Je survise et c'est déjà un privilège, d'autant plus cruel que « ça ne se voit pas ». À quoi sert-il de continuer à écrire ? Et je continue. Ce sera *Sept romans, roman.*, ou plus rien ? Milieu de la nuit, il est temps que je parte, je parle à voix haute, je me défends, de quoi ? J'ai revu *Rupture* n° 1. Objectivement, il était toujours aussi neutre, sans éclat, sans fantaisie. Il joue à l'acteur qui joue, sa voix n'est toujours pas placée. Jean-Louis Bory me disait « continue ». Roland Barthes me disait « continue ». Carlo Coccioli m'a souvent dit « continue ». Ce Soir, le vieil Ionesco, le bon Eugène, m'a dit à l'entracte « continuez ». *Mardi 21*

octobre, hors de moi, furieux, écorché, dégoûté. C'est jour sombre, jour de grèves, j'entends des sirènes partout. Il faut que je prépare ma valise. C'est peut-être aussi l'effet des dernières pages de *Drummond*, de la rage et de la frayeur de mourir avec le texte. C'est aussi la vision, hier, de Rupture n° 1, égal à lui-même, médiocre. Et cette brassée de foule des grands soirs de générale, la droite reconquérante, divisée, péteuse, elle pète plus fort que la gauche, pavanante, en tenue de soirée, le deuil pour moi d'une espérance. La nuit tombe, ma vue baisse, je vais corriger la main tremblante les dernières pages de *Drummond*, encore deux jours et deux nuits de travail. *Mercredi 22 octobre*, je viens d'achever la relecture de *Drummond*. Au-dessus du bureau, ils font des travaux au marteau-piqueur, son vrillant, tout trépide. Je ne sais pas d'où vient *Drummond*. Ce n'est pas une fable. Je suis allé jusqu'au bout d'un rêve éveillé. Sans doute, comme pour *Lorsque le soleil tombe*, me sentais-je sous l'empire du sexe, tabou alors piétiné et contraignant. Je me débattais contre Rupture n° 1, passion qui m'avait jeté au plus bas. La tendresse dans le premier roman, la violence dans le second, et dans le troisième, *Le souper des loups*, je sais que je vais, pour la relecture, me retrouver dans l'île totalement imaginée pour le texte, à le corriger, à retrouver également la personne du père. La nuit tombe vite, fin de journée, je pars pour l'île Turquoise sans aucun plaisir, avec pour seule certitude ce sentiment de devoir m'écarter. Je me mets toujours au pied du mur avant un départ, je vais jusqu'à l'extrême limite de mes forces. Je me mets, chaque jour, tous les jours, depuis tant d'années, au pied de la page, je ne sais plus me distraire, je ne peux que m'exténuer. Le handicap subsiste. Chaque pas, chaque geste me rappelle à l'ordre, je ne suis plus totalement comme avant l'accident. J'aurais très bien pu choisir, pour je ne sais trop quel repos, de m'en tenir à *La Fête des mères*, et de laisser ce roman à son destin. La trajectoire l'emporte, c'est la loi de l'encre bleue. *Sept romans, roman*. pourrait s'intituler *Un sang d'encre*. Demain un nouveau bureau arrive. Je vais encore jeter des archives, élaguer, cortar por lo sano, trancher dans le vif. Je ne pourrai partir qu'avec un nouveau bureau bien rangé. *Jeudi 23*, encore un départ dans le désordre. Le ventre d'abord, crise, douleurs, est-ce la fin de la relecture de *Drummond* et l'imminence du *Souper des loups*? Un changement de programme ensuite, je ne pars pas demain soir mais demain matin, obligé d'appeler, de rappeler, pour savoir si je suis bien inscrit, courrier comminatoire du fisc enfin, qui ne comprend pas le changement d'adresse. Tybalt partira ce soir avec Fanny & Charli, en «vacances» chez eux. Tout se précipite dans une nervosité et une fébrilité que je hais. Au-dessus de la tête, le marteau-piqueur. Le nouveau bureau doit arriver dans quelques minutes. Hier, dans un bar de garçons, j'ai cassé, faux gestes, deux fois mon verre. Suzanne vient à 16 heures m'apporter ce qu'elle aura tapé de *Sept romans, roman*. Dominique vient à 17 heures emporter ce que Suzanne aura tapé pour préparer le bon à imprimer, car c'est sous cette forme, quoi qu'il en coûte, que je présenterai l'ensemble à mon nouvel éditeur dans plusieurs mois. La bonne humeur de Fanny & Charli me sauve quotidiennement. Je dois, et je veux, tenir le coup.

Semaine 9.

Vendredi 24 octobre, si tôt le matin, le jour se lève, la journée d'hier fut bousculée, tourmentée, harassée. J'ai à peine eu le temps de parler à Suzanne qui m'apportait sa frappe machine des premières pages de *Sept romans, roman*. J'ai à peine pu parler à Dominique qui m'apportait sa lecture de *La Fête des mères* et qui allait emporter les premières pages apportées par Suzanne, tout est enclenché, irréversible, laminant. Je quitte à peine le dernier rivage de *Drummond* que je vais aborder l'île du *Souper des loups*. Je doute de ce *Carnet de bord*. Il ne dit pas au plus vif et au secret, l'ahurissement de l'auteur devant ses propres pages, le vertige qu'elles provoquent, les images éphémérides qu'elles réveillent en moi, telle rencontre, telle confiance, tel inespérer

amoureux. Le roman maquille, quel qu'il soit, cela ajoute à l'oubli. Pourtant, l'histoire d'un est l'histoire de tous. Le nouveau bureau me protège, je m'y niche. Il est haut, profond, une cathédrale de petits tiroirs. où je me plairai à ranger mes papiers, à classer sans fin l'inclassable vérité qui nous empêche de nous satisfaire de la vie que l'on vit. Tybalt est chez Fanny & Charli. Il a, paraît-il, regardé la télévision hier soir avec beaucoup d'attention. Il est 7 h 30. Le taxi vient à 8 heures. Je vais corriger les premières pages du *Souper des loups*, retrouver mon père, l'interroger, le romancier ne peut que poser des questions, s'il donne des réponses, c'est un faiseur, il devient pâtissier. Si tard, le même soir, après vingt-deux heures de voyage, de la porte de la rue des Blancs-Manteaux à la chambre 436 d'un hôtel de transit, aéroport à Miami, une suite, une « suite ». D'abord le vol Paris-New York, puis cinq heures d'attente à Kennedy Airport, le vol New York-Miami, le décalage horaire, j'étais le seul voyageur du groupe, ce qui me vaut d'être dans une suite plus grande que mon appartement, il s'est passé quelque chose d'anormal, ce n'était pas prévu ainsi. Je n'arriverai à l'île Turquoise que demain. J'ai corrigé les trois premiers chapitres du *Souper des loups* dans le premier avion. Il va falloir que je coupe ce texte comme je taillais mes rosiers pour qu'ils fleurissent. *Samedi 21 octobre*, tout est rangé, je suis arrivé après au moins trente heures de voyage et une nuit blanche dans un hôtel qui aurait pu être l'*Admira l Residence*, il s'appelait le *Viscount*, cet hôtel où m'avait, dans l'avion, rivé à la page, conduit le chapitre 2 du *Souper des loups*. Ainsi donc la fiction rattrape la réalité. Cette île de Turquoise qui se dit aussi *Providenciale*, providentielle, ressemble jusqu'à l'étrange à l'île imaginée du roman. Maintenant seulement je me le rappelle, tout devrait s'achever par une explosion et la disparition de toute trace de texte et de film. J'aime le bruit de la mer, la stridence des tropiques, le rendez-vous que j'ai ici avec mon corps, du sport, et avec le texte, corps à corps, on verra. 7 heures du soir, j'ai vu de beaux visages, je ne me vois toujours pas, tel que je suis, un peu vieilli, je me l'avoue, et carrément esquiné. Je ne marcherai plus jamais droit, je tanguerai, la main gauche n'est bonne qu'à tenir la cigarette que je ne devrais pas fumer. Après le dîner, il me faudra reprendre le chapitre 3. Je n'ai de cesse d'achever. Le pouvoir de *Carnet de bord* est de rester ce qu'il est, sans aucune superbe. C'est trop facile de faire du beau avec du vrai et trop mesquin de faire du sublime avec du faux. J'ai du mépris pour les faussaires. Seulement voilà, eux-mêmes se croient sincères et parfois certainement le sont. *Dimanche 26¹⁵*, pauvres petits romans, d'où vient ce besoin de travestir un réel indicible ? J'ai du mal avec *Le souper des loups* parce que c'est le plus « écrit » des trois premiers, j'y emploie le présent de l'indicatif de manière chavirante et dangereuse, je tutoie le personnage de Féa, je fais tout ce qu'il ne convient pas de faire, et il faut que tout demeure intact. Ou bien n'est-ce que l'effet de la fatigue de ce voyage lointain ? Jamais je n'ai ressenti aussi fort la vanité du travail accompli. 22 heures, j'ai beaucoup parlé, pendant le dîner, avec des Américains sympathiques, curieux, la belle Amérique quand elle a le sens du contact, et l'innocence quand elle va de pair avec le savoir. Il fait une chaleur extrême. J'ai trop nagé dans la mer, j'ai trop couru dans l'eau, dans l'eau je peux courir comme avant. J'ai trop parlé pendant le dîner et me voici la tête pleine de questions. J'ai bien mauvaise mine. J'écris sur la coiffeuse de ma chambre, je ne peux pas ne pas me voir dans le miroir. C'est l'image même de *Sept romans, roman*. De roman en roman, je me pose la question de cette touchante soumission à la narration, comme s'il fallait tout ramener à de simples histoires pour parler à l'autre et lui dire qu'il, ou elle, n'est pas seul, ou seule. J'ai du mal à me relire, cela tient à ce que je n'ai pas choisi de me rendre obscur ou facétieux pour je sais trop quelle gloire. Il faudra que je m'explique un peu mieux à ce sujet. Je suis mort de fatigue et je souffre d'y croire, le sentiment n'est même pas romantique, je fous le camp, je mets de l'ordre. *Lundi 27 octobre*, milieu de l'après-midi. En fin

¹⁵ Un *h* manque dans l'original.

de matinée, j'ai corrigé le chapitre 5 du *Souper des loups*. Vercoff rêve lui aussi d'écrire un roman. Le texte auquel il pense est celui d'une lettre écrite à Rupture n° 2. Son vrai prénom était Samuel. Longtemps son amour m'a suivi. C'est à lui que j'écris dans *Romances sans paroles*. C'est à lui que je pensais pour les lettres de Bertrand à Romain dans *Le Jardin d'acclimatation*. C'est lui qui m'a livré, en me parlant, l'exergue de *Biographie*, citation du philosophe & poète Lacan, *il n'y a pas de rapport sexuel*. Longtemps, sans doute, ai-je cru que la sexualité pouvait constituer un rapport, c'est la hantise de tous les romans que j'ai écrits, floué par mon temps présent, vouant, liant, nouant, le rapport amoureux à l'échec. Ce *Carnet de bord* tangué peu ou moins que je ne le croyais, ça ne sert à rien de fureter. Je suis mal à l'aise à la relecture de mes romans, j'ai si peu appris, depuis, de la vie. J'ai toujours écrit le même roman, carambolages de prénoms, un suivi, une constante, qui me fait penser à la trajectoire unique, au désir obstiné et capricieux de l'enfant qui rêve de quoi, toujours, je me le demande. Ne restent que les variations de narration, un appel, toujours le même, si peu solennel, sur tous les tons. *Mardi 28*, tard dans la nuit, ce voyage est risqué. Je suis loin de tout, je ne sais même pas où je suis. Je suis loin de tous. Dans ma tête quelque chose est cassé, je titube, j'y vois moins bien, je tremble, de plus en plus, en corrigeant ces pages qui me viennent du temps où Rupture n° 2 vivait chez moi et m'inquiétait. J'étais jaloux, incapable de partager mon territoire. Je provoquais déjà l'accident d'il y aura bientôt deux ans. Je fais avec ce qui reste, la vie. Ici, je les regarde danser, déambuler, s'amuser. C'est leurs vacances. Je reste dans mon coin, je suis toujours resté dans mon coin. Jack, Virginia son épouse, et Peggy, une vieille dame indigne et drôle qui fut éditeur puis fleuriste, me font jouer chaque soir au bridge. J'ai du mal à tenir les cartes, la main droite ne prend pas le relais. J'adore ce jeu totalement intelligent. Mais je n'ai plus la mémoire de l'instant, je joue mal la carte, ne reste que la stratégie globale. Je cours dans la mer, dans l'eau, je peux courir, grand moment de jouissance, l'eau est chaude, le sable est fin, je me baigne des heures entières, je prends mes médicaments, je me méfie du soleil, et je reviens à la table de ma chambre, à la coiffeuse, devant le miroir. C'est Yves qui relit ce troisième roman sans y toucher outre mesure, pas Navarre. J'avais du cœur à l'ouvrage quand j'ai écrit ce *Souper des loups*, je n'y allais pas de main morte. Et à nouveau les Mémoires du père, l'horreur de la littérature de magnétophone, la folie de la pornographie, l'amour des frères. Je viens de relire et de « broser », le chapitre 8, le rêve de Bob et son amour pour Billie, je suis le frère que j'aurais préféré avoir et je suis resté seul. Novembre 1975, je reviens d'un congrès au Québec. Je passe par New York, je veux faire la traversée sur un bateau. A l'hôtel Algonquin, je retrouve Marguerite Duras qui vient de présenter *India Song* au Lincoln Center. Elle a la grippe, j'ai des médicaments pour elle. Rendez-vous est pris le lendemain matin, pour le petit déjeuner, dans la salle à manger de l'hôtel. Elle tarde. Je lis dans le *New York Times* la nouvelle d'un film pornographique qui s'achève par un vrai meurtre. Quand Marguerite arrive, je lui lis l'article. Elle me dit « arrête, c'est la fin de l'art ». *Mercredi 29*, Rupture n° 2 venait de me quitter au premier jour du printemps, je m'étais bien gardé de faire des projets avec lui. J'écrivais *Le souper des loups* avec hargne et violence, j'y fourguais tout à la fois, l'écoeurement d'un emploi du temps que j'avais confondu avec l'emploi du sexe, la quête du frère et la magie d'une île inconnue, comme celle où je séjourne maintenant, corrigeant des pages que je trouve tour à tour juvéniles et cinglantes. Ce *Carnet de bord* ne fait pas la retape. Je devrais donner des clés, je ne les trouve pas, le projet, en soi, dit tout. J'ai fait ce dont j'ai peur, je suis allé le plus loin possible, et je me suis perdu, c'est ça, l'accident. *Jeudi 30*, pourquoi n'ai-je jamais su et pu partager mon territoire ? Pourquoi les amis proches, pour la plupart, presque la totalité, ont-ils choisi, après l'accident, de me porter secours en ne m'en portant aucun, voire en disparaissant de ma vie ? Pourquoi, enfant, autour de moi, disait-on déjà qu'on ne pouvait rien me dire ? Pourquoi suis-je là, à m'obstiner à la correction et à l'écriture de *Sept romans, roman.*, alors que

j'aurais très bien pu m'arrêter, prendre une vacance, après La Fête des mères ? Pourquoi suis-je toujours à rêver de ce que je n'ai pas et à ne pas jouir de ce que j'ai, de ce qui me reste, l'essentiel, la vie ? Pourquoi suis-je plus gai, vivant, liant, accueillant que ceux qui m'accusent de je ne sais trop quelle sinistrose qui est la leur ? *Le Souper des loups* m'effraie, ça vit, ça grouille, ça demande, ça se bouscule au portillon d'une fin de siècle, d'une fin de civilisation. Pourquoi suis-je plus ambitieux que je ne le pense, plus violent et ardent, buté, que je ne le crois, pourquoi ? Je cours dans la mer des heures entières, je longe le rivage. Je le répète, dans l'eau je peux courir, sitôt à l'air libre je titube. Il fait une chaleur humide, torride. Les bains sont vivifiants. Je suis à Turquoise et à *Ocho Rios* en même temps, laquelle des deux îles est la vraie ? Avec toute la vivacité du monde, qu'est-ce que je peux répondre ?

Semaine 10. Vendredi 31 octobre, écrire, c'est mourir, à chaque fois un peu plus. J'ai corrigé le chapitre 13 du *Souper des loups*, la mort rôde. La vie n'est qu'une force qui lui résiste, ai-je lu cela dans Balzac ? Le jour du Goncourt, un journaliste de la place Gaillon, « alors Navarre, si on veut résumer votre oeuvre on peut dire que c'est du Balzac avec sexe ? » Stupéfait, je crois avoir répondu « ce n'est pas très aimable pour Honoré ». La suite ? Des bêtises du genre « il paraît que ce n'est pas votre meilleur roman ». Si, au moins, ce jour-là avait pu être un jour de fête. La France ne sait pas se réjouir en temps voulu. *1^{er} novembre*, un samedi, comment ai-je pu écrire *Le souper des loups* ? J'y mêle tout, je brouille les cartes, tout le monde se ressemble et c'est tant mieux. Chacun trimbale une vague conscience de lui-même, c'est ainsi que la vraie vie va, ce qu'il reste de comédie inhumaine. Voici une semaine que je vis dans ce village, hôtel de luxe, au milieu d'une île perdue comme celle d'*Ocho Rios*, employé à l'usage de mon corps, gymnastique, natation, marche, course dans l'eau ainsi qu'à l'emploi d'un texte écrit il y a des années, corrections, virgules, brossage, recherche de fluidité. Si je relis les lignes que je viens de parfaire, je trouve encore des scories, le travail pourrait être sans fin. Or, il faut que j'achève *Sept romans, roman*. Il ne s'agit pas d'une revanche ni d'une récupération, mais d'un acte brut. C'est tout ce que je pouvais donner, illusion du don à autrui, qui le croirait, si au moins j'avais eu un peu de vanité. Quel roman voulaient-ils, eux ; les éditeurs, que j'écrive ? Qu'attendaient-ils d'autre ? On ne peut donner que ce que l'on n'a pas. *Dimanche 2 novembre*, Raillac est mort, Vercoff se pose des questions sur ce qu'il a fait, Billie porte les boutons de manchettes que Raillac lui a donnés, pour Fea, c'est la fin. Je corrige les dernières pages du *Souper des loups*. Dix lignes donc, dans le *New York Times*, un certain matin, lues à une amie certaine et passagère, ont suffi pour que j'écrive ce roman qui me glace, où je dis trop, où je ne dis rien, où la réalité et la fiction n'existent plus. Le scandale d'alors a été vite étouffé. Reste que cette histoire, écrite comme un film, ne peut justement pas devenir un film. Seul le texte, cette réalité en soi, peut la contenir. J'ai joué avec le feu. J'ai hâte d'achever la relecture des dernières pages, de quitter *Ocho Rios* comme je vais quitter Turquoise, en fin de semaine. Je garderai le manuscrit avec moi, je n'en ai qu'un exemplaire. Tout comme les bobines du film et les bandes enregistrées sur magnétophone, à ce degré-là la fiction et la réalité ne font plus qu'un, l'effroi est à nu, ou je travaille ou je sombre, c'est la loi du *Carnet de bord*. Je n'ai jamais grandi. *3 novembre*, un lundi, j'ai achevé *Le souper des loups* hier dans la nuit. Ensuite je n'ai pas dormi. C'était marée haute, et, sous la fenêtre de ma chambre ; le fracas des vagues inlassablement à l'assaut. J'ai devant moi quelques jours à ne rien faire et je suis incapable de farniente. Ce n'est pas un désespoir absolu qui me frappe dans *Le souper des loups*, ce qui eût été me ranger à je ne sais trop quelle philosophie de l'existence en faveur au moment de mon adolescence quand je dévorais tout, papier buvard. J'ai achevé et lu *La Chute* de Camus le jour de sa sortie, le livre sentait encore l'imprimerie. Les critiques furent féroces et injustes. Cette injustice m'a fait réagir, j'ai tout écrit pour cet échec-là. Je sais l'inespoir

total de chaque être humain, capable d'un même élan de conscience et d'indifférence. Je suis né inespéré, buté, obstiné, singulièrement égoïste et sans cesse tourné vers l'autre, demandeur et dévoreur d'autres, écartelé. Il fallait bien qu'un jour un accident me donne l'alarme. Le manuscrit des *Fleurs de la mi-mai* est à Paris. J'ai quelques jours pour faire le point, comme on dit. Cette nuit, palpitant, suffoquant, j'ai cru que j'allais mourir, comme les personnages du *Souper des loups*. Au retour, samedi, je serrerai contre moi le texte de ce roman inespéré comme Vercoff serrait, hier, contre lui, les bandes enregistrées des Mémoires de Raillac. L'exergue de *Lorsque le soleil tombe* était *lorsque le soleil tombe, il ne me manque qu'un peu de tendresse, et ce sentiment lui-même m'est une ivresse alors, alors, alors ...* Sevy Erravan. *Unpublished poems*. L'exergue du *Souper des loups* était *ils inspirent du présent, expirent du passé. Ils ne font que flairer le désir à venir pour mieux l'ensevelir. C'est la fête des fourbes, une fête comme une fin.* Sevy Erravan. *Unpublished letters*. Sevy Erravan, c'est mon nom à l'envers, même pas un anagramme, et je me plaisais à penser que ses poèmes comme ses lettres, là où sans doute il avait écrit et dit l'essentiel, n'avaient pas été publiés. Et ce dans l'humour, puisque l'exergue en soi constituait une publication. Les romans de *Sept romans, roman*. ne supportent pas d'exergue. Je le souhaite brut de coffrage. Minuit, il était une fois une famille, le père, la mère et deux fils. Et les personnages secondaires qui sont souvent les plus importants, la mère de la mère que l'on appelait Grand-Mère et qui mettait toujours en terre les noyaux des fruits qu'elle mangeait, elle a planté des vergers entiers, il y a si longtemps, on a vendu sa maison, il y a désormais un hôtel et de la pelouse autour, on a coupé les arbres fruitiers, il y avait la mère du père que l'on appelait Bonne Maman, comme si l'autre, la vraie, sa bru, était méchante. La pièce de théâtre commença. Les deux frères faisaient déjà des projets, seulement voilà, un jour de guerre, en plein exode, un troisième frère vint à naître. Très vite il parla, interrompant la pièce de théâtre et personne ne put lui donner la réplique car ce n'était pas prévu dans le texte. Le troisième fils resta en scène quarante-six ans, il y croyait, il y croit toujours, il écrit, c'est moi, Yves. J'écris encore parce qu'on disait ne pas pouvoir me donner la réplique. Plus j'écris, plus je repousse la mort. J'ai vu l'autre côté de la barrière, je reviens de loin. Quand on écrit, le compte à rebours est infini, il change de sens. Je suis reparti de zéro, avec une nouvelle famille d'amis. J'allais vivre les plus belles, années de ma vie, nul regret, aucune rancune, je continue, on verra bien. Paris m'écorche. Tybalt m'attend chez Fanny & Charli, je leur écris chaque jour. A Turquoise, ce soir, c'est la fête. Des gens rient sous ma fenêtre. Ils peuvent rire, c'est leur droit. A bien les écouter, ils aboient. *Mardi 4 novembre*, les jours de vacances sont difficiles. Je ne sais pas m'arrêter, l'horreur de ne rien faire. Je lis *Premier amour* de Tourgueniev, pour passer le temps et pour de tendres retrouvailles. L'innocence sur le plan romanesque m'a toujours paru suspecte et fascinante. La candeur est rare, remarquable s'il y a absence de fabrique, éveil biographique. *Mercredi 5 novembre*, l'innocence, même dans ma vie, si elle se révéla présente lors de certaines rencontres, me fut insupportable, vite je décelais ou j'imaginai ce qu'il pouvait y avoir de calculé et d'intriguant dans le sentiment amoureux, alors que, déjà, je m'abandonnais aux projets des passions les plus folles. D'où l'échec qui trame mes romans, comme un appel de plus à la conciliation. Enfant, l'Histoire me passionnait. Plus je grandissais, plus ce que je vivais courait à sa perte, d'où le sentiment de destruction qui tisse tous mes romans, sentiment d'anéantissement. Le texte, alors, s'il constate, s'il est écrit pour l'autre, s'il s'écrit pour le je de l'autre, n'est qu'une entrée de secours, il n'y a plus de sortie, c'est déjà ça. Quelques jours de vacances, je me dépasse en gymnastique et en natation. Je ne songe qu'à dormir. Mon sommeil est sans aucun rêve. Ici, c'est la fête pour tous, j'essaie de ne pas trop m'échapper, ils dansent, ils bougent, ils courent, ils s'amuse, tout me ramène à mon handicap, cette maladresse du côté gauche, jambe, bras, main, et cette torpeur de l'esprit, en surface, mémoire immédiate qui s'efface, combien de fois ai-je pu dire à des proches « imaginez

l'inimaginable et vous ne saurez toujours pas ce que je peux ressentir » ? Il ne me reste que la mémoire profonde, féconde, les textes et la possibilité de circuler dans la foule des autres sans que le handicap soit trop visible. *Sept romans, roman*. prend l'allure des *Mémoires* de Raillac, ou du *Mémorandum* d'Henri Donovan, la pièce de théâtre continue, les parents sont morts, j'ai écarté les frères, conjoints et enfants, j'avais besoin d'être seul pour le soliloque, ce monologue qui a force et effet de dialogue. Cela me tient et peut durer longtemps, comme cela peut s'achever avec le texte, mourir avec le texte, tendre mirage, pour être interrompu par un nouvel accident. Je crains *Les Fleurs de la mi-mai*. Je retrouverai ce texte dimanche, à Paris, ce grand bordel de ma vie. J'ai rêvé d'un jardin, je l'avais, à Petit-Pont, je l'ai eu. Ce jardin était ma maison. Je l'avais débroussaillé, j'avais parlé à chaque arbre, j'avais gratté la terre. Les chênes s'étaient mis à pousser de partout. Je les marquais d'un pieu et les auréolais de terre noire pour qu'on ne les piétine pas. Il y avait la vigne vierge, le seringa, la passiflore, le chèvrefeuille, le jasmin, les pois de senteur, les aliums, les rosiers, les roses trémières, il y avait le romarin, la sarriette, le lavandin, l'acanthé, les fruitiers, l'albizia et l'arbre aux cent écus. Il y avait de quoi vivre une éternité de fin de vie, c'était ma manière de répondre à la nature, de lui rendre un peu de ce qu'elle m'avait donné au centuple et de lui dire de continuer. J'ai vendu Petit-Pont pour pouvoir écrire ce roman de sept romans, librement, sans avoir à quémander, sans avoir à attendre d'autre faveur que celle de l'ouvrage accompli. J'ai eu mon accident le lendemain d'un samedi 10 novembre, il y a deux ans, j'avais trop travaillé au jardin, nettoyant le ravin, coupant les ormes atteints de la maladie, les transportant au bûcher, à mi-pente. J'ai vendu Petit-Pont, j'ai vendu mon âme, je n'avais pas prévu cette fin-là, il est tard, c'est marée haute, cela s'entend au fracas des vagues. Cette île est un paradis artificiel. Je suis le seul Français de l'hôtel, les autres clients sont américains, ce sont des criants, ils viennent pour s'amuser, moi je suis né hors jeu, je suis hors de moi, je l'ai écrit cent fois. J'avais un jardin, je l'ai vendu, bradé, pour aller plus vite que la peine. La peine maintenant se pointe, j'aurais dû m'y attendre. *Jeudi 6 novembre*, enfant, je pleurais, je m'émerveillais, c'était l'enchantement. Adulte, je ne pleure plus, j'écoute, je regarde, je m'effraie, c'est le désenchantement et non la plainte, ou alors écrire c'est porter plainte contre X. Il faudrait que je puisse noter tout ce qui court dans ma tête lorsque j'écris un roman, lorsque je le relis afin de le purifier sans pour cela le mutiler ou le censurer, et lorsque j'écris ces lignes, tous les discours que je tiens parfois à voix haute, conscient du fait qu'une fois encore je ne produis pas ce que l'on attend que je produise, l'hypothétique roman qui enthousiasmerait futilement. On écrit contre l'éditeur, même s'il est ami, contre le système d'une critique sentencieuse, paresseuse, contre un milieu littéraire hautain, imbu de lui-même, et pour les autres. La critique devrait être une offrande et non pas systématiquement louange ou blâme, flatterie ou crachat. On écrit pour les autres, les inconnus, les lointains, les solitaires, les quidams, lectrices et lecteurs et pour d'étranges brèves rencontres. Il y a de l'amour à vouloir continuer. Sans doute après *Sept romans, roman*. écrirai-je encore un roman, l'émerveillement de l'enfant aura toujours le premier mot. Dès mon retour à Paris, cela fera deux ans, l'accident. Il me faudra relire le roman que j'en ai fait, prudent encore, oubliant sans doute l'essentiel. L'essentiel devrait verser ici, emplir ce *Carnet de bord* et le justifier. Je ne suis ni un grand ni un petit écrivain, j'ai un projet, je, je continue, je, je m'y tiens, je, contre vents et marées du temps présent, contre hypocrisies et mouiroirs d'un drôle de milieu, je. La lectrice ou le lecteur devraient pouvoir dire je en me lisant, s'écrire, plonger, s'interroger. On pourra tout interdire, sauf ça. Dans un monde qui gaspille tout et s'anéantit, *Drummond, Le souper des loups* un mot devrait suffire, une émotion, ne serait-ce que l'impression d'être deux quand il n'est question que d'échec. Tard, voici donc par bribes, en vrac, l'impossibilité d'être soi-même, totalement, dans un texte. Il faut s'en tenir à la parade de la fiction et, le petit doigt en l'air, faire semblant de ne pas intervenir. La plus petite ponctuation est déjà

biographique, un battement de coeur. C'est marée haute à nouveau, les vagues vont, viennent et reviennent, ainsi en est-il de ce texte, dans son ensemble, les six premiers romans et celui-ci qui pourrait se charger d'anecdotes pour plaire, qui devrait se méfier du commentaire et surtout de l'aveu. J'aimais féroce­ment mon père et tendrement ma mère. Mes frères ont joué le jeu de leur vie, j'ai joué la vérité de la mienne, à qui perd perd. Personne ne gagne à ce jeu-là, à moins de transiger. Les écrivains de ma connaissance ont tous subi la règle du jeu quand ils ne l'ont pas vénérée. La plupart d'entre elles et eux sont devenus critiques afin de prendre revanche, ils n'ont pas osé, ils se tiennent en bonne santé, ils pavanent ou jouent les beaux ténébreux. Je couperai dans le vif de ce septième texte, *cortar por lo sano*, redite - volontaire, j'ai le droit, comme à chaque fois que j'écris, de penser que je n'en sortirai pas vivant. J'ai le chemin à faire de trois romans suivants. Et après? Amis que j'ai tant aimés, ne m'en voulez pas d'avoir trop exigé de vous, j'exige beaucoup de moi-même, je donnais trop, je disais tout, tout de suite. Pourquoi vous ai-je demandé pardon, maintenant ? Je vous prenais tels que vous étiez, vous n'avez pas su me prendre tel que je suis. Amis d'amour, je vous salue bien bas. 1, 2, 3, 4 ruptures successives, je suis tombé bien bas, à chaque fois.

Semaine 11.

7 novembre, un vendredi, veille de départ, il fait tempête. Je suis allé me baigner sous la pluie, la nature se fâche, ma valise est faite. À chaque ligne de ce *Carnet de bord*, j'ai déjà oublié la ligne précédente, tout s'écrit, je ne compose pas. Mes partenaires de bridge ont trente ans de plus que moi. Lilly, 78 ans, a fait un tabac, avant-hier, en chantant en public. Je me suis blessé à l'index de la main gauche, à la gymnastique. J'essayais de faire des mouvements symétriques, des deux bras, des deux mains. Je ne sais pas comment je ferai pour porter mes bagages, demain. Tard dans la nuit, je pars blessé au doigt, l'infection guette pour un petit bobo. Les lettres que j'ai adressées à Fanny & Charli m'ont été rendues ce soir, elles n'étaient pas assez timbrées. Une jeune fille s'est proposée pour récupérer les autres lettres qui vont être refoulées, parmi lesquelles celle adressée à Dominique où je lui parle du *Souper des loups*, et les renvoyer normalement. Le courrier arrivera après mon retour. Je ne peux pas m'empêcher de penser que le courrier de l'auteur, que le message de l'artiste parvient plutôt tard que tôt. Je me dis, comme à l'ordinaire, que c'est mon dernier roman, que c'est mon dernier voyage, un bobo au doigt, lancinant, et tout flanche. *Samedi 8 novembre*, c'est le matin du départ. Arrivée à la salle du petit déjeuner, une amie canadienne me salue et me dit le bonjour. J'ai voulu répondre, j'étais aphone. Ce matin, je me suis réveillé sans voix, avec toujours le bobo au doigt. Je me suis longuement baigné dans la mer. Je retrouve petit à petit ma voix en relisant ces lignes, c'est le départ, le retour. Dans l'avion du retour, vol Miami-Paris. L'avion est presque vide, j'avais chaud, j'ai froid, huit heures de vol, j'attends le repas, après je dormirai. Les écrivains ne savent pas leur privilège. S'ils le savent, ils prennent des airs ténébreux ou sublimes. S'ils font semblant de ne pas le savoir, pire encore, modestes, effacés, lointains, le genre *loin de la foule et du bruit*, ils jouent encore le jeu. Reste le privilège. Je ne l'ai jamais conçu. Je m'installe partout une petite maison, un petit coin, même dans l'avion. Besoin de tenir le stylo, de faire le point dans ma tête. Peur de ne pas trouver ma valise à l'arrivée. Premier vol de l'île Turquoise¹⁶ à Miami, chaleur, foule, la valise doit suivre automatiquement, je ne fais pas confiance. Souvenir de Toronto, *Le Jardin d'acclimatation, les bagages reviendront, the baggages will return*, ce sont toujours les mêmes histoires qui me hantent, les mêmes maux qui me tenaillent, les vieilles hantises qui me tiennent et les vieux rêves qui me poussent, j'aurais

¹⁶ Rétablissement du T majuscule.

voulu être pianiste, soliste, danseur, chanteur, peintre, poète, tout sauf scribe, scripteur, écrivain public. Pourtant soliste je suis, romancier, je pousse la romance à la limite du journal intime, à sa source, je crois, j'y crois, et je continue, rien d'exceptionnel à cela, l'encre, m'exalte, la ligne me terrasse; l'individu en moi revendique, la personne appelle. Le personnage que les autres font et ont fait de moi m'écoeure, et le coeur arraché, déchiré, constant, bretteur, fou de vivre, je ne peux que donner le bonheur insatisfait que je vis, je ne peux que dire la vie que je vis, être ce que je suis, voir le monde tel qu'il est, je l'écoute, c'est la clameur. Dans l'avion, au-dessus des fauteuils, ci un journal américain, là un journal espagnol ou français, je lis les grands titres, le monde entier a peur, je, je, je, je vais retrouver mon chat, Fanny & Charli, les amis, le jeune homme et Paris la divine, fascinante et rongée, ville fatale. Entre la violence apparente d'un texte et la catastrophe de la dernière page, l'écriture crée sa légende. Alors commencent les malentendus. *Dimanche 9*, toujours dans l'avion, après avoir dormi un peu, j'écris *il avait deux boules de feu dans les mains. Il en mit une dans sa tête, l'autre dans son coeur. Il avait une boule de vent dans la gorge, il cracha encre et tempêtes. Il avait des fleurs à chaque doigt, il les croqua un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, toujours à la folie, jamais « pas du tout ». Il avait de l'herbe sur son visage, sur son corps, partout, et quand il se couchait, devenait son jardin; Il se piétinait, il se sarclait, il se piochait, parfois il se penchait, caressait l'herbe et lui parlait. Je suis Petit-Pont, mon jardin, et le jardinier. Là, dans le rêve, je me plantais un arbre dans le coeur et déjà les racines vrillaient. Boule de feu, boule de terre, j'avais une boule dans la tête et je ne le savais pas, grosse comme une noix, de quoi abattre le jardinier. Je me suis réveillé, fourbu, boule de vent, paroles d'encre, je me suis mis à écrire. A ma gauche un monsieur lit un roman. Je lui ai dit « c'est beau? » Il m'a répondu « c'est beau ». *Lundi après-midi, 10 novembre*, K.O., le retour, les fuseaux horaires, mal au doigt, voix vacillante, courrier intense, absurde, harcelant, j'ai presque tout jeté sans lire. Heureusement que Fanny & Charli étaient là, hier, quand un de mes familiers m'a appelé, le genre « tu vois je t'appelle », « tu vois je t'aime », « tu vois je pense à toi », sa manière affectueuse, son vouloir absolument me faire dire qu'il a été parfait, qu'il est épatant, c'est lassant. Après j'étais en sanglots. Qu'ils se tiennent à l'écart et ne revendiquent rien. Aujourd'hui, je plane de fatigue. Je vois Claude, mon docteur, à 16 h 30. A l'étage au-dessus, il y a encore des travaux, bruits, coups, fracas incessant, et dans ma tête l'impression que ce roman va me tuer, l'impression que je ne peux plus voyager, l'impression que Paris attaque, ville meurtrière, impression de fin de partie. C'est maintenant que je dois corriger *Les Fleurs de la mi-mai*, refaire l'itinéraire de l'accident d'il y aura deux ans demain, un accident comme un autre, une épreuve comme une autre. *Mardi 11 novembre*, fin de journée, j'ai passé des heures à tout ranger dans le nouveau bureau. J'ai surtout, était-ce là marquer une ordinaire date anniversaire, deux ans déjà, jeté le tri du tri du tri, ce qui pouvait rester de courrier avec les éditeurs, de courrier avec la famille, de factures de Petit-Pont, de diplômes, de déclarations, de relevés de l'URSSAF, de la SGDE, de la SACD, de l'AGESSA, des caisses de retraite où je cotisais quand je travaillais pour la publicité, le dossier de l'armée, le dossier médical, tout un passé, des kilos de papier à la poubelle, même la lettre adressée par mon ancien éditeur, lettre obligée, exigée, pour une fois, lettre de refus des *Fleurs de la mi-mai* dans laquelle il me disait attendre du « roman romanesque », je n'aurai donc pas à la transcrire ici. J'ai commencé la relecture de ce roman hier. Jean-Luc, ce matin, au téléphone, me disait de toucher à peine à ce texte décousu. Je ne ferai que le brosser, il doit rester intact, tel quel, écrit à un doigt. Jean-Luc & Hervé seront là jeudi pour une conférence sur le langage. Je déjeune demain avec l'animateur du débat. Je ne prépare rien, comme d'habitude, pour la jubilation du jeté. Demain soir, je reverrai le jeune homme aimé. Ce soir, je me terre. *Mercredi 12*, fatigue intense. Je suis effaré par la relecture des *Fleurs de la mi-mai*. Tout le monde semble vouloir avoir raison dans cette histoire de malheur, comme s'il y avait*

une logique dans l'épreuve. Curieusement, dans ce texte de livraison directe, je change les prénoms, j'invente des noms, Garance, le docteur Thomas Woolfe, le docteur Machin, mademoiselle Fracas. Après le refus de ce roman, roman premier ou roman dernier, il me fut dit, oralement, que c'était « cruel pour les autres ». Ils voulaient *Louise*, ils l'ont eu. Ensuite j'ai écrit *Lukas*, ensuite j'ai écrit *Une vie de chat*, ensuite j'ai écrit *La Fête des mères* et maintenant j'écris *Sept romans, roman.*, j'écris, c'est mon métier, mon appel et ma vie. Je me dis que, dans ce texte en cours, le brassé, l'au secours, m'emportera. Les tableaux modernes que j'avais mis en vente, « au mieux », comme on dit, n'ont pas fait le dixième de leur valeur. Je vais donc vivre de la vente de Petit-Pont, pour ne pas avoir à demander de l'argent au nouvel éditeur, trop de rigueur sans doute, c'est ma ligne de vie, je m'y suis tenu, je m'y tiens, je suis harassé. Je ne sais plus si c'est le texte ici en cours ou si c'est ma santé. 18 heures, il fait nuit. J'attends le jeune homme, le très jeune homme, le trop jeune homme ? *Jeudi 13*, tard dans la nuit. J'ai parlé devant un large auditoire de jeunes filles et de jeunes gens, du « langage ». Ce fut fervent, frustrant. Comment dire le double tranchant des mots, le perpétuel inachèvement, la jubilation, l'offrande et la sanction ? Sans la présence de Jean-Luc & d'Hervé, je n'aurais pas tenu le coup, les forces me manquent.

Semaine 12.

Vendredi 14 novembre, j'ai vu Suzanne qui m'a apporté du travail de frappe. J'ai vu Dominique qui a emporté le travail que Suzanne avait apporté, c'est le grand chantier, la boue, rien ne s'élève encore. Je suis épuisé, changement de fuseaux horaires, changement de climat, confrontation avec la réalité des *Fleurs de la mi-mai*, impression de mort qui rôde. Je ne veux pas que ce soit la fin, je veux écrire, tenir. Ce que devient la France, aussi, m'effraie. *Samedi 15*, je ne dors pas, il est 5 heures du matin. L'effet du voyage à Turquoise, manque d'exercice pour mon corps, lumière funéraire de Paris, grisaille, un mauvais air du temps, et l'idée fixe du roman en cours, tout cela m'abat, m'empêche de dormir. Je retrouve ce bureau avec gourmandise. 11 heures du matin, je suis allé passer un bon moment avec Charli à l'ouverture de son magasin. On l'opère lundi. Je ne serai pas là la semaine prochaine pour lui rendre visite comme il le fit si fidèlement avec Fanny quand j'étais à l'hôpital Duval, il y a deux ans, et chaque jour, depuis, une présence intense. Chaleur, humour, rigueur, ténacité, ils, me tiennent à bout de bras, la vertu du clan. Vers midi, j'irai avec Jean-Luc & Hervé aux Puces, pendant quelques heures, il pleut. *Les Fleurs de la mi-mai* est un texte éventré auquel il me faut redonner forme d'ensemble sans y toucher vraiment. Comment pouvais-je me sentir si abandonné alors qu'on était nombreux autour de moi ? Le texte cependant constate. Comment faire pour que le constat ne soit pas pris pour une rancune et l'aveu pour une plainte ? Je corrige sans pour cela punir ou sanctionner, pour une petite idée du désarroi qui anime celui qui veut renaître. Aux Puces, je ne dois rien acheter, je mange déjà Petit-Pont, je dévore mon jardin. *Dimanche 16*, hors de moi, la correction des *Fleurs de la mi-mai* m'arrache la peau, m'arrache le coeur, m'écoeure, je suis écoeuré. L'intrusion de *Louise*, de ces premiers chapitres qui m'ont précipité, de ces aveux qui m'ont poussé à bout et à bas, me ravit, pertinence, retour au romanesque, et me blesse, danger, paroles, art, des mots pour clamer. Je ne sais pas si j'aurai la force de partir pour Amsterdam. Je ne suis plus vaillant comme avant. La publication du *Jardin d'acclimatation* en néerlandais ne me fait même plus cet élémentaire plaisir que j'ai si longtemps attendu avant, avant l'accident. Je me fâche facilement, je m'emporte, c'est la petite mort, l'obstination. Il est 20 heures, j'attends Emanuel, nous allons dîner ici. Demain, on opère Charli, Fanny est inquiète, j'ai essayé de trouver, à plusieurs reprises, aujourd'hui pour elle, les

mots, l'obstination. Il est 20 heures, j'attends Emanuel, nous invitent, je ne les ai pas trouvés¹⁷, je suis hors de moi. *Lundi 17*, j'ai manqué de patience, hier. Toutes sortes de frayeurs m'animent, m'agitent, me secouent. Je fais des rêves déchirants dont je ne me souviens pas. Je me réveille pantelant avec au ventre comme un noeud. Je ne veux pas de la rancune. Je me croyais seul au moment de l'accident et j'étais nombreux. Je n'ai jamais pu ni voulu croire que la morale réelle, l'exercice pratique de la vie, c'était le chacun pour soi. Et en cas d'exception, l'amitié. 23 heures, je suis allé au théâtre, je me suis forcé. Non par mondanité, mais par besoin de rester en circulation et de ne pas trop m'extraire de la ronde grotesque et nécessaire, afin également de me montrer vivant, et par curiosité de la pièce qui était donnée, fort bien jouée au demeurant. C'était grand soir, il y avait le beau monde des vieillards, des académiciens, des anciens ministres et des acteurs sur le retour. J'étais assis à côté du médecin de garde, un bon vieux gros en veste de cuir brun et noeud pap. Dès qu'il bougeait le cuir crissait, je ratais une réplique. Derrière moi un couple. Une jeune « vieille belle » et un vieux « jeune beau », bedonnant, décorations, il flatulait, l'air empestait. Entre le cuir qui crissait et l'odeur virevoltante des pets, j'ai flanché. Je suis parti à l'entracte, pour retrouver Tybalt, le bureau et *Billy B*. J'ai failli mourir d'avoir voulu conter des histoires, j'en meurs, nous sommes tous en train de mourir, j'ai seulement une longueur d'avance. Je suis ivre de fatigue, la France crisse et pète, elle est éperdue de satisfaction, perdue, pauvre auteur de la pièce, l'insolence ne passait plus. *Mardi 18*, fin de journée, Charli a bien réagi à l'opération. Tybalt est déjà chez Fanny. Je pars pour ces cinq jours sans aucun plaisir, avec même de l'appréhension. Paul m'a appelé hier, je lui ai tout de suite parlé du projet de *Sept romans, roman*. Il m'a tout de suite dit être pressé. Pourquoi m'appelait-il ? Mes projets l'ont toujours indifféré. Tout me lasse et me navre. En première page du journal, la photo d'un homme dans une flaque de sang. Toutes les fourberies sont au pouvoir, les plus extrêmes au même titre que les plus académiques. Je pars et j'ai froid, j'ai de la lassitude de tout. *Mercredi 19*, 2 heures du matin, encore une fois réveillé en sursaut comme chaque nuit depuis mon retour de Turquoise. Là, je venais de me dire *et c'était de la vie qu'il vivait, de la vraie vie, pas de la fiction*. Le rêve, brusquement, me donnait le rappel et m'ordonnait de me lever, pour venir noter ici, en temps réel. Dans le rêve, une tour, le pourtour, tout en haut, à niveau de toiture, était aménagé de manière très moderne. Un prince et ami se préparait pour un dîner « dans les profondeurs », nous étions en retard. « Je partirai le premier », me disais-je, « il y a une présence ici qui me chasse et me commande de rentrer chez moi. Je partirai avant lui. Je ne peux plus être qu'à mon bureau. » Il fut alors question de changer mes chaussures, nous sommes descendus, descendus, nous sommes entrés dans la salle du concert par le troisième balcon où des gens, fort élégants, vautrés car il n'y avait pas de fauteuils, écoutaient la musique en faisant du bruit parce qu'ils avaient faim. Il nous fallait rejoindre nos places à l'orchestre. Je le suivais dans l'escalier, velours rouge, torchères, parfum subtil, éclat de la musique, harcèlement de petits bruits, rires, toussotements, soupirs, éclats de retrouvailles, et je me dis que je devais quitter la fête, que le bureau m'attendait, que je devais noter *et c'était de la vie qu'il vivait, de la vraie vie, pas une fiction*. J'ai essayé de me

¹⁷ Vraisemblablement erreur de transcription typographique. La phrase manque ainsi de sens.

L'original manuscrit est : *Il est 20 heures. J'attends Emanuel. Nous allons dîner ici. Demain, on opère Charli. Fanny est inquiète. J'ai essayé de trouver, à plusieurs reprises, aujourd'hui, les mots qui tempèrent et qui aiment, les mots qui calment et qui invitent. Je ne les ai pas trouvés. Je suis hors de moi.* Les paragraphes, bien marqués entre chaque date dans le manuscrit, ont été éliminés volontairement par l'auteur par des flèches à la plume sur le tapuscrit. Celui-ci porte en outre quelques corrections intéressantes pour l'évolution de la tension nerveuse que rend le texte : *Il est 20 heures, j'attends Emanuel, nous allons dîner ici. Demain, on opère Charli, Fanny est inquiète, j'ai essayé de trouver, à plusieurs reprises, aujourd'hui, pour elle, les mots qui tempèrent et qui aiment, les mots qui calment et qui invitent, je ne les ai pas trouvés, je suis hors de moi. Lundi 17 [...].*

rendormir. J'ai regardé l'heure, 2 heures, il fallait que je me lève, un café attend. 23 heures, Anvers, hôtel Crest, chambre 816, vue imprenable sur l'autoroute, il pleut, je n'ai rien vu de la ville, accueil mome, conférence molle. avec courant d'air dans les reins, sous une verrière, la pluie crépitait. Vivement Amsterdam où je fus si heureux, ma ville de poupée, souvenirs de grands poupons, Peters, Lammert, Klaus. Je ne vais pas dormir une seconde ici. Demain Bruxelles. L'attachée de presse qui m'accompagne a une Skoda tape-cul qui ne tient pas la route. Elle roule à toute vitesse sans regarder devant elle. Elle est pressée, son travail l'ennuie, elle ne veut même pas que j'essuie le pare-brise. *Jeudi 20*, Amsterdam, hôtel American, chambre 306, le piège, minuit. Après Anvers, nuit blanche, des journalistes le matin, en route pour Bruxelles, un débat encore plus terne dans une autre librairie, l'attente pendant une heure d'un journaliste qui n'est pas venu, une rencontre avec un autre journaliste et, vite, il fallait attraper le train pour Amsterdam, ville que j'ai tant aimée et où je fus heureux en amour. Il ne faut jamais revenir dans des villes chéries. Il fait froid, je titube. Les jeunes éditeurs du *Jardin d'acclimatation* n'ont pas compris l'accident, ses effets, ma fatigue, mes efforts, mon désir fou de me remettre en circulation. Ce voyage est au-dessus de mes forces, on me traîne comme un vieux chien. Demain, deux entrevues avec des journalistes et une conférence à l'Institut français, le soir. Samedi, une entrevue avec un journaliste, une signature à Rotterdam le matin, une signature à Amsterdam le soir. Retour dimanche. *Billy B.* attend dans mes bagages que je m'occupe de lui et relise son histoire, son attente comme un reproche. Je suis devenu vieux, d'un coup, quand l'un des jeunes éditeurs à qui je parlais d'un fils d'éditeur d'Amsterdam qui avait été un heureux amant m'a dit « oui, je connais son père, il est encore beau ». Il parlait de mon amant d'autrefois. Je pourrais être le père de ces jeunes gens qui m'éditent, l'histoire pourrait être belle. En sortant du restaurant j'ai vu mon visage dans un miroir et j'ai eu peur. Je les avais invités à dîner et ils ne m'ont pas dit l'élémentaire et courtois « merci ». Cette chambre est un placard de luxe. J'ai pu difficilement ranger mes affaires, tout juste mes vêtements et sortir quelques objets de toilette, le lit est aussi étroit qu'un lit d'hôpital. Tout le monde s'inquiète de savoir qui va payer l'addition. Je la payerai. Je ferai mon travail. Je ne leur parlerai plus sur un ton amical. Je ferai ce que j'ai à faire, dignement. Parler du *Jardin d'acclimatation* m'est pénible. J'avais vraiment quelque chose au cerveau. Le kyste est là, il me ronge. Je ne veux pas devenir fou. C'est chacun pour soi, partout. Demain, il me faudra faire aussi avec les minauderies, les officiels. Je me faisais un régal de ce voyage. J'allais retrouver cette ville innocente où je vivais à corps perdu, de bien brèves rencontres, J'ai parlé avec coeur et clarté à Anvers et à Bruxelles. Je parlerai demain avec probité et netteté. Je n'ai en fait aucun commentaire à faire. J'ai vieilli d'un coup depuis l'accident. Il ne me reste qu'un peu de « mémoire profonde » et de « vouloir écrire », aller au moins jusqu'au bout de *Sept romans, roman.*, on verra après pour la suite et la fin, combien de temps ça durera. Dès que je sens la cupidité, la rancoeur chez quelqu'un, je me ferme. Demain, si j'ai un moment, j'irai un peu marcher dans la ville.

Semaine 13.

Vendredi 21 novembre, je ne suis plus fait pour aucun voyage sinon celui de l'écriture. Me voici donc froissé avec les jeunes éditeurs, je me tiens à leur disposition, c'est tout. J'ai encore une fois trop vite trop donné. On va encore dire qu'on ne peut rien me dire, que je suis impossible. Je ne supporte aucune inattention, aucune impolitesse, aucun manque à la courtoisie, je ne transige pas. Pour l'exploit de ces jours, je ne suis pas de la race des voyageurs de commerce de la culture. Les paroles sont dans mes romans, Les retrouvailles avec Amsterdam, comme un ultime voyage, me disent que la jeunesse jeune, les rêves d'adolescent sont finis, que je suis entré en âge, le pire,

celui que l'on découvre après avoir frôlé la mort. Dans quelques minutes, je monterai en scène à la Maison Descartes pour parler en public. Comme d'habitude, je n'ai rien préparé. J'oublie tout, je plonge, qu'ils soient dix ou cent, c'est le même dialogue si le dialogue se peut encore. Pendant ce temps, *Billy B.* attend dans mes bagages que je m'occupe de lui. Je suis né ainsi, coupé, coupant, toujours renaissant. Je n'arrive même pas à ignorer celles et ceux qui manquent de rigueur, de netteté, d'honnêteté. Les mots me sont doux quand ils jouent en parlant. *Samedi 22*, je repars demain, tant mieux. Il ne faut jamais revenir dans une ville chérie. On m'a traîné comme une vache, chaque jour, depuis quatre jours. Je ne parle plus à mes bien jeunes et grossiers éditeurs. Hier la conférence fut vivante, murmurée. J'étais dans un courant d'air, j'avais froid, froid dehors et froid dedans, froid à l'âme. Tout cela me conduit à la limite d'un épuisement qui pourrait m'inquiéter si je n'avais pas à achever ce roman en cours. Vivement le retour, le bureau, le texte, l'encre et surtout n'avoir de comptes à régler qu'avec des pages. Je ne suis plus physiquement mobile. Il est 20 heures, je vais aller tituber un peu dans les rues en prenant bien garde aux trams et aux bicyclettes si je traverse une rue, si je longe un canal, si j'interroge cette ville où je fus insouciant. *Dimanche 23*, retour à Paris, le courrier accumulé, un goût de cendres, aussi, dans la bouche. Samedi prochain je dois aller à Toulon pour une « fête du livre ». Ce n'est plus la fête. Tybalt restera la semaine chez Fanny & Charli, il tiendra compagnie à Charli qui est convalescent. J'ai réglé le problème du courrier. Il me reste à retrouver *Billy B.* et *Les Fleurs de la mi-mai*, il me reste aussi à m'isoler plus farouchement encore si je veux tenir le coup, le coup du texte en cours et le coup de l'accident. Tard, d'où vient que je n'ai jamais aimé que l'on m'aimât ? Il y avait de l'amour, à Amsterdam, ces jours-ci, autour de moi, cela m'était insupportable. *Lundi 24*, sommeil habité de rêves colorés, c'est toujours une fête de famille à Condom ou à Vétheuil, fête contrariée par des oublis. La nuit dernière, on devait se déguiser, j'avais laissé mes chaussures à Paris, je repartais pour Paris, c'était absurde. L'aventure pour moi est terminée. Je n'entends que des promesses, des ricanements, des mensonges. Je ne suis pas si fou que ça. Le monde a réellement capoté, l'ignominie fait vraiment la loi. Ne me restent que le territoire de ces pages, quelques rares amis, une foule de lectrices et de lecteurs inconnus, un chat, un bel appartement où me terrer, de quoi payer les factures, ne rien mendier grâce à l'argent de la vente de Petit-Pont, et *Les Fleurs de la mi-mai*, texte allusif, incohérent, parfois fulgurant, le centième du millième de ce que j'ai vécu dans l'effroi. *Mardi 25*, il est question, dans Stendhal, de ceux-là qui rêvent de faire le mal comme à plaisir. Je doute de l'entreprise de *Sept romans, roman*. Je me figure un refus, un rejet. Tout flanche avec *Les Fleurs de la mi-mai* même si *Louise* et *Billy B.* y font figures romanesques, c'est presque rassurant, pourquoi ? Le *dire-je* ne serait-il qu'un jeu de plus, jeu dangereux ? Je ne supporte plus l'état dans lequel je suis tenu, cet équilibre qu'il me faut trouver à chaque pas, cette main gauche qui ne répond plus exactement à l'appel, ce vertige qui me tient la tête, cet appartement que je range à en avoir un autre tournis, cette image qu'il faut que je renvoie aux autres, cette société qui flatule alors que tout bascule, ce métier d'écrivain qui m'arrache le coeur, ce chat dont il faut que je m'occupe afin d'être un digne compagnon, ces années de jeunesse que j'ai pleinement vécues et qui miroitent dans ma mémoire, cet hiver qu'il va falloir traverser, ces bonheurs et ces bons heurts que je ne sais plus vivre pleinement, cette colère fervente qui me vient du père, cette musique solitaire de l'isolement qui me vient de la mère, ces rumeurs qui circulent à mon sujet, j'ai l'impression que je ne vais et ne veux pas faire encore un long chemin. Il y a de la mise à mort dans l'air, c'est l'air du temps, une impression, peut-être, seulement. Je n'ai pas dit l'essentiel dans *Les Fleurs de la mi-mai*, j'étais effrayé par ce qui m'arrivait. L'essentiel se nicherait-il dans le mythe ou la farandole ? *Mercredi 26*, 2 heures du matin, je me suis couché tôt pour me lever tôt. J'ai fait un rêve de balade à bicyclette dans une station balnéaire. Nous étions trois, mes frères qui ne faisaient qu'un et mon père qui nous

demandait d'aller moins vite. Nous nous sommes perdus dans un arrière-pays qui ressemblait à la vallée de Petit-Pont. J'étais en tête, je donnais la direction, je me suis senti coupable de cette perdition. Je me suis réveillé, il était deux heures moins cinq, neuf heures du matin à Turquoise, je suis toujours décalé. 3 heures du matin, j'ai corrigé quelques pages, je vais me coucher. 4 heures du matin, je ne peux pas me rendormir, je sors. 5 heures du matin, je suis allé dans un bar de garçons ouvert toute la nuit, j'ai bu un Bali et j'ai regardé les autres. Qui donc m'a appelé vers 10 heures du matin ? Qu'ai-je répondu ? Ce roman me gobe. 16 h 30, Charli est convalescent, nous avons fait un petit tour dans la rue. J'ai pris rendez-vous avec le vétérinaire pour faire castrer Tybalt mardi prochain. Je vais à 18 heures fêter la Légion d'honneur de Georges, je retrouverai des amis et mon nouvel éditeur. Plus tard, je revois le jeune homme. Il passera la nuit ici, j'ai déjà préparé le petit déjeuner. Et le roman, pendant ce temps-là ? Je voudrais tant faire des pas de géant. Jeudi 27, foule chez Georges qui fut un de ceux qui m'ont toujours dit de *continuer*. Plus tard, le jeune homme était souffrant, j'étais ivre de fatigue, nous avons quitté une belle représentation de théâtre à l'entracte. Il est rentré chez lui, je suis rentré chez moi. Encore un rêve, j'avais vendu Petit-Pont la piscine vide, quelqu'un avait plongé, d'où accusation, procès, trois accusés, mon père, un frère pour les deux comme dans le rêve d'hier et je me suis réveillé, deux heures du matin, neuf heures à Turquoise, je suis toujours décalé. Ce soir, présence amicale chez le nouvel éditeur pour le pince-fesses organisé à l'occasion au prix de l'Académie française décerné à Jean-Pierre, l'ami écrivain qui m'a toujours dit « je t'aime bien quand même ». Les journées raccourcissent, je cours après le temps du roman, buté, harcelé, obstiné, amoureux d'une cause perdue d'avance, gagnée en soi si je m'en tiens à la trajectoire du désir et du lien.

Semaine 14.

Vendredi 28 novembre, j'abandonne et je continue, j'ai besoin de cet abandon pour continuer, j'ai, aujourd'hui, fait parvenir à mon nouvel éditeur deux photocopies de *La Fête des mères* déjà en partie corrigées. L'univers des *Fleurs de la mi-mai* est insoutenable. Le texte est à peine cohérent et surtout ne dit pas la vérité dans toute son horreur, ce qui devrait être la vertu du roman lorsqu'il se confond avec le journal intime et inversement. Je suis allé hier à cette fête pour Jean-Pierre, il était heureux de ma présence. J'ai pu parler à Georges décoré la veille, je lui ai dit mon projet. Il s'est montré attentif comme il le fut toujours, et pessimiste quand il m'a parlé de l'édition, des livres, de la voie à suivre devenue étroite, « ne te bats plus », m'a-t-il dit. Je vais donc achever *Sept romans, roman*. et donner *La Fête des mères* en même temps. C'est fait. Je me sens mieux, moins pressé et anxieux. Je viens d'en parler avec Jean-Luc au téléphone, j'ai besoin de me sentir entouré et nombreux. Faut-il enfin que j'admette qu'une part de moi-même soit tenue dans l'ombre ? Demain, je pars pour la province, deux jours, une « fête du livre ». Il faut que je me calme et que je m'accepte, que je me réjouisse aussi, un peu, que je tienne compagnie à Jocelyne qui se trouve dans le même état que moi il y a deux ans, loin de Paris. Il faut que je lui écrive. J. m'a demandé des idées pour un manifeste, je viens d'aller les poster. 21 heures, nuit noire. *Samedi 29*, en province, Grand Hôtel, chambre 316, un désordre de papiers à fleurs, fleurs différentes sur chaque mur, les rideaux, le dessus-de-lit, la moquette, une rose dans un grand vase. Les « rencontres littéraires » ne sont qu'une vulgaire foire, vendre, vendre, vendre, bruit, sono, foule, même pas, ou si peu, la possibilité d'échanger quelques paroles avec telle lectrice, tel lecteur. Je décide hier de ne plus me plaindre, de ne plus être intransigent et, déjà, je suis en colère, un pas en avant, trois pas en arrière. Il y a du bonheur dans le regard de ceux et celles qui viennent. Ils ont vu l'auteur, alors ? *Dimanche 30*, j'ai cassé mes lunettes. À l'aéroport de Marseille, on a contrôlé mon identité. Trois jeunes soldats en treillis, armés de mitraillettes, m'encadraient en

triangle. Au moindre geste, au moindre mot, ils auraient pu tirer, j'y ai pensé toute la nuit, rêve fixe, cauchemar, je n'ai pas dormi une seconde, je ne devais surtout pas bouger, pas dire un mot. J'ai attrapé froid, je tousse, je crache, je me soigne tant bien que mal. Je rentre ce soir à Paris. Je ne veux plus de ces foires même si, finalement, elles sont une joie pour les passants et les passantes célibataires, tant de fois on m'a dit « j'ai tout lu de vous » ou « continuez » ou encore « j'ai besoin de vous », cela devrait justifier l'absurdité de telles manifestations. J'ai livré *La Fête des mères* au nouvel éditeur, et je vais achever *Sept romans, roman.*, avec le sentiment de l'interdiction de tout journal intime. *Les Fleurs de la mi-mai* et *Carnet de bord* sont des textes interdits, il ne faut pas toucher à la peau de la personne mais faire semblant avec des personnages. Une vieille star est la marraine de ces rencontres littéraires, on attendait en vedette une éternelle grande danseuse qui a écrit ses mémoires, un publicitaire véreux donnait hier une conférence, la fiesta sans âme. A chaque fois, je me dis que c'est la dernière fois, il est 11 heures du matin, on m'attend au stand pour la vente de petits pains. *Lundi le 1^{er} décembre*, j'ai une bonne grippe. Vraiment, cette ville de province, c'était la foire et les courants d'air, le brouhaha et n'importe quoi. Charli a lu *La Fête des mères* avec passion, il me l'a dit. Je continue *Sept romans, roman.*, j'ai achevé aujourd'hui *Les Fleurs de la mi-mai*. Le roman, c'est l'illusion. Il est bon parfois de faire fausse route. Je continue, j'y crois, malgré tout, malgré la foire. Je vais me tenir ici l'hiver durant, bien au chaud, tisanes, oranges pressées. Les deux dernières nuits, j'ai fait des cauchemars grandioses, des superproductions. *Mardi 2*, je me réveille brusquement, il est exactement 2 heures du matin. Trois semaines plus tard, décalage, je me réveille ici à l'heure de Turquoise. Je suis secoué, debout, assez heureux finalement d'avoir quitté le cauchemar en cours, tout comme je suis heureux d'avoir achevé la relecture hasardeuse et cruelle des *Fleurs de la mi-mai*. J'aborde *Lukas*. Tybalt a été castré aujourd'hui, il titube. Moi, je soigne ma grippe et somnole, moi, je. *Mercredi 3*, bientôt 20 heures, j'attends le jeune homme, nous allons dîner ici. En relisant les premières pages de *Lukas*, je me rends compte du tort que j'ai toujours eu d'écrire à voix haute, d'où la ponctuation, phrases cassées, brisées, haletantes. Je relis pour la lecture et son flux, pour le détail révélateur également. Suzanne m'a apporté la frappe du *Souper des loups* et a emporté *Les Fleurs de la mi-mai*. Je viens de parler à Dominique qui est en train de préparer *Drummond*. Tout va, lentement, même si le projet de *Sept romans, roman.* est amputé de *La Fête des mères*. On verra, je ferai aller. *Jeudi 4*, le jeune homme n'est pas venu, un de ces rendez-vous manqués qui me marquent au fer chaud. J'ai dîné seul à la table mise pour deux et je me suis couché pour une nuit de fièvre et de cauchemars. Tybalt hiberne dans son coin. Le roman livré à l'éditeur, je me sens quitté, évacué, il y a eu grande rafle en moi. Reviennent les souvenirs d'un de mes frères m'ordonnant d'écrire à son épouse afin de lui demander pardon. Pourquoi ? Je l'ai fait. Ladite épouse aussi, fouillant ma chambre d'hôpital, placards, partout, afin de retrouver les gants qu'une de ses soeurs avait, croyait-elle, oubliés. Et mon père, pendant des années, disant « tu ne sais pas comment elles me traitent, leur arrogance ». Maintenant seulement, je comprends. La cruauté, combien de fois ai-je pu l'écrire, va se nicher jusque dans l'affection, alors elle devient indécélable. J'ai froid.

Semaine 15.

Vendredi 5 décembre, je tousse, je crache, je pleure, j'éternue, j'ai la bouche en feu, j'y vois de moins en moins. Le téléphone ne sonne pas. Je relis *Lukas*. A nouveau je me dis que le vrai projet est là, sentiment qui va de pair avec celui de fin de partie. Les nuits sont dévalantes, comme une descente à skis, de la neige profonde puis brusquement des plaques de verglas et l'abîme. Je passe mes nuits à me dire, en dormant, que je ne dors pas. *Samedi 6*, les nuits sont effrayantes,

cauchemars aidant, le grand jeu de la peur, des hantises, des douleurs. J'essaie de prendre tout cela avec rigueur, de me parler de meilleurs jours à venir, mais l'isolement est tel, l'actualité pire, on a tué ce jeune étudiant. Heureusement que j'ai Fanny & Charli, je peux compter sur eux. Le combat est quotidien et désespéré. Tout est bafoué, je saigne du nez, c'est dégoûtant. *Dimanche 7*, encore une nuit terrible, secouée, souffrante. Je n'ose même pas écrire à Claude, mon docteur, pour lui dire que rien ne va plus, tout m'intimide et me lasse. Impossible de savoir si je me suis coupé du monde ou si le monde s'est coupé de moi. C'est ce que Lukas, dans *Lukas*, appelle *la fabrique du fou*. Je veille à chaque page de ce roman, je m'y accroche inespérément, il n'est pas fou, le fou, on le fabrique tel, j'aurai le premier mot, je l'ai écrit cent fois. *Lundi 8*, le territoire des cauchemars est désertique, cendres et terres grises. Si je me tourne sur le ventre, j'ai l'impression que des sables mouvants vont m'ensevelir et je ne peux plus respirer. Je reste dans la position du gisant, nuque calée, mains croisées sur le ventre, bouche bée avec la certitude de ne pas être en train de dormir alors que je dors, gorge sèche, névralgies faciales. J'attends, aussi, maladivement, que le nouvel éditeur me dise sa lecture de *La Fête des mères*. Je me souviens de mon père qui, pour expliquer sa solitude et son attitude envers moi, disait qu'enfant il avait perdu toute spontanéité. *Mardi 9*, à peine un mieux, toujours aucune nouvelle de l'éditeur concernant *La Fête des mères*. *Mercredi 10*, j'ai un peu dormi, pour de vrai, enfin. Toujours aucune nouvelle concernant *La Fête des mères*, triste jeu. Quelles raisons vont-ils invoquer pour expliquer ce retard ? Il est 13 h 30, on doit me téléphoner avant 14 heures pour me dire si je suis le lauréat du prix « Trente millions d'amis » pour *Une vie de chat*. Je suis là à ne même plus m'inquiéter ou virtuellement me réjouir. C'est plutôt un jour de deuil si je lis l'actualité et un jour de labeur si je m'en tiens à nouveau, farouchement, à *Sept romans, roman*. et à la relecture de la fragile fable qu'est *Lukas*. *Jeudi 11*, lauréat du prix, un moment amical avec le jury. Suivi d'un passage chez ma dentiste. Retour à la maison, coup de téléphone d'un de mes frères, réaction funèbre, je ne veux plus rien savoir d'eux. Puis long coup de téléphone du nouvel éditeur, tout cela est touchant, ce ne sont qu'enfantillages et amour mal exprimé. J'ai encore une fois attendu le jeune homme, il n'est pas venu, je suis allé au bordel, et j'ai dormi pour la première fois depuis un mois, j'ai récupéré. Il est 19 heures, la nuit est tombée. Tybalt dort, il fait bon dans l'appartement. Il faut que la fin soit douce. Je me crève les yeux en relisant *Lukas* et, si je ne relis pas quelques pages chaque jour, je me sens coupable. Cette culpabilité m'a toujours coupé des autres, elle me tient. Il faut de l'ouvrage. On publiera certainement *La Fête des mères* à part.

Semaine 16.

Vendredi 12 décembre, j'ai revu Claude, mon docteur. Nous parlons politique ensemble. Dès que je suis avec lui, je vais mieux, j'oublie les maux et nous faisons le tour de l'actualité. Incohérent, je livre par bribes mon actualité intérieure, les rages, les sentiments d'outrages, le désir d'une plus grande justice, tout ce qui m'anime en fait. Sur *Lukas* je fais un travail de fourmi. Je suis incapable de dire d'où vient le charme de ce texte allusif. *Samedi 13*, longue journée aux Puces, jusqu'à la nuit, avec Emanuel. Je le sens à ses projets livré et cela m'enthousiasme, amitié de bonne humeur et de rigueur, retrouvée, féconde, exemplaire. Alors la vie chatoie un peu. Un peu, du royaume des plus ou moins handicapés, c'est beaucoup et jamais assez. L'écriture, si elle est vraie, ne distingue pas le grave du plaintif. Ou alors, on triche. On épate. *Dimanche 14*, Fanny & Charli sont venus prendre le thé avec leurs meilleurs amis. J'avais décoré la table et commandé un grand gâteau au chocolat avec pour inscription *amitié*. Le jour est tombé comme une feuille morte, le jour est passé comme un train bondé de voyageurs en partance pour des séjours lointains. Je ferais n'importe quoi pour une image. L'enfant, en moi, ne sera jamais sage. J'ai

retrouvé du sommeil. Je considère mieux le privilège qui m'est donné de vivre encore et d'écrire, je, je, et je. Il y des tendresses fugitives dans Lukas, il n'y a que ça, texte fragile et parfois insolent. Dès que j'y touche, il se rétracte, il réagit à vif. *Lundi 15*, il pleut, c'est toujours tard le soir quand je me mets à ces lignes. Depuis deux nuits, je dors, je rêve, je récupère, je me recompose un univers. Je fais mieux avec le handicap. Le bonheur, c'est avant tout d'être en vie. Je fais avec la lenteur, les maladresses. Le vertige devient une habitude. Tout va, du verbe aller. Je retrouve dans *Lukas* des pages de *Billy B*. Ce sont d'autres pages, pourtant ce sont les mêmes. Chaque personne est son propre roman, chaque personnage impose son histoire. Si *Sept romans, roman.*, est amputé de *La Fête des mères*, j'intitulerais l'ensemble *Romans, un roman*. On verra, du verbe voir, ma vue baisse, l'esprit est de nouveau à vif. *Mardi 16*, je prends du retard, sur *Lukas*. J'aurais tant voulu, ici, à ces lignes de *Carnet de bord*, pouvoir livrer le secret de chaque histoire, de chaque image, de chaque recoin du texte, tant ce tissu ne se trame qu'avec le quotidien, choses vues et entendues, choses qui ont effleuré, ému, parlé et qui parlent à leur tour dans le champ clos du roman en cours, au fur et à mesure. J'aurais voulu, ici aussi, à ces lignes trop encrées de je direct, dire l'actualité d'un seul jour, l'immensité d'un seul jour. Le journal ne serait qu'un caparaçon, une surface, un curieux dû quotidien, encore plus suspect s'il n'a pas de visée que s'il a une volonté d'étonner et de démontrer je sais trop quelle sagesse, la parade. La solitude est sans fondement, elle n'a pas de fond, on coule, on sombre, ça durera ce que ça durera. Il serait peut-être temps de considérer que les politiciens abusent le peuple et ne l'amuse plus. *Mercredi 17*, c'est décidé, j'en ai longuement parlé avec Dominique qui m'apportait *Lorsque le soleil tombe, Drummond*, et qui allait emporter *Le Souper des loups*, le roman *La Fête des mères* sera publié dans un premier temps, et je proposerai l'ensemble des autres textes sous le titre de *Romans, un roman.*, ainsi je serai à la fois dans l'exercice social et fidèle au projet sans pour cela transiger. J'ai retrouvé ale sommeil. Claude, mon docteur, avait raison, j'hiberne, au calme et à la réflexion. *Jeudi 18*, 18 heures, place du Palais-Royal, la pluie, des bannières, des lampions, une « manif » d'artistes. La culture est un ministère au sens le plus spirituel. Il y avait manifestation, la foule donnait le *la* à l'aigu et au grave, bel unisson, grave colère. Un sentiment, pour moi, aussi, fondu, perdu dans la foule de ne plus être de la génération qui monte et, cependant, j'ai toujours le front de mes vingt ans, je demande encore audience, respect et amour. *Lukas*, texte cristallin, est parfois insolent, la belle insolence de Garance dans *Les Enfants du paradis*¹⁸, c'est toujours le tout début de tout.

Semaine 17.

Vendredi 19 décembre, à nouveau mauvaise nuit, rêves inextricables. Et, jour sombre à régler une multitude de petits problèmes, crayons, encre, enveloppes, timbres, yaourts, oranges, aspirine, nourriture pour le chat, cartes de voeux, le bel achat d'un dessin bolognais du XVII^e, de vieux livres pour la bibliothèque d'Emanuel dans sa; maison du Sud, tout Rousseau dans un piètre état avec un manquant, cela vaudra pour le geste. *Samedi 20*, j'ai fait faire une carte de Noël. Avec un texte, adieu 86 et bonjour 87, ce que j'ai achevé, ce que je vais entreprendre, une carte de passage de gué annonçant, dans le lot d'informations, la séparation d'avec Petit-Pont car on m'écrit encore là-bas. J'ai retrouvé de la ténacité, j'ai repris du crin, j'aurai du cran, ce qui m'est arrivé il y a deux ans est somme toute banal. On veut les gens, vivants, comme avant, tout de suite, ou morts, tout de suite, c'est plus facile pour l'oubli. J'écris ceci sans aucune amertume, comme Louise dans *Louise*. J'ai vu un beau film hier. Je titube un peu moins après les projections. Je dors comme une

¹⁸ Film merveilleux de Marcel Carné et Jacques Prévert.

pierre, une pierre qui ferait des rêves. *Dimanche 21*, 23 heures et des poussières, comme dirait Lukas. J'ai passé la journée avec Emanuel, aux Puces d'abord où j'ai rêvé avec lui de sa nouvelle maison, de beaux objets, de beaux tableaux qui me font songer à des temps anciens, au goût farouche, subtil et féroce, comment dire que ces temps me parlent présentement et que ces époques lointaines me sont mémorables. Ensuite chez un libraire ami où nous avons vu une édition originale complète de l'*Encyclopédie* de Diderot. Puis chez une amie qui vend de la musique pour voix exclusivement, nous avons choisi tant d'interprétations, ce qui rend infini, que j'en avais le tournis. Le temps de passer chez lui déposer nos trouvailles, nous sommes repartis pour dîner en famille avec la tribu, René, Eliane et Isabelle. C'est le premier jour depuis deux ans que je n'appelle pas Fanny & Charli, je m'en veux, j'ai peur de leur inquiétude. Il est trop tard pour les appeler maintenant, leur donner signe de vie. J'ai un cadeau pour Charli. *Lundi 22*, c'est fou ce que les jours parlent si on les interroge. J'écris comme le Lukas de *Lukas*. J'ajouterai, et c'est déjà trop, c'est fou ce que les jours sont féconds si on veut les noter. *Mardi 23*, j'étais dans une prison colorée, dans un pays lointain. Je n'étais ni prisonnier ni visiteur, j'avais simplement le droit d'être là. Tous les prisonniers parlaient espagnol. Il y avait un poète anglais et des femmes venaient chercher les paroles de ses chansons. J'étais le seul à le comprendre, j'essayais de les traduire. Elles étaient d'une beauté définitive, poèmes cinglants, chansons pleines d'émotion. C'était trop, je me mettais à tousser, je me réveillais en toussant, puis je regagnais la prison et le rêve. Je ne me souviens plus des textes des chansons. Ils étaient parfaits, je toussais, me réveillais, et tout recommençait. Hier au self-service, un de mes neveux s'est approché de moi, je lui ai fait signe d'arrêter. « Alors, je m'en vais ? » « Oui, il vaut mieux », je n'ai plus rien à lui dire, lui et leur dire, eux, la famille, les manquants. Hier j'ai vu un film troublant. Hier j'ai rencontré un jeune homme qui, sitôt arrivé chez moi, est reparti, en riant, c'était trop beau. D'hier à aujourd'hui j'ai toussé toute la nuit et j'ai oublié les poèmes que j'étais le seul à comprendre, les paroles des chansons dont nous avons besoin. *Mercredi 24*, 19 h 30, depuis vingt ans, je passais les fêtes, seul, à Joucas puis à Petit-Pont. J'aimais ce repli, cette trêve, ces retrouvailles. C'est ainsi que j'envisageais l'an nouveau, le retour à la lumière, l'espérance des saisons. Les dernières pages de Lukas m'empoignent. L'encre bleue vire presque au noir. C'est fait avec rien, l'essentiel sans doute. J'ai vu hier une courte pièce de la grande N.S., sans doute écrite en son temps pour la radio, jouée comme un marivaudage alors que ce n'est qu'une pure et simple pinaillerie de langage. Je me suis endormi, je suis rentré ici, je me suis couché, je n'ai pas dormi. *Jeudi 25*, fin de journée, il pleut, je ne suis pas sorti, j'ai adressé des cartes de vœux aux amis les plus proches. Hier ce fut un vrai dîner de famille chez Fanny & Charli avec leurs enfants et beaux-enfants. Puis je suis allé à l'église des Blancs-Manteaux où j'ai retrouvé Annette, Michèle et Nicole avec leur mère Madeleine, mes voisins de la villa Sainte-Foy, autre famille réunie, Dominique époux de Michèle est titulaire de l'orgue, belles retrouvailles avec l'enfance, temps suspendu. Quelques-uns des petits-enfants de Madeleine étaient là, grands gaillards, comme le temps passe. J'ai rêvé qu'il y avait un concert à Petit-Pont. Le terrain était noir de monde. La falaise faisait bel écho. Je me suis réveillé à 2 heures de l'après-midi. Tybalt miaulait pour son repas. Il ne me reste plus que quelques pages de *Lukas*. Le romancier, aussi, pour lui, fait durer le plaisir.

Semaine 18.

Vendredi 26 décembre, à nouveau le tournis, l'arrachement du cœur ou écoeurement, l'absence de sommeil. Il n'y a plus de lumière dans l'escalier de l'immeuble, il faut monter à tâtons, les travaux durent depuis trois ans, la voisine du dessous a été cambriolée à l'heure de midi, en rentrant du repas j'ai vu la porte éventrée, aux voleurs rien ne résiste. Je touche le bois de ce bureau. L'air du

temps est vicié. Où ai-je écrit que le texte était une effraction ? Encore une belle formule. Quelques pages de *Lukas*, et j'aborderai *La Fête des mères* pour une publication en solitaire. Enfin, après, ce *Carnet de bord* quand Suzanne l'aura tapé pour ce *Romans, un roman*. Il s'agit bien d'un pendant de *Biographie, roman*. C'est dans la trajectoire. *Samedi 27*, journée entière aux Puces avec Emanuel. C'est le tournis des beaux objets, un refuge de l'âme quand j'ai si longtemps eu qu'ils n'étaient que des expédients. Il y avait l'air vif, l'amitié également, chacun de nous deux à ses projets. J'ai relu et peaufiné le premier chapitre de *La Fête des mères*. J'ai peur de ce texte car je l'ai déjà célébré dans ma tête. Tout y est si vite dit, ou pis, suggéré, le pire, cet empire et ce piège. *Dimanche 28*, milieu de l'après-midi, lumière grise, l'abandon du dimanche. Ce *Carnet de bord* est bien calme, je surveille la traversée, ce qui est noté la veille est déjà dans l'oubli, eaux mêlées du sillage. Le projet de *Romans, un roman*. me tient en éveil, à l'ouvrage et à la vie, je fais lentement la traversée. D'étranges rêves animent à nouveau mes nuits. Je vends des maisons qui ne sont pas prêtes, Vétheuil, Neuilly, Petit-Pont, plus je nettoie plus je salis et plus l'arrivée des nouveaux propriétaires est imminente. Je ne sais plus où aller vivre, je me perds dans des chemins. Je me réveille épuisé, hébété, pour longuement rester devant le plateau du petit déjeuner, faire ensuite mon lit, nettoyer l'appartement, caresser Tybalt s'il le demande et il se demande où est passé le jardin de Petit-Pont. Je suis vivant et je suis à l'ouvrage. Parfois le regret m'effleure du jeune homme qui ne me donne plus de nouvelles. Je vais aller marcher dans la ville avant que la nuit tombe. *Lundi 29*, je n'en finis pas de ranger. Ce qui se voit d'abord, objets, fruits, fleurs, l'apparence de l'appartement, ce privilège, territoire partagé sans grand danger avec Tybalt qui ronronne au geste même de la caresse. Ce qui ne se voit pas ensuite, les placards, le linge, les dossiers, ce qui peut se trouver dans les tiroirs. Les journées passent vite. Les rêves sont tumultueux, tant de rendez-vous manqués, et les réveils pénibles. Je m'use les yeux sur *La Fête des mères*. Trop de *et*, de *mais*, de *puis* de *alors*, il faut tous les retirer, ils sont une entrave à la lecture. Je fonds aussi les phrases, je les avale. Je fais la guerre aux points qui ne sont jamais finaux, aux deux points, aux points-virgules qui transigent, aux points de suspension évasisifs qui n'évoquent l'évasion que chez Céline, aux points d'exclamation qui ne font pas l'exclamation, selon l'expression de Jean-Louis. C'est du travail de miniaturiste. *Mardi 3*, nuit blanche, le sommeil, à nouveau, m'a quitté, ce fuyard, ce fugitif. Je suis sorti dans la nuit. Je suis allé boire des Bali, boisson aux fruits, dans une boîte de garçons. On se pressait sur les pistes de danse, je regardais. Nul ne dira jamais l'effet de la publicité faite à la peste Sida sur notre minorité, notre marge, pointée du doigt. Nous voici donc particulièrement frappés d'interdiction, stupéfaits, anxieux. Le jeune homme qui est passé dans ma vie m'avait redonné confiance, nous prenions toutes sortes de précautions et surtout le temps de nous parler. Je ne comprends pas, socialement c'est la grande confusion, qui ose parler de « générosité libérale. » ? Claire Brévaille m'entraîne dans son histoire; j'ose à peine toucher au texte. J'ai rendez-vous avec le nouvel éditeur mercredi prochain: J'ai gagné le procès contre ceux qui avaient écrit que j'avais le Sida. Qui donc, ami désormais perdu, m'a dit ce matin au téléphone « alors, tu as gagné quatre-vingt-dix mille balles » ? S'il savait le prix de la rumeur. *Mercredi 31*, pauvre roman en, général, fin limon, sillon à peine tracé, à l'image de ce qui se produit en général, une vraie fin de siècle, cette pauvreté, je l'admets, je la vis, je fais et travaille avec. Tout se passe comme si le sentiment avait été banni, et honnie la nature. Claire Brévaille est peu, pourtant dès qu'elle parle de son sentiment de vie, dès qu'elle écrit *La Capte*, un vertige me prend qui me parle des lectures classiques de mon adolescence et d'aujourd'hui, quand je me penche et m'ébroue à la source. La séparation de *La Capte*, c'est la séparation de Petit-Pont, on se puise, on s'épuise, on se livre, cela devient un livre, pauvre livre en regard des splendeurs de Diderot, Stendhal et Flaubert, mes auteurs de premier rang. Pourtant, on continue. Le sentier est de plus en plus étroit. Hier, dans la même journée, j'ai appris la mort,

cancer généralisé, de deux amis chers. Je suis encore en vie, au bureau, à l'encre bleue, quel¹⁹ privilège et quelle joie ! Ce soir, je me ferai beau, pour un réveillon, pour le passage à l'an nouveau. Mon handicap distingue l'effort, je serai, même et différent. *Jeudi le 1^{er} janvier*, 17 h 20, la nuit tombe, ce bureau est mon refuge, je m'y sens protégé, je peux me concentrer sur le brossage des textes, la vision de ma vie, le sentiment que le handicap n'est rien et qu'après tout il m'est donné de tout envisager plus clairement. Hier, au réveillon, je m'étais fait beau, smoking avec oeillet à la boutonnière. Emanuel me donnait ainsi la possibilité de prouver le retour, même et surtout si, dans la salle de restaurant, autour de nous, il n'y avait que des vivants-vivants, assemblée de morts-vivants que je n'ai même pas détaillés. Quand donc cesseraï-je d'être encore le plus jeune, à part les serveurs et l'ami Emanuel dans de pareils lieux ? Le souper fut délicieux. Entre nous l'amitié régnait, ce fut fécond. De retour, tôt, ici, j'ai corrigé le chapitre 13 de *La Fête des mères*, avec dévotion et précision, jubilation presque. Et j'ai dormi jusqu'au milieu de l'après-midi, sommeil et rêves retrouvés. Je vais écrire quelques lettres, à l'avocat, au nouvel éditeur, au jeune homme perdu de vue peut-être aussi, et je corrigerai le chapitre 14. Tybalt est mutin et joueur, il me tend des embuscades. Je le regarde de loin et il se met à ronronner, je l'entends. Je voudrais bien vivre quelques années encore et pouvoir rire un jour de ce que j'écris ici, aujourd'hui. Je n'ai jamais été aussi emporté, tenu et concerné, par l'écriture. Les jours fastes de considération, et non pas de célébration factice, commençaient, ils commencent, je m'arrime au bureau.

Semaine 19.

Vendredi 2 janvier, une- douleur et tout est chamboulé, les espoirs, le bel ordre des choses, les projets, le vouloir tenir contre toute attente. Cette douleur vertébrale, position assise de l'écrivain, m'a repris de plein fouet pendant toute la nuit. Dix fois j'ai sombré dans le sommeil, dix fois la douleur me ramenait à l'éveil. Ce fut haute-mer. Et d'horribles pressentiments, les rêves ne font pas le choix des armes. C'est toujours ainsi quand j'arrive au bout d'une oeuvre. Le seul calmant, c'est l'écriture. Tout se passe comme si le corps avait peur d'être en manque. *Samedi 3*, transi par des heures de marche avec Emanuel aux Puces, les objets encore et le plein air, je n'ai rien acheté, les caisses sont à nouveau vides. A moins que je pioche encore dans le petit capital, placé et pas forcément disponible, de Petit-Pont, maison aimée, bradée, saccage de ma vie, nul regret. Cette vente est le tissu de *La Fête des mères*. Encore quelques pages à corriger, tant de *comme*, tant de *mais*, tant de *tant* et tant de *trop*. Le plaisir du bel ouvrage, à la limite de mes moyens. C'est sans doute le plus frémissant des textes que j'ai écrits, le plus fragile et le plus entraînant. Trop de plus à ces lignes. Je me méfie de ce que j'aime quand j'aime. Le sentiment amoureux, toujours à l'état naissant, est, d'essence, méfiant. 19 h 30, je viens d'achever la correction de *La Fête des mères* avec, à chaque mot, chaque ponctuation, chaque ligne, l'impression de danger du mélodramatique. Tout verse alors pour un détail quand le roman lui-même est fait de rien, si peu en fait. Me voici donc paré pour le rendez-vous de mercredi prochain avec le nouvel éditeur. Suzanne m'a appelé, elle m'apportera *Les Fleurs de la mi-mai* et le début de *Carnet de bord* lundi. Tout est mené tambour battant, un instinct de survie. Quel sera le destin de *Romans, un roman*. ? Vais-je y intégrer, comme un roman, en lieu et place de *La Fête des mères*, cette pièce de théâtre, *Villa des Fleurs*, roman en soi, roman parlé, écrit juste après *Une vie de chat*, juste avant *La Fête des mères* ? Le sens du puzzle, qui l'a ? Il manquait des pièces à l'ensemble, à tout ce que j'ai écrit depuis que je publie. Le reste est détruit. Les crayons sont taillés, il faut que je nettoie mes

¹⁹ L'original disait *que*.

lunettes. *Dimanche 4*, autant de détails utiles et révélateurs. Donc j'intègre *Villa des Fleurs*, théâtre ou roman parié, glissement progressif déjà annoncé dans *Lukas*. Yoshi vient prendre le thé, Emanuel vient dîner ici. La vie va, du verbe aller. J'ai déjà un projet d'écriture pour après *Romans, un roman*. *Lundi 5*, pauvre petit théâtre murmuré, fait uniquement pour être joué, dit, parlé, *Villa des Fleurs* a sa place là, dans *Romans, un roman*. C'est fait de rien. Et, surtout, rien à démontrer. Un petit brin de vie, un bouquet de violettes, il s'agit bien de la villa Sainte-Foy où j'ai passé mon enfance, j'ai à peine changé les noms. Et puis j'imagine ce qui pouvait se dire dans les maisons avec jardinets. Il n'y a pas de théâtre de ceci, ou de théâtre de cela, il n'y a que « le » théâtre. *Mardi 6*, jour de grèves, coupures d'électricité, l'appartement en quelques minutes devient glacial et je ne peux pas me tenir au bureau. Le courrier fut déplaisant, harcelant, l'administration, les factures, une lettre excessive, cinq lettres dans une, avec photos d'une jeune femme amoureuse avec chats, avec enfants, avec époux, avec parents, un album et une lettre-fleuve de quoi inspirer de la frousse. Le jeune homme est là, il a téléphoné en fin d'après-midi, « Je suis tout près de chez toi, je peux venir, j'arrive ». Tout s'est passé très vite. La nuit est tombée. Il joue du piano, je tiens mon carnet de bord, c'est bientôt la fin de la traversée. Demain, j'ai rendez-vous avec le nouvel éditeur. Tout est prêt. Il ne manque pas une virgule à *La Fête des mères*. J'ai passé la nuit à *Villa des Fleurs*. Et demain, je serai seul à discuter. Nul ne dira jamais la solitude de l'auteur face à l'éditeur, quel que soit le rapport amical. *Mercredi 7*, tout s'est bien déroulé. *La Fête des mères* sera publié en mai et la rencontre fut amicale. D'où vient la peur enfantine de l'auteur ? Ce qui peut paraître capricieux est pourtant grave, de la gravité dans tout cela et dans l'effort. Ce soir j'aurais envie de clamer la joie et de visiter le monde entier. Je me suis lavé les cheveux, j'ai fait de la gym, j'ai pris un bain. Je me sens comme un sou neuf. J'ai prévenu les amis. Je vais aller dîner. Je dois aller voir un film. Et je vais dormir, dormir, sommeil habité de rêves, le roman, cet éveil habité de songes. *Jeudi 8*, hier, en sortant du film, j'étais bien, presque joyeux. Je me suis arrêté au bar, en bas de chez moi, pour prendre un traditionnel « double déca ». Il y avait des amis d'antan et Pierrot le patron. Nous avons ri de bon coeur. Puis un jeune homme, étudiant en architecture que je connais un peu, s'est approché de moi, il avait bu, m'a tendu un rond de bière sur lequel il avait écrit, *l'être aimé est toujours seul, Roland Barthes*. Comme je lui disais mon bonheur du jour, le nouveau contrat, il m'a répondu « de toutes les façons, pour ce qui te reste à vivre ». Fin de joie. Nulle rancune, rien, j'ai embrassé tout le monde et je suis rentré. J'ai dû dire quelque chose comme « ces histoires-là, je ne les veux plus ». L'autre jeune homme, aimé lui, mais je prends garde, revenu avant-hier après un mois de silence et deux rendez-vous manqués, a sans doute voulu vérifier, dans le temps, si j'étais épris, pour ne pas dire amoureux, intrigues que j'ai toujours fuies. La nuit est tombée, 18 h 30, c'est le branle-bas de combat des grèves, pas de courrier, des coupures d'électricité. Les étudiants de novembre n'étaient pas manipulés, prise de conscience. Les cheminots ont donné un second signal, de la base, sans les fonctionnaires des syndicats, autre prise de conscience. Ce désordre me réjouit et m'inquiète à la fois. Libéralisme est un mot qui ne veut rien dire et qui pourrait contenir le pire. J'ai signé pour les Droits de l'homme, contre le code de nationalité qui peut conduire à tous les abus. Je vis. Je continue. J'y crois. Avec le profond dégoût des politiciens de tous les bords, ivres de pouvoir, tous les mêmes. Je dois écrire le texte de quatrième de couverture de *La Fête des mères*, on ne résume pas un roman, texte délicat et meurtrier. Tout en vrac, ici, tout me chamboule et me réarme, d'où le désir de remettre sans cesse de l'ordre dans mes papiers, et de continuer, persister, oui, *contre toute attente tenir*, ce serait ma devise, et contre toute attente écrire, ou *écrire contre toute attente*, le projet et l'exploit.

Semaine 20.

Vendredi 9 janvier, noté *un amour enchanté fait de l'ombre*. Noté *un mot, c'est épuisant et c'est grandiose*. Il fait froid, j'ai froid, je flanche un peu, contrecoup. *Samedi 10*, la vraie phrase de Roland Barthes est *l'être aimé n'existe pas*. Le jeune homme en question (celui du bar, celui de la parole malheureuse sur la durée de la vie) m'a écrit un mot. Il ne se rendait compte de rien, il avait bu. Cela est sans importance, je ne répondrai pas. Je n'ai plus aucune réponse à donner à ce qui s'est éteint en moi. Je n'ai plus de sentiment amoureux que lorsque je rêve, quand je rêve, le reste est anéanti. Demeure l'encre bleue. Les rêves de Moune et de Léa dans *Villa des Fleurs* sont fragiles. J'ose à peine intervenir dans leurs paroles, leur conversation, leur roman mis en théâtre. Chacune, chacun, fera sa propre mise en scène. *Dimanche 11*, dehors le froid cisaille, je dors longtemps, je fais des rêves intenses et variés. Il y est toujours question de réunions de famille, et de douce présence du père et de la mère. J'ai fait du courrier pour ne rien avoir « en souffrance ». Je vais aller au snack habituel me restaurer un peu. Toujours avec Léa et Moune, je me perds dans leur histoire, à peine touchante, à peine vivante, comme la vie quand on parle sa vie. Plus tard, fin. J'avais oublié la fin de *Villa des Fleurs*. *Lundi 12*, tout se dégingue, pas d'eau, les conduites de l'escalier du 3 ont gelé, coupures d'électricité, une mauvaise séance de rééducation, j'étais incapable de me concentrer sur les mouvements. Les plantes de la petite courette, du patio intérieur de l'appartement, ont gelé. Cette période de froid, de manque d'eau et parfois d'électricité me rappelle l'épisode d'il y a deux ans quand j'étais allé me réfugier dans ce mouiroir chic de la banlieue ouest, une cireuse dans une baignoire. Je réagis mal au choc du froid. J'ai de plus en plus de vertiges. Je me dis que les beaux jours reviendront. J'ai commencé à relire ce *Carnet de bord*. C'est à nouveau le doute à chaque ligne. Ai-je le droit d'écrire cela ? Suis-je allé assez loin dans le projet ? *Carnet de bord* devrait donner mille et une clés intimes, mais, à aller trop loin, on y laisse sa peau. Je fais tout, instinct de conservation, pour me tenir au vif, vivant, survivant. Une partie de moi-même a déjà fait une moitié du chemin de la mort, et en plus, ça ne se voit pas, tout tangué, je titube, c'est indicible, inimaginable, il faudrait pouvoir tout dire ou ne rien dire, le projet de ne dire qu'un peu est périlleux. Le roman ne supporte pas la demi-mesure. Ou il relève de la gourmandise et de la fourberie, ou il est fou, foutu d'avance. *Mardi 13*, Tybalt joue, il fait nuit. Je vais aller dîner seul au snack du coin, comme d'habitude et prendre ensuite un « double déca » au Piano-Zinc. Toujours pas d'eau à la salle de bains. J'ai passé ma journée à relire quelques pages, les premières, de ce *Carnet de bord*, sans oser y toucher, elles me font l'effet d'une toile d'araignée. Le vrai sujet, ici, m'aurait-il échappé ? La vraie vie ne se dit pas. Ou ainsi. Rien vraiment n'a d'importance. *Mercredi 14*, 2 heures du matin, je me suis réveillé, encore une fois, une étrange lueur habitait la chambre, une luminescence, je me suis levé, j'ai entrouvert les rideaux de la fenêtre proche de mon lit, dehors il neigeait. Je me réveille toujours sur un sentiment de mort et je me lève pour bien me prouver que je suis vif. C'est 9 heures du matin à Turquoise, je ne me suis toujours pas remis du décalage horaire de ce voyage lointain. Dans l'ombre de l'appartement, comme un jour plein ou presque, doux comme quand le coton tombe du ciel. Le jardin intérieur est ruiné, les hautes branches du palmier se sont brisées sous le poids de la neige, les plantes avaient déjà souffert des grands froids des jours derniers. Il faut toujours tout recommencer. J'ai mangé une orange, quartier par quartier, comme lorsque j'étais enfant. Les belles écorces en gondole, placées en étoile sur l'assiette à côté du couteau, et je me suis fait des tartines, j'avais faim. Dans un de mes romans du début, j'avais dix-neuf ans, il s'intitulait *Les Bois morts*, la neige intervenait et signifiait la mort, à la fin. Henri, le père de Juliette, avait trouvé le passage bien venu. Lui aussi, alors, m'avait dit de « continuer ». Je suis assis au bureau, j'écris, je travaille, je vais poursuivre la relecture des premières pages de ce *Carnet de bord*. J'attends que le sommeil me traque, j'ai pris pour cela la pilule supplémentaire qu'il faut. J'aurais dû prévoir la

neige pour le jardin intérieur et faire couler l'eau des robinets, la nuit durant, les soirs de grand froid, pour que les canalisations n'éclatent pas, je ne suis pas prévoyant. Les canalisations d'évacuation d'eau de mes voisins du dessus passent par les imposantes colonnes qui ornent l'appartement. J'entends leurs eaux sales qui coulent, je suis entouré de colonnes chantantes. 19 heures, le même jour, au refuge, ici. L'après-midi fut chaotique. J'ai du mal à marcher dans la neige. Toujours pas d'eau. Jocelyne vient de m'appeler au téléphone. Elle aussi, depuis quelques mois, souffre comme j'ai souffert. Elle se remet debout, elle réapprend à marcher. Elle vit avec Claire, qui l'aide, l'aime et la porte à une reconquête, c'est bien ainsi. Je ne dirai rien de la solitude de ma vie, de mon incapacité à vivre l'expérience et l'exploit de deux. Je n'ai jamais pu y parvenir, je suis coupé d'avance. Je prends chaque jour comme un jour, avec ses tracas, ses ouvrages, ses hantises et ses petits plaisirs. Dans le journal, aujourd'hui, *des boat-people mangent le cadavre d'un des leurs*, dans le journal, aujourd'hui, une suite de sous-titres pour une publicité, *les mots qui marquent, les mots qui résonnent, les mots qui osent, les mots qui s'engagent, les mots qui payent, les mots qui légendent*. Dans le journal, chaque jour, c'est le grand marché, le bazar, le souk, une jungle. Pauvres mots des romans qui veulent faire le tri et dire encore. *Jeudi 15*, Paris sous la neige, je suis un piéton bien maladroit. Si je termine les corrections des premières pages de *Carnet de bord* avant que Suzanne m'envoie la suite, j'écrirai des chansons. J'ai toujours rêvé de le faire. Il faut que ça chante, la vie, même si les paroles ne sont jamais chantées. Il faut que ça parle, la vie, même si les pièces de théâtre, mirages font l'objet de projets qui ne voient jamais le jour. Je me suis mal débrouillé et c'est très bien ainsi, je ne l'ai pas choisi, je n'ai pas soigné mon image de marque, j'ai même plutôt eu tendance à la détruire, elle s'est tordue toute seule, et les beaux jours sont peut-être pour désormais, je continue. Il y a de la douceur dans ce *Carnet de bord*, même pour mes dernières volontés relues, ici, qui écartent clairement les proches de la famille et ce qui eût pu devenir cupide. La douleur s'estompe, je suis pleinement à l'oeuvre.

Semaine 21.

Vendredi 16 janvier, l'ami X., qui fut si présent et affectueux à mon chevet à l'hôpital Duval, vient de me téléphoner. Je n'avais pas de nouvelles de lui depuis de longs mois. Il a reçu mes vœux, il vient de m'annoncer qu'il luttait contre ce Sida de malheur. Il avait la voix claire, j'avais de la peine à me contenir. Donc tout flanche et tout se restaure. Il a de l'espoir, il y croit. Il ne l'avait dit à personne, pas même à sa famille. C'est X., un ami, un de plus. Cruel paradoxe alors qu'il fut le premier à me dire d'attaquer ce docteur qui avait écrit dans un livre que j'étais atteint du même mal et que j'ai « gagné » le procès. Je vais dîner tranquillement avec Fanny & Charli. Charli est fier de mon ancien bureau et je suis fier de sa fierté. *Samedi 17*, nuit blanche, je suis resté au bureau de 1 heure à 5 heures du matin, j'ai écrit à X. une vraie lettre avec le meilleur de moi-même, j'ai achevé la correction de la fraction de *Carnet de bord* que Suzanne a déjà tapée et qui s'achève sur la chanson écrite pour Jean. Du coup, incapable de me coucher, j'ai écrit une chanson pour Mouron, brave petit texte qu'il va me falloir peaufiner. J'ai aussi, dans les pages de *Carnet de bord*, retrouvé la préface d'Henri à *Drummond*, dure phrase que celle que j'avais envie de mettre en exergue de ce qui est désormais *Romans, un roman., notre malheur vient-il d'une division par le sexe ?* Un malheur est venu, certainement, comme un virus de fin de siècle, si peu une malédiction, un constat brutal, le revers d'un excès. Alors, tout ici prend un sens, comme si le temps présent avait rattrapé des textes passés. Je voudrais aider X. Ma lettre est claire comme sa voix d'hier, il peut faire usage de notre amitié. *Dimanche 18*, je suis allé marcher dans la boue, aux Puces, seul puisque Emanuel travaille d'arrache-pied à sa prochaine présentation de

collection de couture. Ciel bas, le coeur à vide, hantise de la nouvelle annoncée par l'ami. J'ai déjeuné tard, à la japonaise, chez Yoshi, amie de longue date, secrète, immense appartement envahi de petits objets. Maboto qui la sert depuis des années repart pour le Japon, chagrin d'amour. Il a déjeuné avec nous, ce fut un besoin. Yoshi m'a joué du piano, Yoshi m'a montré des lettres de son ami de Big Sur, Henry, et des photos de son autre ami, Henri. « La vie est belle », m'a-t-elle dit, « que nous avons vécue et que nous vivons encore. » Elle ne m'avait jamais parlé de sa vie privée, de sa vie, elle me l'a montrée, elle m'a laissé entrevoir. 20 heures, je suis exténué. Tybalt veut jouer, moi pas, je me sens captif et captivé, c'est bientôt la fin de ce carnet de bord. Et après, que ferai-je après ? *Lundi 19*, après, j'écrirai. Troisième nuit blanche consécutive. A 2 heures du matin, ponctuellement, effet persistant de Turquoise, je me réveille frais et dispos. A peine ai-je dormi une heure, ou deux, sommeil habité de rêves multiples où je rencontre celles et ceux qui ont disparu de ma vie, parents, familles et tant d'amis. Il ne me reste plus qu'à me mettre au bureau. J'écris des chansons, je bois une infusion, je mange une orange. Je songe au privilège immense qui m'est donné de vivre encore la vie. J'ai passé la journée à faire grand ménage dans l'appartement, les placards, les lumières, la disposition des meubles et de tant d'objets, encore tant, toujours tant, exception faite de la photo de ma mère, qui me parlent ou pourraient me parler d'un passé révolu. Je puise là de l'énergie. *Mardi 20*, encore une crise cutanée, mal placée, position assise de l'écrivain, cela me fait penser aux bobos de Jean-Jacques Rousseau dont tant ont fait des gorges chaudes, la raillerie est facile. Souvent, ici, je note ce qui est le moins important, ce n'est pas par hasard. Il y a des petites douleurs, que je qualifierais de professionnelles, c'était le vrai sujet du beau film de David Storey et Alain Resnais, *Providence*, qui vous rendent ombrageux, nerveux et même agressif. Je n'ai jamais tant rangé l'appartement qu'aujourd'hui. On protège son territoire comme on le sent, comme on le veut, quand celui du corps est, ne serait-ce qu'un peu, attaqué. Je ne sais pas si je serai à l'écoute, ce soir, au théâtre, avec Fanny. Paris est un borborygme, l'époque désenchantée. L'actualité crée l'effroi, sortir me fait peur, il faut continuer, unique privilège que de pouvoir continuer à vivre avec une relative santé. Tout est rangé parce que tout est rongé. *Mercredi 21*, à cran, tout se brouille. Toujours pas d'eau à la salle de bains. Une inquiétude dont je ne connais pas, ou trop, l'origine, je flanche, je réagis, je flanche encore. Hier, au théâtre, j'ai croisé le regard d'un de mes neveux, je ne l'ai pas salué. Ce n'est pas une coupure, c'est une distance. Cela sans doute, également, afflige, bien que ce soit nécessaire et impérieux. Il faut que je me replie encore plus sur moi-même. Dès que je sors ou me manifeste, c'est la blessure à vif. Ce sujet est un abîme, l'âme y perd jusqu'à son empreinte. Pauvre sac de peau qu'il faut soigner pour que l'esprit locataire soit clairement et perpétuellement insatisfait. *Jeudi 22*, l'eau est revenue, c'est le dégel, ville boueuse, lecture salissante du journal quotidien, pauvre pays agité de thèmes querelles et brave monde qui capote, le grand jeu du fric, des monnaies, des guerres dont on tire profit et qui font des morts, des famines, des injustices, la liste serait longue à établir. Le romancier ne fait qu'un gros plan sur lui-même. Il fait le chemin inverse de la conscience quand elle veut affronter, tout embrasser pour, à partir d'un sentiment, d'un détail, d'une émotion, d'un fait divers de sa vie ou de la vie, recomposer avec l'univers autant que faire se peut encore, avoir et procurer le sentiment d'exister. J'attends la suite, tapée à la machine, de *Carnet de bord*, pour pouvoir ici achever *Romans, un roman.*, et me lancer de plus belle et rude manière dans un texte qui me tance déjà.

Semaine 22.

Vendredi 23 janvier, tard, un peu avant minuit, jamais aucun texte ne livrera cette parcelle du moi où nul ne peut entrer, pas même soi-même. Ce *Carnet de bord* échoue, je croyais à l'abordage. Je

crois encore, comme tant de personnes qui animent mes personnages, à des voyages lointains. Il pleut, je suis seul, ma vue baisse, je suis bien maladroit gestuellement quand je me retrouve ici, errant, revenant toujours au bureau, mon point d'amarre. Je suis las et là. J'ai de la peine à accepter l'âge, les dangers et les menaces, les ironies et les intrigues, les silences cinglants de certains, les absences que j'ai provoquées, le vide qui s'est fait autour de moi. Je compte sur quelques rares amis. Je tiens le coup je ne sais ni pourquoi ni comment. *Samedi 24*, le romancier a-t-il le droit de dire *je crois qu'il y a des choses que vous n'auriez jamais vécues si je ne les avais pas transcrites* ? Suzanne a fait diligence. J'ai la seconde partie de *Carnet de bord*, je vais pouvoir la relire en écrivant ici la troisième partie et la fin de *Romans, un roman.*, tout se rejoint, la fiction et la réalité, le journal intime et le roman confluent ou inversement. Dans ce journal, les faits marquants, rencontres, anecdotes, remarques acerbes ou pertinentes, rien de tout cela n'est noté. Restent la petite musique des jours et ce heurt fou et bon d'être sauf. *Dimanche 25*, le roman s'intitulerait *Dernière station avant le terminus*. Il y serait question de la mort de quelqu'un qui fut jeune et envié ou désiré, de son enterrement, et de la belle occasion pour celles et ceux qui l'ont connu, aimé, croisé, étreint ou détruit, de se retrouver, une mondanité, chacun avec son histoire. Le projet est vague, le désir est précis. Sitôt achevé *Romans, un roman.*, à la dernière ligne et au dernier mot de ce carnet de bord, j'inaugurerai peut-être ce texte-là, je prendrai mon temps, il n'y a pas de vacances pour la conscience. J'écris sous perfusion. *Lundi 26*, j'ai froid d'arriver au terme de ce texte. Dominique, ce matin, m'a apporté *Le Souper des loups*, elle est repartie avec *Les Fleurs de la mi-mai*. Tout sera achevé, tapé, préparé dans huit à neuf semaines et nous ne serons pas loin de Pâques. De belles phrases me traversent l'esprit pendant la journée, pensées souveraines que je ne note pas et que la mémoire gomme dans l'instant. L'oubli fait partie de la mémoire, il est son désir incaptable. Dans quelques jours tout s'achèvera ici avec un dernier mot que je corrigerai au moment de l'écrire. Il en allait ainsi de *Biographie*. Le roman finit toujours par se fondre dans le journal, il retrouve sa voie. *Mardi 27*, fièvre, quintes de toux, absence de sommeil, inquiétude de la fin du texte, la peur d'une imminence, Emanuel a fait sa plus belle collection, je l'ai vue ce matin. Il a trouvé un nouveau vocabulaire, du grand art. Fanny m'accompagnait, émerveillée. Effrayée également, comme moi, par la foule. J'ai revu Claude, mon docteur. Tout va et tout ira, je le veux. *Mercredi 28*, le titre *La Fête des mères* ayant déjà été utilisé, nous devons changer en *Une fête des mères*, détail de la vie éditoriale, les petits soucis, les petits riens, le titre aura un peu moins d'éclat, c'est tout. A la question que le nouvel éditeur m'avait posée de savoir si les romans de *Romans, un roman.*, étaient dissociables, Dominique avant-hier a répondu clairement non. Le projet a donc, ici, un sens. Tout cela forme un tour, tel roman répondant à tel autre, l'ensemble faisant acte de présence et de volonté. Je soigne une grippe larvée, j'évite les quintes de toux qui font que je me mords la langue, spasmes violents. Tout court à sa fin, ici, comme à un début. *Romans, un roman.* inaugurerà. Ce soir, comme d'habitude, je suis allé dîner au snack souterrain puis je suis allé prendre un « double déca » au bar de garçons en face. Le jeune homme des rendez-vous manqués était là avec un ami aussi jeune et aussi beau que lui. Je me suis senti malheureux, il n'y avait aucune raison. Je me suis senti blessé et ce n'était pas vraiment utile. Le jeune homme est venu me parler. Il était pressé, il me reprochait de ne pas l'avoir vu en entrant. Quand j'entre dans ce bar, je regarde s'il y a un tabouret libre, je peux difficilement rester debout dans la foule et le bruit. Le jeune homme est parti avec son ami et me voilà avec des souvenirs de fureurs amoureuses quand je devrais ne me rappeler que nos quelques beaux instants d'émerveillement dans les bras l'un de l'autre. Je suis en train de lire *Incidents* de Roland Barthes. Je fus pour lui le jeune homme qui fuit. A mon tour je comprends l'errance. Aurais-je franchi le cap à partir duquel la solitude peut uniquement donner le change ? *Jeudi 29*, nuit vide, *La Fête des mères* s'intitulera *Une fête des mères*, sortie le

17 avril. J'irai la même semaine à Copenhague où l'on crée *La Guerre des piscines*. J'ai partagé mon lit cette nuit. Tard le matin, nous ne dormions pas encore, le nouveau jeune homme beau comme une carte de Bonne Année, reçue il y a quelques jours, m'a dit « quel serait ton plus beau rêve ? » J'ai répondu « faire un rêve et ne jamais l'achever. Ne pas me réveiller en faisant un rêve ». Je voulais « en faire » les dernières lignes de ce carnet de bord, mais je ne triche pas avec les jours. Je ne dormais pas, j'étais allé traîner dans des bars qui un à un fermaient. Et j'ai rencontré le jeune homme beau comme le jour, le nouveau jeune homme.

Semaine 23.

Vendredi 30 janvier, j'ai longuement parlé avec X, j'ai longuement parlé avec Jocelyne. J'ai croisé Y. en rentrant du snack. Il boitait, je me suis étonné. « C'est une prothèse », m'a-t-il répondu, « un cancer d'il y a vingt ans. Il se réveille. » Je l'ai convié à la maison, nous avons pris une infusion. Je lui ai donné *Incidents* de Barthes, il voulait le lire et n'avait pas l'argent pour l'acheter. Je n'ai jamais su son prénom, je le surnomme Philtre d'or car il m'a offert un jour un briquet publicitaire à ce nom-là. On peut enjoliver la réalité, faire comme si, oublier. On peut aussi se tenir chaud en se parlant, ou se tenir les coudes en pensant les uns aux autres. Demain, j'irai marcher aux Puces toute la journée. Emanuel et moi avons beaucoup à nous dire et à nous offrir en échange. Plus que quelques pages à corriger, ici, et ce sera peut-être le rêve qui ne finit pas. *Samedi 31*, jour vif, heures entières passées aux Puces, encore une fois, pour l'air libre et aujourd'hui le ciel bleu. Suis rentré fourbu, enthousiasmé, frigorifié comme d'une journée en haute montagne. Au téléphone, longue conversation avec Jean-Luc & Hervé. On ne peut pas garder le titre de *La Fête des mères*. Avec le nouvel éditeur nous avons opté pour *Une fête des mères*. A juste titre, Jean-Luc qui a le manuscrit et l'a lu au fur et à mesure me dit que c'est banaliser, rendre commun ce qui ne l'est pas, annoncer une manière d'exercice de style. *Fête des mères* tout court serait plus fort, plus franc et tranchant, plus universel aussi. Il y a un monde entre *La Fête des mères*, *Une fête des mères* et *Fête des mères*. Décidément, c'est le dernier que je préfère. Il faut que j'écrive au nouvel éditeur dès demain matin et que je trouve le moyen de lui faire parvenir ma lettre au plus vite. *Dimanche 1^{er} février*, je note le mois et après seulement les dates. Ensuite, ce pourrait être n'importe quel jour ou n'importe quelle année, le temps n'a plus d'incidence, le temps abstrait du texte, seuls les sentiments évoqués font une musique et donnent la cadence, il y a une fête au lointain dont on ne sait plus si on l'a quittée ou si on revient vers elle. Je joue avec cet appartement, j'en chasse les objets porteurs d'anciens plis et j'accueille ceux, choisis, parfois naïvement et qui m'inaugurent. Le froid m'a rendu un peu sourd de l'oreille droite. Je fais scrupuleusement et quotidiennement ma gymnastique. Au piano, je suis encore bien maladroit. Chasser des objets chéris qui vous parlent d'un passé, c'est faire des deuils objectifs. Il y a de la volonté de vivre dans ces petits sacrifices, une présence aussi, un emploi du temps, je me redresse. Holà ! c'est ici que je vis, tout bouge, tout parle un nouveau langage. Tybalt écrit avec moi. Dans le nouveau bureau, haut, je m'encastre et me terre. J'ai parlé au nouvel éditeur, ce sera *Fête des mères*, c'est plus pur et percutant. Le titre de *Romans, un roman*. est sauvé. Si tard dans la nuit de dimanche à lundi, j'achève *Carnet de bord*, ce sont les dernières lignes de *Romans, un roman*. Il y a de grandes forêts dans ma tête, ainsi parlais-je de Tiffauges. Avec ces derniers mots, je mets vraiment la clé sous le paillason de Petit-Pont. Ce n'est pas le moment de m'épancher. *Biographie, roman*, c'étaient les années de jeunesse. *Romans, un roman.*, ce sont les années de rudesse. J'ai noté, il y a quelques minutes, comme si je me devais d'avoir le dernier mot, « quand la douleur, cousine de la mort, est là, les autres n'ont pas et plus de place. Pourquoi ? On écrit que sur ce que les autres effacent. »